# LE VAMPIRE DE BRÉHAT

# Ou nouveau titre

 Signal de Détresse

Michel Dozsa

Un poème d’Haraucourt

Quand on connaît Bréhat, on y pense

Quand on y pense, on y revient

Quand on y revient, on l’adopte.

Est-ce que l’angoisse de la jeunesse devant la vie

est pire que l’angoisse de la vieillesse devant la mort ?

Comment l’homme est vu ?

Parfois… condescendant

Parfois descendant du con

Où est la vérité ?

# CHAPITRE I

Il alluma la lumière de la salle de bains, vaste et entièrement habillée de marbre de carrare aux couleurs chaudes et de bon goût. Une immense baignoire avec différents jets trônait juste à côté de la fenêtre qui donnait sur la cour intérieure.

Gregor Albossian s’avança lentement à pas comptés, comme si au bout, la mort l’attendait. Il avait passé sa nuit dans une boîte connue de Rennes et était rentré à Saint-Brieuc au petit matin pour enfin dormir.

Cet homme qui aimait faire souvent la fête pour se prouver qu’il existait, redoutait les lendemains qui ne chantaient pas au réveil, ce qui révélait dans son caractère un total manque d’équilibre, voire même de cohérence.

Chétif, de maigre corpulence avec un visage ingrat, il reprochait de temps en temps à ses parents de l’avoir à demi « raté ». Mais question cerveau, c’était le contraire. De brillantes études l’avaient conduit à devenir chirurgien plasticien. Il était un as pour les autres.

Malheureusement pas pour lui, car à chaque fois qu’il se regardait dans la glace, il avait envie de se refaire le portrait…

Surtout certains matins… et notamment les lendemains de foire…

Comme ce matin !

Il marchait donc à petits pas vers sa salle de bains et savait que le reflet de son visage dans la glace ne mentirait pas. Elle renvoyait ce que vous étiez, sans aucune tricherie !

… Et lui aurait bien aimé tricher !

D’ailleurs, il avait dû naître tricheur !

Et si le miroir, un jour, pouvait refléter une image de playboy !… Comme son meilleur ami, Paul Puilout, beau comme un Dieu grec, grand, bien bâti, intelligent… il avait tout !…

… Enfin non, pas tout à fait !

Un lourd secret de famille le hantait continuellement ; lui bouffait la vie et l’empêchait d’être pleinement heureux.

Alors, où était le bonheur ? Comment le définir ? Certains disaient que le bonheur n’existait pas… Il y en avait seulement des moments plus ou moins longs !

Et il fallait savoir les saisir lorsqu’ils se présentaient !…

… Putain de vie !…

Gregor s’arrêta ; ses yeux faisaient lentement le tour des murs, juste pour retarder LE moment de vérité…

… Il était à deux mètres de la glace… de son REFLET !

Qu’est ce qu’il allait découvrir ce matin ? Son cœur cognait un peu plus vite que d’habitude.

Cela en devenait ridicule !… OBSESSIONNEL !

Il le savait, mais il se trouvait laid et n’arrivait pas à se convaincre que l’on pouvait être beau pour quelqu’un.

Il s’avança…

… Redoutant LE CHOC !

Il se positionna devant la glace, les yeux fermés. Et là, il patienta une ou plusieurs secondes. Mais plus il attendait, plus il avait peur de les ouvrir ; peur surtout de ce qu’il allait découvrir. Et pas moyen de faire autrement…

Parfois même, au paroxysme de sa paranoïa, il n’allumait pas dans la salle de bains, évoluait presque dans le noir, en laissant simplement la lumière du couloir pénétrer avec parcimonie. Ainsi, son visage n’était qu’une ombre rassurante.

Alors, à moitié apaisé, la peau enduite de crème, il pouvait se regarder plus facilement et s’accepter, enfin… essayer.

… Il en avait parlé uniquement à son ami, et lui avait expliqué ses angoisses. Paul admettait volontiers, mais ne comprenait pas bien. La nature, disait-il… et Gregor l’arrêtait tout de suite en disant : évidemment, pour toi, elle n’a pas été cruelle, et c’est même le contraire, elle t’a vachement gâté !

Que répondre ?

Sur le fond, Gregor avait raison, mais que faire si on en arrivait à être très complexé ? Quand ce complexe se transformait en une hantise, presque une maladie honteuse ?

Pourtant, les fées s’étaient quand même penchées sur le berceau de Gregor Albossian, car mis à part ce physique ingrat, il avait tout le reste. Il pétait la santé, son métier n’en parlons pas ; il gagnait beaucoup, beaucoup de fric. D’ailleurs, il se vengeait de cette façon… mais était-ce la bonne méthode et était-ce suffisant ?

Apparemment non !…

…

… LE CHOC !

… D’abord, en ouvrant les yeux, il eut peur… VRAIMENT !

D’accord, il avait abusé la veille, mais quand même !

Il fixa son reflet sans complaisance, et alla jusqu’à se pencher au-dessus du lavabo pour voir les imperfections s’accentuer.

Ses mains effleurèrent son visage et de ses doigts agiles, il commença par touches légères à surfer sur la peau, à la sentir vivre. S’arrêtant souvent à l’endroit où une ride incongrue cisaillait la surface.

Toujours, à ce moment, une contrariété s’affichait dans son regard, et parfois, ses yeux lançaient des éclairs d’impuissance.

Ses doigts qui d’abord frôlaient gentiment, finissaient par appuyer, malaxer, étirer, pour essayer de la faire disparaître… en vain !

Et ses yeux, un instant, brillaient d’une colère contenue.

Ensuite, il abandonnait pour aller plus haut, sous les yeux. C’est là que Gregor estimait que ça urgeait.

Ce matin, il s’appesantit plus longuement sur le futur « chantier », légèrement découragé. Non seulement, il avait des poches visibles et gonflées, mais des ridules, lui sembla-t-il, couraient en zigzaguant.

Est-ce qu’il aurait dû se marier ?

La question le taraudait de temps en temps. Il venait de passer la quarantaine, et l’avait bien arrosée comme d’habitude. Il n’y avait que dans ces moments-là, et lorsqu’il opérait ses patientes, qu’il se sentait bien… Qu’il ne pensait pas à son physique. En revanche, c’était un « queutard », et dame nature l’avait gâté.

Plus que moi, disait Paul, le playboy, pour le rassurer.

Était-ce suffisant pour se sentir bien dans sa peau ?… Pour certains hommes, oui ! Pour d’autres, non !

Marié !…

Plusieurs fois, il aurait pu… mais à chaque fois, une pensée le tourmentait : m’aurait-elle épousé pour moi ou pour mon argent ?… À tort, il ramenait tout à l’argent. C’était son seul réconfort, mais un peu trop visible pour être sain.

À l’heure actuelle, il pourrait avoir… il esquissa un début de grimace vite réprimé, un, deux, voire trois gosses. Un sourire nostalgique cisailla son visage de fouine… et pourquoi pas après tout !

Devant la glace, découragé, il ferma les yeux et s’éloigna à reculons. Sa main tâtonnait à la recherche du mur.

Une fois dans le couloir, la légère angoisse qui le bloquait au niveau du plexus disparut en partie. Il aimait bien son appartement, clair et spacieux, situé dans le quartier chic de Saint-Brieuc. Un cinq pièces pour lui tout seul. « Tu as la folie des grandeurs, avait remarqué Paul à haute voix, en lui rendant visite. Enfin, ce n’est pas de l’argent mal placé. »

Effectivement, l’appartement avait pris de la valeur ces dernières années, mais il s’en fichait un peu. Son travail le passionnait et l’argent entrait à flots. Il le dépensait aussi.

Dimanche !…

Nous étions un dimanche et c’était toujours calme dans cette partie de la ville. Il aurait dû descendre chercher des croissants, mais n’en avait pas le courage. Gregor se laissa tomber dans le canapé face à la télévision grand écran, accrochée au mur comme un tableau. Pas donné ce genre d’article actuellement.

Une légère brûlure le rappela à la réalité. Il ouvrit sa robe de chambre sur son torse maigre et passa ses doigts sur une griffure récente : « Ah, tu parles d’une tigresse ! »

Gregor sourit à ce souvenir. En même temps, il alluma la télé et monta le son, car une info régionale urgente était diffusée.

On parlait d’un jeune homme, moins de 25 ans, retrouvé mort à l’autre bout de la ville, sans doute violé, car le pantalon et le caleçon se retrouvaient sur les chaussures, mais cela restait à déterminer.

Puis, une émission sur un chanteur breton succéda à la mauvaise nouvelle. Il coupa la télé au moment où la sonnerie de son portable retentit en diffusant sa musique particulière en forme de beuglement d’un troupeau de bovins.

— Allô !… Ah, c’est toi !

— Comment vas-tu ? demanda Paul Puilout.

Sa voix était anxieuse, mais Gregor n’y prêta pas attention, tout à sa fête de la veille.

— Bien… enfin, comme après une fiesta… dommage que tu ne sois pas venu !

— Tu sais bien pourquoi !… Au fait, je n’ai pas vu mon frère !

Gregor, le cerveau encore dans les vapes, n’enregistra pas très bien et dit :

— Tu le verras demain ! Il ne bouge pas beaucoup maintenant…

— J’espère le revoir… il a disparu de l’Institut !

Un silence…

— Tu déconnes !

— Non ! Je suis sérieux et inquiet, murmura Paul.

Gregor qui connaissait l’Institut et sa rigueur n’y croyait pas.

— Ce n’est pas possible… d’abord, seul, il ne pouvait pas s’enfuir, il ne marche pas, et pour aller où ?

Paul resta muet une seconde et lâcha :

— Je ne comprends pas !… Et-ce que je peux monter, je suis dans ta rue, au pied de ton immeuble ?

Gregor ne laissa pas paraître sa surprise et dit :

— Évidemment, je t’ouvre !

Une minute plus tard, Paul se trouvait sur le palier face à la porte de l’appartement. Une fois installés devant un café, les deux hommes se regardèrent, l’air sérieux.

Puis, Gregor demanda :

— Que comptes-tu faire maintenant ?

— La gendarmerie de Paimpol a pris l’affaire en main. Comme mon frère était dans l’impossibilité de se déplacer seul, il y a eu un ou des individus pour l’emmener… mais pourquoi ? Et surtout, pour quelles raisons ? Il ne représente strictement aucun intérêt pour personne, alors ?

Gregor débarrassa les tasses, et, en revenant, il proposa :

— J’ai peut-être une idée !…

— Alors ?

Gregor se pencha en avant et sans hésiter, dit :

— Tu sais que j’ai fréquenté une journaliste de Global-Ouest et elle m’a présenté une de ses copines, Morgane Navalo.

— Et alors ?

— Cette Morgane Navalo est « maquée » avec un détective privé, un ancien commissaire de police de Paris… un crack, paraît-il. Veux-tu que je les joigne ?

— Pourquoi pas ?… Bon, tu me tiens au courant, je file.

# CHAPITRE II

Île de Bréhat.

La brume se levait lentement et laissait la place à un soleil timide. Il était sept heures du matin et à l’Institut, non loin du centre du bourg, on réveillait les pensionnaires pour la toilette et le petit déjeuner.

Le magasin « huit à huit » se préparait pour une journée difficile, car on attendait une arrivée de touristes. Plus loin, Marguerite Flicker, la directrice de l’Institut quittait sa petite maison de pêcheurs au toit d’ardoises, et à pied, car la circulation automobile était interdite dans l’île, filait vers son lieu de travail.

En consultant sa montre, son visage reposé afficha une légère crispation, car elle n’aimait pas être en retard. Pour couronner le tout, un rendez-vous important l’attendait à son arrivée.

Par ailleurs, les nouveaux propriétaires de l’établissement, bien que discrets, avaient su mettre la pression sur leurs collaborateurs. Sans même y jeter un regard, la directrice dépassa le cimetière marin où reposaient le peintre Seevagen et le sculpteur Vermare. Relativement calme, elle arriva rapidement à l’Institut. Sa serviette chargée la gênait. L’air vif du matin lui fouetta le corps.

D’un pas alerte, elle gravit les quelques marches qui la menaient au vaste hall d’entrée. Poussa la porte d’un geste rapide, fit deux trois signes au personnel qui vaquait à ses occupations et s’engouffra dans son bureau.

Au premier étage, une infirmière dans la trentaine alerte qui parcourait le long couloir, s’arrêtait devant chaque porte pour savoir si tout allait bien.

— Vous pouvez me donner un coup de main ? demanda une fille de salle penchée sur un lit aux contours relevés pour prévenir toute chute du patient qui était allongé.

L’infirmière entra, déposa son dossier sur la chaise et apporta son aide pour redresser le petit vieux couché.

— Alors, monsieur Marcel ! Ce n’est pas facile ce matin, hein ? fit la fille de salle.

L’homme n’ouvrit qu’un œil et un petit sourire désabusé fleurit aux coins de ses lèvres.

— Lorsque vous aurez 95 ans… vous verrez !

Elle dit en rigolant :

— Mais vous n’avez pas 95 ans !

Et, en lui caressant le front où quelques cheveux s’accrochaient encore à son crâne blanc, elle continua :

— Je verrai peut-être mes 95 ans, mais vous, vous ne me verrez pas !…

Le rire sardonique du petit vieux mit du baume aux cœurs des femmes lorsqu’il répondit :

— Pas sûr ! J’aurai…

Là, il partait dans des calculs surhumains trop costauds pour lui…

L’infirmière décida de participer au jeu et affirma :

— Ne cherchez pas, vous allez faire trop chauffer le moteur… et il n’y a pas de mécano aujourd’hui… Vous aurez 150 ans… ça vous épate ?

— Et pourquoi que ça m’épaterait ?… 150 ans, ce n’est pas le bout du monde ! Au fait, la terre a quel âge ?

— Un petit peu plus que vous, c’est vrai ! rétorqua l’infirmière en rigolant.

Il insista :

— Allez ! Disons un peu plus de quatre milliards d’années !… On n’est pas à quelques milliers d’années !… Il faut y croire avec la médecine de maintenant !

— Effectivement !

Et têtu, il continua :

— Moi, je veux connaître mes arrières, arrières, arrières, etc, petits enfants !

Les deux femmes éclatèrent de rire en même temps.

— Grand-père ! Tu vois l’embouteillage sur terre !… Entre ceux qui ne veulent pas mourir et ceux qui vont naître ! répliqua l’infirmière… Déjà que certains meurent de faim dans ce monde infernal !

Là, le pépé ne trouva rien à dire… Il devait réfléchir au problème… une belle occupation pour sa journée.

Une fois le petit vieux installé, l’infirmière poursuivit ses visites. S’arrêta devant une porte, la poussa et passa la tête.

— Bonjour madame Le Cloarec, vous avez bien dormi ?

La vieille femme sourit en découvrant ses gencives d’un rose profond. Son râtelier trempait dans un verre posé à côté d’elle sur la petite table. Les dents, parfaites, paraissaient sourire devant l’éternité.

— Comme chi comme cha !

Ses paroles chuintaient entre ses lèvres.

— À tout à l’heure !

L’infirmière ferma la porte, soulagée. Habituellement, la petite vieille était plutôt grognon le matin au réveil. En consultant sa montre, elle termina son inspection par la chambre du « dur ».

Elle frappa deux fois contre la porte, c’était le code fixé par « l’énergumène. »

— Entrez !

La voix était péremptoire et forte. Elle s’exécuta en souriant, car l’homme fidèle à lui-même, jouait les machos.

— Alors, ce matin… commença l’infirmière.

— Ma chère Hélène, fit-il d’une voix suave, ce matin, comme vous dites, tout va bien. Les troupes ont passé la frontière et nous devrions attaquer dans la matinée, enfin !

— Effectivement, ce n’est pas trop tôt !

Elle aimait entrer dans les jeux de ses pensionnaires… et puis, comment faire autrement ! Elle vivait au milieu de gens souvent déphasés. C’était dur. Elle n’avait trouvé finalement que ce moyen pour continuer à faire correctement son travail sans déprimer.

Parfois, en fin de journée, elle avait une petite baisse de régime. Mais, pour le moment, elle la surmontait.

Assis sur le bord du lit, l’homme semblait chevaucher une hypothétique monture et regardait au loin ; sans doute pensait-il à Napoléon lors de ses campagnes.

L’infirmière lui jeta un dernier coup d’œil avant de dire :

— Bien, je vous laisse attaquer tranquillement ! Soyez prudent quand même, un coup d’arquebuse est vite reçu !

— Je vous reçois cinq sur cinq !

Une fois dans le couloir, elle passa à la dernière porte, entendit un cri, grimaça légèrement en franchissant le seuil. Le pensionnaire faisait encore l’imbécile.

— Monsieur Raymond, soyez raisonnable !

L’interpellé s’arrêta net, il entreprenait de déshabiller son voisin de lit pour enfiler ses vêtements. Heureusement, ils étaient de la même taille et finalement, l’autre, amorphe, se laissait faire, le regard ailleurs.

La fille de salle arriva et commença la toilette de l’homme nu. Cette tâche assurée, elle quitta enfin la chambre… tout était calme.

Ainsi allait la vie à l’Institut de Bréhat

\* \* \*

Marguerite Flicker s’assit derrière sa table bien rangée. En levant les yeux, elle regarda son tableau préféré : les demoiselles d’Avignon, une copie de Picasso. Elle ne savait pas pourquoi, mais les couleurs et les formes de ces femmes la fascinaient.

On frappa à la porte à l’heure convenue pour son rendez-vous. Satisfaite, elle se leva pour recevoir la personne. Une fois le battant ouvert, la visiteuse entra avec un grand sourire et se présenta aussitôt :

— Magdalena Nechita !

— Roumaine, je crois !

— Exact !

À peine un léger accent, mais un français parfait.

Les deux femmes prirent place l’une en face de l’autre en se détaillant sans ménagement : autant la directrice était gracile, avec des attaches fines, des cheveux coupés courts, une légère touche de rouge à lèvres, autant Magdalena paraissait… enfin, était grande.

Elle devait friser le mètre quatre-vingt. Un bel animal pas facile à dompter, car au fond de ses yeux, une flamme brillait, peut-être un peu cruelle.

C’est ce que déduisit un peu vite la directrice. Bien installée, Magdalena sourit amicalement tout en se penchant en avant. Ses seins épanouis semblaient libres sous le corsage blanc.

Elle commença la première :

— Comme vous le savez, mes commanditaires ont racheté l’Institut ainsi que celui de Paimpol.

Sans rien dire, Marguerite Flicker acquiesça. Elle attendait la suite avec une certaine impatience, mais ne le montra pas. De temps en temps, son regard s’égarait vers son tableau préféré accroché au mur.

Magdalena se passa la langue sur les lèvres puis poursuivit :

— … Je vous le dis tout de suite, vous êtes confirmée dans vos fonctions… c’est pour vous rassurer sur l’avenir !… En revanche, nous allons certainement avoir besoin d’une réorganisation. Mes patrons seraient favorables à des regroupements de malades…

— C’est-à-dire ?

Magdalena Nechita sembla hésiter une seconde sur la formulation à employer :

— Disons, après avoir visité les deux établissements, que les cas les plus lourds seront traités à Paimpol, car le bâtiment et les « outils » y sont plus performants.

Marguerite Flicker resta quelques secondes silencieuse en s’interrogeant sur la cause de tels changements qui, pour elle qui connaissait les deux établissements, n’avaient pas lieu d’être ; en raisonnant au seul niveau travail.

Finalement, elle dit :

— Mais vous ne croyez pas, enfin, je pense que…

— STOP !

Magdalena Nechita n’avait pas hurlé… non, simplement le ton de sa voix avait changé, était devenu plus tranchant. La directrice en fut étonnée. L’autre enchaîna :

— Je reprends votre phrase : « vous ne croyez pas »… non, je n’ai pas à croire. Ensuite : « je pense que »… on ne vous demande pas de penser à ce niveau… à moi non plus d’ailleurs. J’exécute et vous exécutez. Est-ce clair ?

Puis, elle se leva, contourna le bureau et déposa une chemise cartonnée devant la directrice. Celle-ci commença à lire, faillit faire des remarques… mais les garda pour elle. À quoi bon !

— Bien ! répondit-elle. Et cette réorganisation, c’est pour quand ?

— Bientôt ! Vous serez bien évidemment tenue au courant. Mais il n’y aura pas de perturbations majeures dans les établissements.

Magdalena se leva, imitée par Marguerite Flicker qui ne voulait pas rester assise devant la masse imposante de son interlocutrice.

Une fois seule, la directrice retourna s’asseoir en essayant de se décontracter. C’était la première fois que les nouveaux patrons intervenaient de manière aussi franche… Après tout, si cela était nécessaire pour la bonne marche de l’établissement, personne ne s’en plaindrait.

Le tableau, face à elle, semblait la fixer. Elle esquissa un sourire en regardant les femmes représentées, installées, tranquilles.

On frappa à la porte légèrement, mais avec insistance.

— Entrez !

C’était l’infirmière qui, après avoir fait le tour des pensionnaires, venait faire son rapport quotidien.

— Ah, c’est toi ! fit la directrice, entre !

Clarisse Amaury s’approcha de sa démarche chaloupée, des reflets lumineux presque roux accrochés dans sa chevelure bouclée. Pour le reste, elle avait un côté garçon assez prononcé.

— Alors ? demanda la directrice.

— Ce matin, tout va bien !… Et toi ?

Marguerite paraissait contrariée ; du moins, c’est ce que Clarisse pensa, et elle connaissait bien sa directrice.

— Des emmerdes ? interrogea-t-elle.

— Pas vraiment, quelques soucis !

Un petit sourire s’afficha sur le visage non maquillé de Clarisse, et en même temps, elle dit :

— J’ai un bon moyen de te faire oublier tes soucis…

D’un geste rapide, elle se pencha, posa sa bouche sur les lèvres de la directrice qui ferma les yeux, tout en malaxant un sein de Clarisse qui gémit légèrement.

# CHAPITRE III

Ronan Magyar était seul. Morgane Navalo, sa compagne, roulait vers Nantes où un « papier » l’attendait. Une affaire de quelques jours, avait dit son directeur d’agence.

Le journal « Global Ouest » misait beaucoup sur elle et la journaliste n’aimait pas décevoir.

Sur un coup de tête, le privé s’était décidé à aller passer deux jours sur l’île de Bréhat qu’il connaissait mal. Après avoir réservé une chambre, au centre du bourg, à l’hôtel-restaurant « les Pêcheurs, » il se trouvait à Ploubazlanec, à l’embarcadère de l’Arcouest, face à l’île qu’il admirait. À côté, l’hôtel « le Barbu » s’éveillait.

Une fois à bord de la vedette, il laissa son regard errer sur la mer légèrement agitée. Plus loin, on apercevait la pointe de l’île de Bréhat, que l’on appelait « l’île des rochers roses, » et qui portait bien son nom. Et autour, comme des sentinelles de l’éternité, un chapelet d’îlots montait une garde immobile, planté là depuis la nuit des temps. Une bonne dizaine de minutes de traversée et il gravirait le débarcadère surplombé par l’hôtel de « Bellevue »

Une côte tourmentée, déchiquetée, aux formes souvent étranges. Puis, le regard de Ronan s’éloigna. Derrière ses lunettes de soleil, ses yeux fixaient l’immensité de la mer.

Là, d’un seul coup, il se sentit bien… même très bien.

L’évocation de son ancien métier ne suscitait plus en lui que des souvenirs lointains et atténués. C’est vrai qu’il avait été policier, plus précisément commissaire, le chef d’une brigade spéciale à Paris. Son groupe intervenait presque toujours après les autres, lorsque tout avait échoué… pas facile !…

Au début, le ministre responsable de cette structure, n’y avait pas cru : il ne voyait pas en effet pourquoi cette brigade réussirait là où les autres avaient échoué.

Pourtant, avec Magyar à sa tête, le groupe s’était imposé d’emblée sur une affaire très délicate : une prise d’otages !… Des enfants !

Médiatique en diable…

Surtout pour le préfet : journaux, radios et télévisions. L’homme n’avait rien raté. Ronan, lui, était resté dans l’ombre, on lui avait fait comprendre que l’action était réservée aux hommes de terrain, les explications et les honneurs étaient pour les autres, les Technocrates…

… Mais… parce qu’il y avait toujours un mais, si l’enquête avait échoué lamentablement, le préfet ne serait pas apparu. Au commissaire, dans cette situation, d’expliquer l’échec.

Ainsi allait la vie dans les hautes sphères !

Au début, la réussite avait couronné chaque intervention. Et après, tout naturellement, le commissaire était devenu le maillon fort. Cela avait duré dix ans… dur ! Très dur !

Des situations toujours explosives, voire désespérées. Et à 80%, c’était le succès. Exceptionnellement, du côté des assaillants, la casse était parfois au rendez-vous… Mais comment faire autrement ?

Un jour qu’un ministre s’était plaint, Magyar, convoqué, avait simplement posé la question en le fixant droit dans les yeux : comment faire autrement ?… Si vous avez la solution, donnez-la-moi, je prends !… avait-il dit de sa voix douce, mais cassante.

La réponse se fit attendre. Le ministre avait tourné la tête vers ses conseillers, « les grosses têtes, » qui ce jour-là, à ce moment précis, ne se firent pas remarquer par leurs réponses judicieuses. Pour parader dans les cabinets ministériels, ces messieurs étaient des balèzes. Pour pondre des énormités qui allaient influer sur la vie des gens, d’accord ! Vu des bureaux, il n’y avait jamais rien de compliqué…

… Puis… au bout de dix ans, la mort de sa femme provoquée par l’explosion d’une bombe posée sous la voiture de service. Il avait assisté impuissant au drame et, brusquement, ses nerfs avaient cédé… dix ans de stress lâchés d’un coup, c’est énorme !

… La suite fut abominable pour lui, dépression grave, soins intenses… repos… rechute. Finalement, départ de la police plus tôt que prévu et son installation dans le Trégor dans la fermette dont sa femme avait hérité.

Maintenant, détective privé, presque pour le plaisir, il avait pour compagne, Morgane Navalo, journaliste à « Global Ouest. »

Elle avait son appartement à Lannion et venait le plus souvent possible vivre avec Ronan.

Ainsi allait la vie !…

… La vedette aborda l’île à Port Clos avec une légère brise marine. Une fois sur le quai, Ronan leva la tête vers l’hôtel de « Bellevue » qui dominait le coin de sa masse imposante.

Déjà, des touristes entraient et se dirigeaient vers le bar où Ronan, qui était aussi en villégiature s’octroya un verre. Il le consomma tranquillement assis près de la grande vitre avec vue sur la mer. Ensuite, sachant que l’hôtel louait des vélos, il en prit un et se dirigea vers le bourg voisin. Il emprunta une petite rue dont les murs étaient couverts de chaque côté de géraniums. Le privé admira en pédalant lentement.

Il déboucha sur la place, repéra son hôtel. Non loin de là, un cybercafé et un magasin d’alimentation. Tout cela était hyper sympathique et il sentait qu’il allait passer deux belles journées sans le moindre souci.

En effet, avant son escapade, Ronan avait fait un détour par son bureau de Lannion et avait été satisfait de constater que sa boîte à lettres était vide. Il était donc parti l’esprit libre, pas d’enquête à l’horizon.

Après s’être présenté à son hôtel et avoir abandonné son vélo, il était allé à pied tranquillement pour s’ouvrir l’appétit. En sortant du bourg, c’est la luxuriance de la végétation, digne des régions méridionales, qui l’avait frappé : aloès, eucalyptus, palmiers, mimosas. Il en fut étonné.

Les touristes commençaient à arriver. Il revint tranquillement, passa non loin de la plage de Guerzido et s’arrêta à hauteur de l’embarcadère de Port Clos pour observer un nouvel embarquement pour le continent. Ronan s’immobilisa un instant à l’ombre d’un arbre et regarda la vedette s’éloigner lentement en imaginant ce que chacun allait faire une fois à terre.

Le soleil déclinait à l’horizon, il faisait un peu plus frais et le privé décida de rentrer à l’hôtel.

D’ailleurs, c’était l’heure de l’apéritif.

— Re-bonjour, je pourrais avoir un whisky, avec un seul glaçon. J’ai vu que vous aviez de « l’Eddu » c’est celui que je préfère.

La jeune femme, impeccable, coiffée avec un petit chignon approuva :

— Vous avez un goût excellent, c’est l’un des meilleurs whiskies fabriqués en Bretagne. Le seul à base de blé noir.

Ronan Magyar leva la tête en souriant à la jeune femme et dit :

— Vous avez l’air de connaître, je me trompe ?

— Non, vous ne vous trompez pas ! Lors d’un stage, j’ai eu l’occasion de déguster cette boisson.

Elle s’éloigna en ayant pris en même temps la commande de jeunes retraités installés deux tables plus loin. Le soleil de la journée avait chauffé les vitres et il faisait très bon. En tournant la tête, Ronan s’aperçut que le patron le regardait avec une certaine attention. En effet, au bout de quelques secondes, il quitta son comptoir pour venir vers lui, se présenta et questionna :

— Bonjour, heureux de vous connaître, vous êtes bien Ronan Magyar ?

— Oui, c’est moi ! rétorqua-t-il un peu étonné.

— Vous êtes un ancien commissaire de Paris ?

De plus en plus surpris, il approuva d’un signe de tête. Ronan se demandait où le patron voulait en venir.

L’autre fit un petit signe.

— Ne vous inquiétez pas, mais un client vous a reconnu ; il habite ici maintenant, avant il vivait en région parisienne.

— Et alors ? fit-il un peu brusquement.

Le patron arbora un sourire non commercial, franc et sympa.

— Rien ! Mais on se demandait, lui et moi, comme vous êtes maintenant détective privé, si vous veniez ici pour une enquête ?

Ronan prit l’air sérieux, regarda autour de lui si on ne l’écoutait pas et souffla :

— Non, mais est-ce qu’il y aurait matière à enquête ?

Le patron haussa les épaules et lâcha :

— Vous savez, ici, c’est toujours calme, sauf l’été où là, c’est carrément l’enfer… enfin pour nous les autochtones.

Le privé goûta au whisky qu’on venait de lui servir et retira aussitôt le glaçon. Le breuvage était juste à la température souhaitée et Ronan ne voulait pas casser le goût. SON goût.

— Bien, je vous laisse, dit le patron, sachez que nous sommes honorés de votre présence.

Il n’y avait vraiment pas de quoi, pensa le privé. Il allongea les jambes, le whisky lui chauffait le cerveau et il se sentait bien.

Un bon petit repas par-dessus son verre et il regagnerait sa chambre, car le lendemain matin, il avait l’intention de se lever de bonne heure.

Après la soupe de moules et un saint-pierre à l’oseille, on lui servit deux boules de glace et un café pour terminer. Il était tranquille… sauf que, en un instant, des images refirent surface.

Des images qui remontaient à trois jours à Lannion. Morgane et lui sortaient du cinéma les Baladins et empruntaient le pont Sainte-Anne calme à cette heure… En revanche, à la sortie du parking d’Aiguillon, une certaine animation régnait. Par ailleurs, il ne s’expliquait toujours pas pourquoi les gendarmes étaient allés le voir au restaurant où Morgane et lui dînaient ?…

# CHAPITRE IV

L’homme avait la bouche ouverte sur un sourire à foutre les jetons à tout un congrès de dentistes… les gencives laissaient apparaître certaines dents curieusement plantées… Quand il en restait ! Ce type mort n’avait jamais dû voir un dentiste de toute son existence… ou alors, il avait eu des problèmes ! Et la langue ! Énorme, pendante et sans vie !

Le lieutenant de police penché sur le cadavre, se releva en grimaçant, tourna la tête vers le bout du parking d’Aiguillon. Là-bas le kiosque à journaux avait fermé depuis un moment et paraissait dormir, étranger à cette excitation policière.

À côté, quelques passants projetaient une ombre presque fantomatique sous la bruine et se hâtaient de franchir le pont Sainte-Anne.

Le regard d’Hervé Silec zooma rapidement et le flic revint bien vite à son problème. Là, à ses pieds. Les « TIC, » vêtus de la combinaison blanche, travaillaient en silence avec des gestes mesurés, malgré la température en baisse. Des policiers avaient balisé les alentours, afin qu’aucun « pékin » ne vienne troubler le début d’enquête.

Le parking était calme, quelques voitures passaient dans la rue en ralentissant, se demandant si cette agitation ne cachait pas le tournage d’un film. En effet, de gros projecteurs éclairaient la scène assez irréaliste.

Le groupe se trouvait à cinq mètres des toilettes publiques d’un côté, et de la barrière automatique de l’autre. La barrière, où certains jours, des files interminables de voitures attendaient pour sortir. Et nous étions en province dans une petite ville… Alors, dans les grandes, c’était le bordel, carrément !

Il se pencha de nouveau sur l’épaule de celui qui relevait des empreintes. En regardant le corps dans sa globalité, la chair de poule envahit ses avant-bras. À côté, les dernières feuilles de l’automne agonisaient sur le sol balayé par un petit vent frisquet qui rendait la pluie encore plus pénétrante.

La mer, presque à sa hauteur maximale, alimentait le Léguer qui commençait à dégueuler son trop-plein sur le bitume du parking. L’eau projetée stagnait quelques secondes avant de retourner dans la rivière. Un peu plus loin, trois voitures oubliées par leurs propriétaires, seraient le lendemain dans un piteux état.

— Alors ? demanda le lieutenant en se torchant le nez trempé par la pluie.

De taille moyenne, il se déplaçait avec aisance, ne semblait pas gêné par la bruine. Ses cheveux qui ondulaient habituellement étaient plaqués sur son crâne.

Le « spécialiste » leva la tête, et à travers son masque, murmura :

— C’est la première fois que je vois un cas semblable…

— C’est-à-dire ?

— D’abord… regarde !

Et il éclaira le mort, d’abord le haut…

Le flic scruta le visage pendant deux secondes… pas plus ! Il se détourna rapidement pour vomir sur l’herbe trempée. Les spasmes douloureux venaient de très loin. Il s’arrêta vite, car son estomac était pratiquement vide.

Il essuya ses lèvres d’un geste tremblant, puis après une courte hésitation, son regard revint vers le cadavre… il fallait l’affronter et ce n’était pas facile.

Pendant ce temps, le spécialiste attendait, stoïque.

Le flic, halluciné, fixait le visage inexpressif.

— Ce n’est pas possible ! Qu’est-ce qu’il a eu ? demanda-t-il, en s’adressant à son collègue technicien qui se relevait.

— … Pour le moment, je n’en sais rien ! Voilà !…

L’homme qui reposait sur la pelouse avait les yeux grands ouverts sur le néant et un nez petit, mais difforme !… Le pire, c’était le reste ; un cauchemar !…

… Le front, trop bombé, avait des espèces d’excroissances, comme des bosses. En dessous, les yeux… normaux. Sur les côtés, les oreilles… merde ! Aucune oreille, ni à gauche, ni à droite… deux trous béants… Le menton, juste un semblant, comme raboté, usé.

La nuit des morts-vivants !

Plus bas, le corps était habillé normalement… c’est-à-dire d’un pantalon de toile et d’un gros pull trop grand pour le torse…

… Les bras ! Le gauche un peu plus court que le droit… et les mains ! Il manquait des doigts !… En revanche, les jambes paraissaient normales.

— Il a été vidé de son sang !… Complètement !

Le « TIC » venait de balancer sa phrase en articulant bien.

— Pardon ??? fit Hervé Silec

Le spécialiste se frotta la joue du dos de sa main libre.

— Oui ! Tu as bien entendu, il n’y a plus de sang à l’intérieur du bonhomme !… Vide, le mec ! Par l’artère fémorale et…

— Je n’ai pas besoin de détails.

Le lieutenant pensa à quelque chose… une horreur ! Il s’abstint, mais finalement demanda, parce qu’il le fallait… peu importait la réponse.

— ET… il a encore des viscères ?

L’autre sourit tristement.

— Oui… il ne manque que le sang… à priori ! Nous verrons plus tard à l’autopsie… Pourquoi parlais-tu des viscères ?

Silec fit carrément la moue en laissant échapper :

— Avec les dingues, tout est possible ! Plus de sang ! Pourquoi laisser les viscères ?… Il aurait pu laisser juste son enveloppe corporelle !… Et qui est-il ? D’où vient-il ? Et pourquoi ?… Un sacré paquet de questions ?

Le scientifique écoutait son collègue énumérer… c’est vrai ! Un sacré boulot !… Mais pas pour lui. Lui, faisait parler les morts. Certains corps étaient même beaucoup plus bavards que des vivants et moins emmerdants… jamais la possibilité de contredire…

Le coin était passablement triste à cette heure et bien isolé entre la rivière du Léguer et le quai d’Aiguillon.

Les travailleurs étaient rentrés chez eux quelque peu frigorifiés.

Des gouttes de pluie dégoulinant sur son nez, Hervé Silec demanda pour la forme :

— Il est là depuis combien de temps ?… Oui, je sais, mais à peu près ?

Le TIC se releva en grimaçant ; sa jambe le faisait toujours souffrir lorsque le temps était à la pluie, et là, bordel, il avait mal.

— Tu as revu ton toubib ? questionna Hervé.

— Tu parles ! Pour faire quoi ?

— Te soigner, pardi ! Tu n’es pas encore un vieillard, tu verras dans quelques années…

— J’ai demandé ma mutation… c’est trop humide pour moi ici !

— Chochotte !… Alors, combien de temps ?

Le « TIC » resta quelques secondes sans rien dire. Un peu bizarre d’un seul coup.

— Oh ! Tu connais ton boulot quand même ! l’excita un peu le flic.

— … Sur la berge, depuis très peu de temps. Maintenant, d’où vient-il ? Était-il dans la flotte ou ailleurs, nous le saurons après examen des petites bêtes qui seront prélevées sur le bonhomme.

Le spécialiste se redressa, regarda le cadavre de toute sa hauteur et sembla le voir d’un autre regard. Il se recula un peu pour avoir une perspective différente, sous les yeux étonnés du lieutenant.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda celui-ci.

— … On dirait…

— Quoi, merde !!!

Le spécialiste tourna la tête vers le flic en murmurant :

— … Tu te rappelles, la Thalidomide !…

— … Non ! C’est quoi ce charabia ?

L’autre retira son masque, respira un grand coup avant d’expliquer :

— C’est vrai, tu es trop jeune pour avoir connu. C’est un produit que prenaient les femmes enceintes dans les années 50-60, contre les nausées matinales et d’autres symptômes. Je n’ai plus les dates exactes en tête, mais ces produits étaient donnés par les médecins. Plus tard, beaucoup de ces femmes accouchèrent d’enfants handicapés, allant du visage de monstre, aux bras ou jambes trop courts avec des orteils ou des doigts en moins. Voire d’autres malformations !

Le flic écoutait, avait du mal à en croire ses oreilles.

— Et il y aurait des survivants ?

Le spécialiste approuva en murmurant :

— Oui, mais de moins en moins, et plus le temps passe, plus ils ont de problèmes insolubles à affronter.

Silec croyait cauchemarder debout. Mal à l’aise, il se dépêcha de revenir à son enquête en demandant :

— Bon, d’accord ! Admettons que c’est un thalidomien, mais que fait-il là ?

L’autre renchérit, presque joyeux :

— Chacun son boulot ! Toi, tu enquêtes et je te souhaite bien du plaisir… quant à moi, je donnerai mes conclusions dans quelques jours.

Le commandant qui dirigeait l’enquête s’approcha en trottinant. Grand, mince, sa casquette dégoulinante de pluie, il demanda :

— Alors ?

Le lieutenant, transi de froid ne souriait pas. La flotte qui tombait foutait le cafard et avoir un cadavre sur le dos à cette heure ne l’enchantait pas.

Mais son métier, il l’avait choisi et il l’assumait.

Il révéla les premières constatations, constatations non définitives. Pour la police, une nouvelle enquête commençait. Et elle n’était pas banale. En effet, en règle générale, la cause des meurtres était le coup de couteau, la balle de revolver, voire même un étranglement, etc. C’était du classique.

On recherchait d’abord dans la famille, ensuite, on élargissait aux amis, aux relations de travail, et bien souvent, le coupable était parmi ces gens-là. C’est fou ce que les coupables manquaient de réflexions lorsqu’ils tuaient… sauf pour certains, très ingénieux, et qui connaissaient les méthodes de la police.

Les assassins futés jouaient et s’amusaient. Bizarrement, certains jouaient pour perdre et d’autres pour gagner.

Les plus naïfs se rendaient vite compte que leur geste n’avait pas été prémédité, qu’ils n’avaient bâti aucun scénario et qu’ils ne savaient pas comment s’en sortir. Ils étaient vite débordés par les évènements, et inconsciemment, ils faisaient tout pour être pris, se trouvant soulagés lors de l’arrestation. La pression était devenue insupportable pour eux.

Et d’autres, solides dans leurs têtes, voire machiavéliques. Ceux-là donnaient du fil à retordre.

D’autres encore n’étaient jamais pris, car, après leur forfait, ils restaient tranquilles.

Et puis, il y avait encore ceux que l’on retrouvait des années plus tard, car la pulsion récidiviste était la plus forte… Le mort de trop.

Curieux ! Dans le sport, ce que l’humain redoute par-dessus tout, c’est le combat de trop, celui qui vous fait partir par la petite porte.

Pour le tueur aussi, c’est le crime de trop… mais l’instinct de tuer restait parfois le plus fort.

Le commandant Didier Ploumarch regardait le parking déserté ; sauf par les policiers au travail.

Soudain, hachée par la pluie fine, il vit une silhouette s’approcher d’une des voitures en stationnement sur le parking. Le commandant scruta plus attentivement… c’était un homme, légèrement courbé, qui se dépêchait avant d’être complètement trempé. Il déclencha l’ouverture des portières à quelques mètres de sa voiture alors que le Léguer débordait légèrement.

Assis derrière son volant, l’homme commença par s’essuyer le visage. Ensuite, il amorça le geste de glisser sa clef de contact lorsque l’on frappa contre la vitre côté conducteur.

Il suspendit son geste, légèrement contrarié, car il avait hâte de rentrer chez lui. Ce temps ne lui convenait pas.

Son regard accrocha, à l’extérieur, un visage trempé et une main qui lui faisait un signe.

Sur ses gardes, il débloqua la porte en demandant :

— Oui, c’est pourquoi ?

— Police ! fit l’autre en montrant sa carte.

— … Et alors ?

— Nous aurions quelques questions à vous poser !

Le conducteur, d’abord surpris, interrogea :

— En quel honneur ?

Le policier, toujours aimable, rétorqua :

— Rassurez-vous, ce n’est pas vous qui êtes concerné, mais un homme a été retrouvé mort juste à côté… comme vous avez garé votre voiture non loin du cadavre, avec un peu de chance…

— Non, je n’ai…

— Venez quand même ! insista le policier.

Au ton, l’homme se dépêcha d’obtempérer.

Avait-il le choix ?

Il quitta sa voiture et suivit le policier jusqu’au fourgon qui stationnait près de la barrière automatique. De l’autre côté du rond-point, la pizzeria fermait ses portes.

— Montez ! intima le policier.

À l’intérieur, le lieutenant, Sylvain Bourreau, regardait l’écran de son ordinateur et ne releva pas tout de suite la tête.

L’arrivant prit place sur un siège et attendit ; il faisait bon dans le véhicule et il ouvrit sa parka. En profita pour jeter un regard à l’extérieur où la pluie paraissait diminuer d’intensité. Sur le bitume du parking, les grandes flaques d’eau n’allaient pas tarder à se mélanger avec l’eau du Léguer. L’homme se dit qu’il avait, à tout casser, une demi-heure devant lui pour récupérer sa voiture. Mais ça, les flics le savaient.

Ses yeux fureteurs s’appesantirent un moment sur l’endroit où le cadavre devait reposer, à 2 mètres environ des toilettes. Tout autour, c’était toujours l’effervescence sous la lumière des projecteurs.

Finalement, il tourna la tête, ses yeux fouillaient le quai le long de la rivière. Personne ! L’endroit était un peu sinistre à cette heure.

— Monsieur, excusez-moi, je suis à vous !

C’était le flic derrière son ordinateur. Il venait de lever la tête et souriait aimablement.

— Votre nom ?

— Pascal Huimans !

— Âge ?

— 35 ans.

Le policier continua à poser les questions d’usage puis entra dans le vif du sujet :

— À quelle heure êtes-vous arrivé sur le parking ? demanda-t-il en regardant par la fenêtre la pluie qui maintenant formait un rideau continu.

Pour ne rien arranger, venant du Léguer, une brume épaisse envahissait le bas de Lannion.

— 17 heures, environ.

— À cette heure, il y avait d’autres véhicules ?

Huimans eut un sourire contrit en hochant la tête.

— Oui… enfin sûrement, mais je n’ai pas fait attention… j’avais d’autres chats à fouetter…

— Qui sont ? demanda le policier.

— Pardon ?

— Oui, les chats à fouetter !

Huimans fixa le flic. Est-ce qu’il se foutait de sa gueule ? Ou ?…

— Façon de parler ! fit Huimans.

L’autre leva la main dans un geste qui voulait dire : continuez !

— J’entends bien !… Alors ?

— Je suis commercial dans une boîte et je visite les magasins. J’avais un rendez-vous à l’autre bout du parking, à côté du kiosque à journaux… Vous voyez ?

Et il accompagna ses paroles d’un geste ample.

Le policier enregistrait sans rien dire. Il releva la tête et encouragea Huimans à continuer. Ce qu’il fit :

— Comme j’étais en avance, je suis resté un moment dans la voiture à compulser mes papiers, car je devais me rendre dans une grande surface pour un entretien avec un acheteur particulièrement coriace.

— Seul ? demanda le policier.

— Oui ! J’attendais simplement un copain qui n’arrivait pas…

— Et ?

— Il n’est pas venu… j’ai dû rester un quart d’heure à attendre. Finalement, je suis allé à mon rendez-vous seul.

Brusquement, à l’extérieur, la pluie cessa. Sans demander son reste, la brume, comme libérée, s’en donnait à cœur joie et submergeait la ville en s’attaquant aux endroits les plus élevés.

Fascinés, les deux hommes admiraient les éléments en mouvement. Il commençait à faire très chaud à l’intérieur du fourgon et Huimans fit mine de retirer sa parka.

Le policier fit un petit signe et dit :

— Encore une question ou deux et je vous laisse aller…

Du coup, l’autre stoppa son geste et écouta.

Le flic, les deux mains sous le menton hésita à formuler sa question et lâcha finalement :

— Votre véhicule n’était pas très loin du cadavre, n’est-ce pas ?… 50 mètres, non ?

— Sans doute… mais j’avoue ne pas avoir fait attention !

— Et vous n’avez pas vu de personne passer ?

— Si ! rétorqua le commercial.

— Alors ?

— Des promeneurs, juste devant l’office de tourisme ou… enfin, vous cherchez quoi en m’interrogeant ?

— … Des indices ! Car pour le moment, nous n’avons rien, regretta le policier.

— Désolé… sincèrement ! dit Huimans en se levant.

Le flic fit de même et accompagna l’homme jusqu’à la porte.

— Merci quand même et bonne soirée !

Huimans se retrouva sur le parking pratiquement désert avec une boule d’angoisse au creux de l’estomac. Il était toujours mal à l’aise avec la police.

Il retourna vers sa voiture en jetant de fréquents regards vers l’endroit où le cadavre avait été retrouvé. Il ne restait plus grand monde sur place.

Maintenant, la brume enveloppait tout. Huimans ne voyait même plus les immeubles de l’autre côté de la rue, quai d’Aiguillon.

Un soir à tuer père et mère !

Il laissa échapper un petit rire sardonique, comme pour se rassurer. Une fois installé au volant, le commercial sortit son téléphone portable et composa le numéro de son pote qui aurait dû le rejoindre…

Il laissa un message sur le répondeur. Ce n’était pas le genre de Maxime de poser un lapin.

Appuyé au dossier de son siège, Paul Huimans ferma les yeux quelques secondes en écoutant sa respiration. Il entendit le vrombissement d’un moteur malmené, sursauta et tourna la tête machinalement. Il devinait plus qu’il ne voyait le quai d’Aiguillon, la brume semblait stagner à hauteur des immeubles en face.

Il imagina la boulangerie ouverte très tard qui devait fermer ses portes. Le bruit du moteur maltraité s’accentua encore et un véhicule qui virait brutalement en faisant miauler les pneus déboucha sur le parking.

Intéressé, le commercial regardait et se demandait ce que cette voiture de police venait faire alors que leurs collègues terminaient leur boulot.

Le véhicule freina brusquement et trois hommes s’éjectèrent en laissant les portières ouvertes. La pluie cessa d’un seul coup et laissa la brume coloniser totalement le secteur.

Un à un, les projecteurs s’éteignirent, laissant les lieux devenir sinistres. Huimans scrutait le bout du parking à l’endroit où l’on avait trouvé le corps, là où les véhicules de police se préparaient à partir.

La jonction fut faite entre ceux qui étaient déjà là et ceux qui venaient de gicler de la voiture… Et ils discutaient fort.

Huimans sortit son téléphone, le regarda et s’arrêta. Il avait failli rappeler son collègue… À quoi bon ! son copain savait lire un message et le rappellerait… Il avait mal à l’estomac, ça ne venait pas de sa digestion, mais d’un léger stress incontrôlable.

# CHAPITRE V

Ronan Magyar et Morgane Navalo sortaient du cinéma les Baladins à Lannion, il était 21 h. Ils avaient vu un film amusant qui les avait divertis.

Sur les marches, face à la gare, Morgane saisit le bras de son compagnon et le serra un peu.

— On fait quoi à cette heure ? demanda-t-elle.

— … Ah !… Éternelle question ! Ce n’est pas « quoi », mais « où » allons-nous dîner, n’est-ce pas ?

— Si tu veux !

— As-tu une idée précise ? questionna l’ex-flic.

— Non, pas vraiment !

Ronan l’attrapa par la taille et tous deux descendirent les marches pour gagner la rue du général de Gaulle où le coupé était garé. Avant de monter, Ronan suggéra :

— Et si nous dormions chez toi pour une fois, pas besoin de filer à Kérénoc. Je laisserai ma voiture place du Marchallac’h, à côté de la pizzeria de Cadoren. On pourrait y dîner, qu’en penses-tu ?

— Parfait !

— Et en plus, de la pizzeria à ton appartement, pas besoin de voiture.

Au volant, Ronan s’éloigna, passa le pont Sainte-Anne, peu fréquenté à cette heure. Sur le quai d’Aiguillon, en longeant le grand parking, il aperçut des éclairages à côté de la barrière de sortie.

— Tiens ! fit Morgane, on dirait que l’on tourne un film !

— Possible !

La voiture tourna avenue Ernest Renan pour grimper jusqu’à la place du Marchallac’h. En ouvrant la porte de la pizzeria, une bonne odeur de cuisine les assaillit. Le couple entra sous le regard du serveur qui sourit en les reconnaissant et appela :

— Cadoren ! À ton avis, qui vient d’entrer ?

De derrière une porte, une voix s’éleva, forte mais harmonieuse :

— Comment veux-tu que je le devine !

Aussitôt, une silhouette entra dans la salle de restaurant et un énorme sourire illumina son visage en reconnaissant Ronan et Morgane.

— Je vous croyais morts !… C’est gentil de venir faire un tour.

Le trio s’embrassa comme du bon pain. Le couple et Cadoren étaient amis, il ne manquait qu’Hubert, le compagnon de Cadoren et le meilleur pote de Ronan.

Ronan et Morgane s’installèrent dans le fond de la salle, juste à côté d’un couple avec deux enfants. Cadoren s’approcha de sa démarche aérienne.

— J’offre les apéros… si si ! Ne commencez pas à rouspéter !…

— As-tu des nouvelles de ton mec ? demanda Ronan, je crois qu’il est à Paris actuellement !

— Il m’a appelée tout à l’heure, il revient demain matin. Un grand hebdomadaire lui a pris ses articles sur l’arrêt de la centrale nucléaire de Brennilis… et surtout sur les conséquences à prévoir.

— Sacré sujet, très complexe ! dit Morgane.

Avant de s’éloigner pour préparer les apéritifs, Cadoren lança :

— Vous le connaissez, il a mené une enquête approfondie, comme toujours !

Elle revint quelques instants plus tard avec les boissons, les déposa sur la table au moment où la porte fut poussée et deux hommes entrèrent en souriant. Leur regard fit rapidement le tour de la salle.

Le privé tourna la tête et leva les yeux à cet instant, reconnut les deux gendarmes en civil. Ils aperçurent Ronan et firent un petit signe de la main. Tout en s’installant à une table éloignée de celle du couple.

Un léger brouhaha donnait un ton chaleureux à cette atmosphère conviviale et la salle se remplissait peu à peu.

Le serveur amena directement le plat de résistance : un jambon braisé, haricots verts pour Morgane et une pizza pour Ronan.

— Dis Cado, tu as ton beaujolais du Domaine de Bellevue de chez Bodillard ?

— Toujours ! Tu l’aimes ?

— J’en, raffole… allez, deux verres.

Et chacun un verre de beaujolais. Avec appétit, le couple s’attaqua à ce qu’il avait dans l’assiette.

Morgane terminait son plat lorsqu’elle vit Cadoren parler avec les gendarmes, puis jeter un rapide coup d’œil dans leur direction. Ronan qui regardait ailleurs à cet instant ne vit rien.

— Je crois que l’on parle de nous… ou de toi ! fit Morgane sans trop élever la voix.

Le détective enfourna sa dernière bouchée, mastiqua avant de répondre :

— Ah bon ! Et des gens intéressants ?

Il souriait.

— Les deux gendarmes qui t’ont salué en entrant, précisa-t-elle.

— Normal, on se connaît !

La journaliste, fine mouche, pronostiqua :

— D’accord ! Mais là, je crois qu’il y a autre chose !

Il se redressa et fixa la table des deux gendarmes en civil.

— Tiens donc !

Effectivement, l’un des deux militaires se leva et s’approcha de la table du couple. L’homme s’arrêta à un mètre et dit :

— Bonjour, j’espère que je ne vous dérange pas ?

— Bien sûr que non !… Vous, c’est Bordowski, Venceslas… de la brigade de Perros-Guirec ?

— Oui ! fit l’autre en souriant… je peux m’asseoir ?… Oh, je ne vous dérangerai pas longtemps.

— Je vous en prie.

Le collègue de Venceslas semblait, à l’autre table, se décontracter.

— Et cette odeur ! fit le gendarme.

— Toujours, lorsque l’on vient ici ! répondit Morgane.

Bordo approuva d’un hochement de tête et son regard revint se fixer sur le détective qui attendait sans impatience.

— Tout d’abord, merci à tous les deux pour votre aide dans l’affaire de Perros.

Ronan leva la main…

— Si, si !

Les desserts arrivaient à la table.

Morgane, arrangeante, proposa :

— Dites à votre collègue de venir, ce sera plus facile.

Un simple geste suffit. Le deuxième gendarme n’attendait que ça. Il laissa le restant de son assiette, s’installa à la table du couple et se présenta :

— Gendarme Martial Régan. Venceslas m’a beaucoup parlé de vous… Paris, votre brigade…

Le privé leva à nouveau la main, mais pour dire de cesser.

— Allez, restez à notre table, dit Ronan.

Ce qui fut fait.

La salle commençait à se vider. Cadoren était visiblement plus disponible et tournait autour de leur table pendant que le serveur s’occupait du reste de la salle. Il était 23 heures 30.

Enfin, le maréchal des logis-chef Bordo se décida à parler :

— Est-ce que vous savez ce qui s’est passé sur le parking du quai d’Aiguillon ?

Morgane regarda Ronan qui lui-même fixa ensuite Bordo.

— On tournait un film ?

L’autre esquissa un semblant de mimique en articulant lentement :

— Nous aurions préféré… et de loin ! Malheureusement, ce n’est pas le cas !

— Et alors ? demanda le privé attentif.

Il avait suspendu son geste, et son verre de vin miroitait dans la lumière.

Ronan eût une illumination et se frappa le front en déclarant :

— C’était vous, la gendarmerie ?…

Bordo secoua la tête en silence.

— Non, la police de Lannion.

— Grave ? insista le privé.

— … Ouais !

Ce fut lapidaire de la part du gendarme…

— Mais encore ? s’obstina l’ex-flic.

— Grave, mais totalement insolite… et déroutant !… C’est le mot, surtout insolite !

— Quel adjectif !

Le MDC se pencha vers le couple en murmurant :

— Je peux vous donner quelques indications, car je ne révélerai pas d’élément susceptible de gêner l’enquête, de plus, ce sera certainement évoqué demain dans les journaux.

Le jeune gendarme assis en face de Morgane regardait cette beauté qu’il ne connaissait pas.

Bordo continua :

— Nous avons reçu un coup de téléphone d’une cabine extérieure à la ville qui nous disait de nous rendre quai d’Aiguillon. Que nous avons transmis à la police de la ville.

Le gendarme se tût une seconde et poursuivit :

— Le cadavre a été tout de suite découvert, même pas dissimulé. À l’évidence, quelqu’un voulait que nous le trouvions très rapidement. Les policiers ont fouillé les alentours, sans découvrir d’indices… enfin, juste des traces de pneus de voiture… Ah si, également des marques de roues d’une moto, mais qui n’ont peut-être rien à voir avec notre affaire.

À la suite de cette longue explication, Bordo resta muet et regarda ses interlocuteurs. Son jeune collègue se frottait le haut du crâne lentement. Quant au couple, il ne disait rien… n’avait rien à dire. Et en plus, c’était un fait divers dont il prendrait connaissance dans le journal le lendemain. Obligatoirement.

— En plus !… Là, Bordo regarda le détective bien dans les yeux : le mort était… comment dire ?…

…

— C’est si compliqué que ça ? s’étonna Ronan.

Les deux gendarmes approuvèrent en hochant la tête et le MDC reprit :

— Un peu, oui !… Il n’est pas… normal ! C’est le mot !

Morgane, qui jusque-là n’avait fait qu’écouter, fronça les sourcils en demandant :

— Quelques précisions ne seraient pas inutiles, vous ne croyez pas ?

Venceslas opina du chef sans sourire. Déjà, dans sa tête, il cherchait les termes qui pouvaient être les plus précis.

— Je n’ai pas vu le cadavre, mais, paraît-il… d’abord, c’est un homme entre 40 et 50 ans à vue de nez…

Il fit une légère grimace en poursuivant :

— L’homme… disons le cadavre, était horrible. J’entends par là que par exemple, sur son visage, le front a des excroissances anormales, qu’il n’a pas d’oreilles, mais des trous…

— S’il a été battu à mort, cela arrive malheureusement souvent ! dit le privé.

— Non ! C’est plus compliqué… il a un bras plus court que l’autre et j’oublie certainement d’autres anomalies.

— Ce qui veut dire ? interrogea la journaliste qui frissonna légèrement après avoir entendu l’explication.

— Justement, pour le moment, la police ne sait pas. Il a été relevé sur le cadavre de multiples malformations physiques. Sont-elles de naissances ou consécutives à des accidents ultérieurs ? J’avoue que je ne sais pas, et même si l’on arrive à savoir, nous n’aurons résolu qu’une petite partie de l’énigme.

Le privé trouva le sujet intéressant, néanmoins, il demanda :

— Mais vous, la gendarmerie, vous n’avez aucune compétence dans ce domaine !

— Non, strictement rien.

— Alors, pourquoi nous en parler ?

Un petit sourire moqueur fleurit sur les lèvres du MDC qui osa :

— Vous êtes un spécialiste… enfin, vous en étiez un, mais je suis sûr que vous n’avez rien perdu de votre technicité…

— Et alors ?

— Et alors ?… vous serez peut-être amené à mettre une pierre à l’édifice.

Le privé se laissa aller, détendu ; le dossier de sa chaise épousait son dos musculeux. Il allongea les jambes et demanda :

— Ce qui veut dire ?

— La police de Lannion vous connaît, il est possible qu’elle sollicite votre concours pour…

— En quel honneur ?

— … Votre parcours ! Vous avez peut-être été amené à résoudre un cas semblable avant, lorsque vous exerciez à Paris.

L’ex-flic sourit de toutes ses dents avant de dire :

— Et bien non !!!… Ou alors, je n’en ai pas gardé le souvenir, ce qui m’étonnerait. En effet, des affaires de ce type sont exceptionnelles.

On en resta là sur le sujet, car ce n’était pas très gai pour finir une soirée.

Les deux gendarmes se sentaient bien avec le couple.

# CHAPITRE VI

Ronan s’éveilla avec le soleil. Sans consulter sa montre, il pouvait donner l’heure à quelques minutes près. Machinalement, sa main partit sur le côté pour trouver le corps de Morgane… et il esquissa un sourire en se rappelant qu’il était seul sur l’île de Bréhat dans une chambre d’hôtel.

Et il avait la journée pour visiter, car le soir, il reprendrait la vedette qui le mènerait sur le continent.

Une fois debout, il s’étira longuement devant la fenêtre grande ouverte. L’air marin emplissait ses poumons, cela valait toutes les cigarettes du monde. Incongru, dans le lointain, le bruit du moteur d’un tracteur monta jusqu’à ses oreilles.

Les voitures étaient interdites sur l’île, mais quelques tracteurs rappelaient la vie moderne.

Après sa douche rapide, le privé s’habilla, enfila un pull sous sa parka, car à cette heure il faisait frais. Il quitta l’hôtel et se dirigea à pied vers l’hôtel de « Bellevue » où il comptait prendre un petit déjeuner. Il entra au moment où le grand bâtiment ouvrait ses portes.

Un jeune type, équipé de son seau, d’un balai et d’une serpillière, œuvrait déjà devant le bâtiment. Le soleil commençait à peine à réchauffer l’atmosphère et des senteurs mélangées de fleurs envahissaient l’île.

Ronan s’installa comme la veille, le long de la grande vitre avec vue sur l’embarcadère. Jambes allongées, parfaitement décontracté, le privé laissa ses yeux errer dans la salle. Un couple s’activait derrière le bar, rangeait des bouteilles et des verres. Le téléphone résonna sur le comptoir, l’homme décrocha, écouta, jeta un regard du côté de Ronan en hochant la tête et délaissa son rangement pour se diriger vers le privé.

— Vous êtes bien le détective ?

Décidément !

— Oui, mais en congé. Pourquoi ?

L’homme se pencha un peu pour murmurer :

— La gendarmerie vous cherche !

L’ex-commissaire prit un visage horrifié et lâcha :

— Mais je n’ai rien fait !

L’autre éclata de rire en disant :

— C’est sérieux ce que je vous dis… c’est votre hôtel qui vient de m’appeler, les gendarmes arrivent…

Le privé se résolut donc à attendre patiemment devant un grand café, des tartines au beurre salé, de la confiture et un yaourt.

Il vit arriver deux gendarmes avec, à la main, des sacoches presque plates.

D’un pas décidé, ils pénétrèrent dans l’établissement et repérèrent tout de suite l’ex-commissaire assis à la table. Lui les vit arriver et se leva pour les recevoir, intrigué tout de même.

Les deux hommes se présentèrent :

— Lieutenant, Gaël Brémorts !…

— Adjudant, Prosper Blanc… monsieur Magyar !…

L’adjudant hésitait pour formuler sa question, ne savait pas comment… et regarda le lieutenant qui continua :

— Dites-nous, commissaire !

— Ex !

— Pour nous, c’est pareil !… Donc, hier au soir, vous vous êtes baladé dans le bourg et en dehors… vous êtes passé non loin de la plage de Guerzido, n’est-ce pas ?

— Exact !

Le lieutenant articula bien en posant sa question :

— Essayez de vous souvenir… vous n’avez rien remarqué de particulier ?

— Comme ? fit le détective.

— Du mouvement sur la plage ?… des gens ?… Peut-être un bateau qui accostait ?

— Non, elle était déserte ! En revanche, tout à l’heure, le Zodiac des pompiers…

— C’étaient nous ! Nous avons été appelés d’urgence par un habitant de l’île qui se promenait sur la plage.

— Et alors ? questionna le privé.

— Il a découvert un cadavre, une femme !

Décidément, se dit le privé, son boulot lui collait à la peau, pas moyen d’être tranquille.

— OK pour le cadavre… mais moi dans tout ça ?

Les deux gendarmes se levèrent pour se diriger vers la sortie en disant :

— Voulez-vous nous suivre, vous allez nous être utile, nous vous expliquerons pourquoi en allant à la plage.

Magyar ne posa pas de questions. En se levant, il laissa une coupure royale et quitta l’établissement.

La plage n’était pas très éloignée de l’hôtel. En marchant, les deux gendarmes questionnèrent un peu Ronan sur son métier à Paris. Enfin arrivés sur place, l’ex-commissaire remarqua qu’un large périmètre de sécurité avait été installé afin de contenir d’éventuels curieux.

Il eut le loisir d’imprégner son cerveau de ce qu’il voyait : c’est à dire, une plage relativement calme à cette époque de l’année avec des gens habillés, des gendarmes, alors qu’habituellement, sur la plage, on se baladait volontiers en maillot et torse nu. Quelques arbres en bordure de la plage, et un peu à l’écart, le restaurant « la Potinière » avec, derrière les vitres, des consommateurs curieux.

Le regard du privé, ayant fait des yeux le tour des lieux, revint à un endroit précis. Là où un attroupement s’était formé. Trois Techniciens d’Investigation Criminelle œuvraient en lâchant quelques mots de temps en temps. L’un deux, penché sur le corps, semblait le palper. Les trois hommes étaient vêtus de combinaisons blanches et d’un masque.

Magyar regardaient les hommes en blanc qui travaillaient calmement, leurs gestes assurés dénotaient une grande expérience. Aucun indice ne semblait pouvoir leur échapper. Après avoir mis différents échantillons dans des enveloppes krafts scellées, ils envoyaient le tout au labo aux fins d’examen.

Le privé admirait en silence. Tout à leur travail, les TIC parlaient peu, sauf pour donner des indications utiles ou demander un avis au collègue.

Le gendarme qui était venu le chercher à l’hôtel s’approcha de lui.

— Il faut être costaud actuellement pour tuer sans se faire prendre. La technique est super évoluée, dit-il.

Ronan approuva d’un signe de tête tout en se demandant pour quelle raison, il allait le savoir vite, les gendarmes lui avaient demandé de venir ici.

— Venez ! fit le gendarme qui se dirigea vers l’endroit où le cadavre avait été découvert.

Leurs chaussures s’enfonçaient légèrement dans le sable ; ils passèrent le périmètre de sécurité et Ronan aperçut un corps recroquevillé.

— Approchez-vous et donnez-nous votre avis !

Le privé s’avança, calme malgré une légère accélération de son rythme cardiaque. D’un regard, il fixa les cheveux longs qui recouvraient tout le visage. Curieusement, Ronan remarqua qu’ils étaient… paraissaient propres. Apparemment, pas de traces de sable ou de morceaux d’algues.

Il en fut étonné et tourna son visage vers le gendarme qui ayant compris, dit :

— Eh oui ! Étonnant, non ?

— Il aurait donc été transporté et déposé sur la plage, ce n’est apparemment pas la marée qui l’a abandonné, constata le détective.

Il conclut dans sa démonstration en suggérant :

— Le corps avait peut-être été amené dans une bâche ou un grand sac et jeté là ! De toute façon, cette femme a été tuée ailleurs, d’accord ?

Le TIC approuva.

L’adjudant Prosper Blanc lui fit signe de se rapprocher. En même temps, l’autre technicien se pencha pour écarter les cheveux afin de rendre le visage visible.

… Ronan n’en crut pas ses yeux… Aussitôt, il se remémora la scène de la pizzeria chez Cadoren, où les deux gendarmes étaient venus s’asseoir à leur table. Les paroles des deux militaires résonnaient dans sa tête… et là, devant lui, allongé sur le sable, le même type de situation paraissait se reproduire.

Il trouva ce phénomène étrange et en fut irrité, sans savoir pourquoi.

Ses yeux détaillèrent la scène comme un laser découpe un morceau de tôle, avec la même précision.

Le visage de la morte, plus précisément son front, était boursouflé et crevassé, un peu comme le cadavre trouvé sur le parking du quai d’Aiguillon. Le nez avait un problème, pas droit, il en manquait un morceau. En revanche, là, il y avait une différence avec l’autre cadavre, celui-ci avait ses deux oreilles intactes.

Autre différence, les deux bras étaient de la même longueur ainsi que les deux jambes. Il fallait maintenant examiner les mains et les doigts.

Ronan termina son inspection et se releva en époussetant son pantalon. Deux auréoles humides marquaient ses genoux.

— Alors, qu’en pensez-vous ? demanda le lieutenant Gaël Brémorts qui les avait rejoints.

Le privé fit la moue tout en réfléchissant et murmura sans conviction :

— D’après ce que je sais, le corps présente certaines similitudes avec le cadavre de Lannion… au fait ! C’est la police de Lannion qui a appelé ?…

— Évidemment, le coupa le lieutenant. Autrement, nous n’aurions pas pu vous joindre !

— Il n’empêche, je ne peux pas vous être d’un grand secours, car VOTRE cadavre, je ne le connais pas, et celui de Lannion sans doute non plus… Alors ?

Les deux gendarmes acquiescèrent tout en remettant leur képi en place.

— Ce n’est pas grave, nous voulions recueillir votre avis… au cas où !!!

Ronan reprit :

— C’est avec plaisir que je vous aurais aidé, mais là, aucun secours n’est à attendre de ma part… de plus, je n’ai JAMAIS eu à résoudre de telles énigmes ; je suis en vacances, je rentre ce soir chez moi.

Après quelques phrases anodines, les hommes se séparèrent. Les deux gendarmes continuèrent leur boulot pendant que Ronan s’éloignait. Il allait quitter la plage lorsqu’il se ravisa et bifurqua vers la Potinière ; il avait soif d’un seul coup et le soleil commençait à taper.

Les quelques curieux, derrière les vitres, observaient cet homme en se demandant ce qu’il faisait ici. Pour les gendarmes, d’accord ! Mais lui, qui était-il ?… Inconnu sur l’île, ça c’était sûr. Tout le monde se connaissait ici.

Le privé entra sous le regard étonné des autochtones.

— Bonjour ! Je pourrais avoir un demi de bière, s’il vous plait ?

Les consommateurs reprirent leur place normale. Un homme, gâpette de travers et mégot éteint à la bouche, se laissa tomber sur une chaise qui gémit sous son poids. Un deuxième contourna la table pour s’asseoir en face, son visage rougeaud dénotait une propension à l’alcool.

— Tu nous mets deux rouges ! lança l’homme à la casquette, tout en zieutant le privé assis pas très loin.

Le patron du restaurant s’affairait derrière son comptoir ; une bouteille de rouge non entamée apparut dans sa main, de l’autre, il saisit deux verres et versa…

Ensuite, le demi atterrit devant l’ex-commissaire qui remercia. Il leva la tête, sourit au patron qui ne s’éloignait pas… qui attendait quelque chose… pour demander finalement :

— Qu’est ce remue-ménage sur « ma » plage ?

Et, planté là, il attendait une réponse.

Plein de bonne volonté, car il ne savait pas grand-chose, le privé fournit quelques explications.

Le patron, immobile, semblait prendre racine. Dans sa tête, des souvenirs affluaient, pas amusants du tout. Finalement, le taulier, sans rien demander, tira la chaise située juste en face de ce grand type, pas antipathique, mais qui avait tendance à ne pas mettre à l’aise.

Ronan fut étonné par ce geste, car au comptoir, quelques personnes attendaient d’être servies… les conversations s’animaient. De fréquents regards convergeaient vers la table de l’étranger.

Que faisait le patron avec ce mec ?… costaud, d’accord, mais tout le monde s’en foutait.

Le privé proposa :

— Je vous offre un verre ?

L’autre le regarda, avec au fond des yeux une interrogation muette : qui était ce type ?

Le détective avait pigé et il se présenta succinctement. Un petit sourire effleura le visage du patron qui dit :

— C’est ma tournée, je reviens !

Il se leva pour satisfaire sa clientèle. Cela dura cinq petites minutes que Ronan mit à profit pour regarder à l’extérieur, vers la plage.

Tout le monde se repliait sur le bateau des pompiers, les gendarmes entouraient le cadavre. Une vedette de la SNCM était déjà repartie avec les TIC, le matériel et les indices à analyser.

Lorsque le patron revint, il avait deux cafés en main. Il se laissa tomber devant le privé et celui-ci faillit être surpris. Son esprit voyageait déjà ailleurs.

— Alors, comme ça, vous êtes détective privé… un vrai ? s’étonna le patron du restaurant.

Ronan secoua la tête et demanda :

— Parce qu’il y en a des faux ?

— Évidemment ! Ceux de la télé !

C’était l’évidence même !

Le privé expliqua un peu le métier devant l’homme ébahi.

— … Ouais ! Pour sûr que par rapport à mon boulot, c’est autre chose ! répliqua-t-il.

Ronan sourit de nouveau, car il trouvait le patron très sympa, d’ailleurs « la Potinière » était sympa. Les clients étaient sympas… Tout le monde était sympa… mais, à quelques mètres, on avait retrouvé une femme assassinée… et ça, c’était moins sympa !

Ronan interrogea le patron, car il le soupçonnait de vouloir dire quelque chose :

— Vous ne vous êtes pas assis à ma table pour mes beaux yeux, je suppose ?

Le regard de l’autre se voila légèrement, des pensées devaient affluer, car, après une courte hésitation, il dit :

— Je ne sais pas si c’est…

— Dites-moi, après, nous déciderons ensemble !

Le restaurateur se pencha un peu en avant, mais personne ne pouvait l’entendre excepté son interlocuteur.

— Cette morte sur la plage me fait penser à un autre mort !

Ronan se fit soudain plus attentif, ne dit pas un mot, attendant sans savoir où tout cela allait le mener. C’était presque surréaliste. Une île paradisiaque, non loin du continent, un soleil superbe, quelques oiseaux criards au vol majestueux et un restaurant, tout ce qu’il y a de normal…

… Et peut-être une révélation !

— Dites !

Le privé avait hâte de savoir… une intuition !

— Voilà ! fit l’autre.

Il marqua une pause comme pour rassembler ses souvenirs éparpillés et commença :

— Avant… je tenais un bar sur le continent, à Paimpol, quai Morand, vous connaissez ?

Ronan approuva. Il connaissait mal, mais il connaissait.

— C’était il y a… cinq ans… non !… Si ! Ce n’est pas très vieux ! Et nous avons, enfin je veux dire, les gendarmes de Paimpol, ont fait le même genre de découverte, sur le quai Pierre Loti, en face du bassin numéro deux.

Les deux gendarmes ne lui en avaient pas parlé de cette affaire-là, pensa aussitôt Ronan. Mais leur silence sur ce point capital pouvait s’expliquer par une affectation à Paimpol postérieure à cette enquête.

— La même découverte ? Expliquez-vous ! demanda le privé.

Le restaurateur se concentra afin d’être le plus précis possible… cela faisait déjà cinq ans !

Il commença en hésitant :

— J’avais fermé mon bar assez tard, c’était l’été. J’habitais juste au-dessus, et vers six heures le lendemain matin, j’avais été réveillé en sursaut par des bruits de moteurs, de portières claquées et de voix assez fortes. J’avais ouvert ma fenêtre et mes volets, le jour se levait ; effaré, j’avais vu des gendarmes boucler le quai, mais je ne savais pas pourquoi. De la fenêtre, je ne voyais pas de corps… rien de spécial… j’imaginais… un accident !

Ses yeux étaient dans le vague, son cerveau flottait du côté de Paimpol.

— Ce n’est que le lendemain matin, dans le journal, que nous avons eu des explications plus approfondies…

— C’est à dire ?

— Un homme avait été retrouvé assassiné, étranglé, le visage déformé et, le pire… le corps vidé de son sang… un vrai cauchemar ! J’avoue que j’ai eu les jetons et un peu plus tard j’ai vendu pour venir m’installer ici… et voilà que ça recommence !

Le privé encaissa, surtout les derniers mots : « vidé de son sang ! » Comme le cadavre de Lannion.

Malgré lui, Ronan commençait à être passablement intrigué. Une fois de retour sur le continent, il se mettrait en relation avec Cardic’h et Bordo.

\* \* \*

Ce jour-là, Paul Puilout gara son gros véhicule, un puissant 4x4, à cheval sur le trottoir, devant son cabinet d’avocats.

Il avait quitté Paimpol depuis deux ans pour s’installer à Saint-Brieuc, ville plus importante, jugeait-il, pour son travail.

De fait, il avait prospéré régulièrement, et comptait maintenant parmi les personnalités de la ville. Son Ego était pleinement satisfait.

Il consulta sa montre, un client devait l’attendre à son cabinet. Après, tennis avec son pote le toubib spécialisé en chirurgie esthétique… Une mine d’or ! disait Gregor Albossian, avec un sourire un peu vaniteux.

Curieux paradoxe, car il améliorait le visage et le corps des humains, leur âme aussi, ce qui n’était pas rien dans notre société du paraître, alors qu’il aurait dû commencer par lui…

… L’avocat le trouvait laid, mais pour d’autres, sa laideur ne choquait pas ! Qui pouvait comprendre cette contradiction ?

En plus, chétif. En revanche, une chevelure abondante. Beaucoup de ses patients et patientes lui demandaient la même sans se rendre compte que l’implant capillaire ne figurait pas au rang de ses compétences. La chevelure faisait partie d’une autre spécialité.

Malgré sa laideur, il plaisait ; peut-être même, se disait l’avocat, qu’il en jouait au maximum. Il avait sans doute besoin de se prouver, ou de prouver aux autres… il se voulait en représentation permanente, comme beaucoup ! L’humain était ainsi fait, il lui fallait tout.

Paul Puilout passa la porte en verre au moment où sa secrétaire l’interpella :

— Votre client vient d’arriver, il est dans votre bureau, je…

— Vous avez bien fait !

Il consulta sa montre de nouveau et dit :

— Dans… disons… une demi-heure, vous venez frapper à ma porte, car il faut que je parte… Trouvez n’importe quel prétexte…

Et sans ajouter une parole, il poussa le battant de son bureau en accrochant un sourire sur son visage de play-boy.

Lorsque, une demi-heure plus tard, sa secrétaire frappa contre la porte, il se sentit soulagé. Son interlocuteur était un très gros client, mais un gros con… pénible !

Avec mille excuses, il le mit à la porte en le rassurant pour la suite à donner à son affaire.

— Je file faire mon tennis avec Gregor, vous me préparez un costume et une chemise pour ce soir.

Juste à côté de son bureau, Paul avait fait installer une douche ainsi qu’un placard avec toujours des affaires de rechange. Comme cela, lorsqu’il était pressé, comme ce soir, pas besoin de retourner à la maison.

Il s’éclipsa pour filer vers le tennis-club le plus huppé de la ville, non loin de la mer.

# CHAPITRE VII

Un sourire heureux fleurit sur la face de Gregor Albossian qui entrait dans son bureau. Dans dix minutes, détente complète avec Paul, même si les matchs de tennis étaient toujours âprement disputés. Il fit le tour de sa table et se laissa « choir » dans son fauteuil qu’il apprécia immédiatement. Malgré son sourire, il était crevé… un boulot monstre aujourd’hui : une femme de 35 ans, pleine aux as avait voulu un galbe de fesses parfait… alors que ! Impossible de la décevoir. En revanche, elle se satisfaisait de sa petite poitrine alors qu’il aurait pu l’aider. Mais non, elle avait le complexe de la fesse parfaite.

Il haussa les épaules en consultant l’heure à une pendule ciselée offerte par une cliente enchantée de son travail. En effet, elle venait de rajeunir de 15 ans, disait-elle. Comme elle en avait à peine 40, il fallait qu’elle s’arrête sous peine de reprendre le biberon !

Il secoua la tête en pensant à tout ce qu’il voyait et tout ce qu’il faisait. Mais, après tout, s’il pouvait rendre les gens plus heureux !

Gregor laissa son esprit vagabonder, se souvint de sa jeunesse pauvre en Roumanie avec ses parents, son frère et sa sœur. En revanche, il ne savait plus qui les avait aidés à franchir les obstacles, mais, toute sa famille s’était retrouvée presque d’un seul coup dans une situation agréable. Il avait commencé des études intéressantes. Après, médecine en France, le pied !

Que de chemin parcouru pour ce petit bonhomme après les humiliations du début. Et puis, il avait rencontré et sympathisé avec Paul Puilout qui faisait du droit. Ensuite, son retour en Roumanie pour exercer, un temps. Enfin, l’installation définitive en France. Retrouvailles avec Paul. À la vie à la mort depuis maintenant une dizaine d’années. Ils en avaient fait des coups ensemble. Il sourit en y pensant et se redressa au moment où son portable se manifesta.

C’était son complice.

— … Ouais, j’arrive !… Je suis crevé… pas toi ! Tant mieux ! Comme cela tu vas gagner… pour une fois !

Et il coupa le contact.

Gregor se leva en grimaçant, il avait un coup de pompe carabiné et il fallait aller au tennis. Il fouilla dans un placard à la recherche du produit miracle qui le requinquerait dans les minutes qui allaient suivre. Tomba sur une petite bouteille entamée et la vida.

Un peu plus tard, il garait son coupé Audi A6 sur le parking, face à l’entrée des tennis. Il avait enfilé sa tenue blanche de tennisman qui lui allait comme un tutu de danseuse va à un leveur de fonte…

… En moins bien !

Ses petites jambes maigrichonnes et poilues dépassaient d’un short trop grand. Malgré cela, fier de lui, il franchit la porte d’entrée, distribua quelques bonjours, car il était reconnu pour son travail de plasticien et il s’estimait être un homme sympa.

— Avez-vous vu Paul ? interrogea-t-il.

— Le play-boy ?

La voix venait de derrière et Gregor tombait sur celui qu’il n’aimait pas, Quentin, une espèce de type, ni laid ni beau, d’après lui. En plus, assez fade, une espèce d’ectoplasme qu’on ne remarquait pas, et qui faisait donc tout pour se faire remarquer.

En revanche lui, se faire remarquer, il savait faire… même qu’il était devenu un orfèvre en la matière !

Pourquoi disait-il « playboy » en parlant de Paul, devant Gregor ? Tout simplement parce qu’il y avait une différence physique énorme entre les deux amis que Quentin s’employait toujours à faire remarquer. Simplement pour blesser… il fallait bien s’amuser quand même !

Son visage passe-partout affichait un sourire ironique… sauf le regard… jaloux

Finalement, Gregor passa son chemin. Des cons, il en avait vu et en verrait encore.

— Ah ! fit-il.

Paul venait au-devant de lui, en tenue, la démarche souple, décontractée. Et tous deux filèrent vers les vestiaires. S’enfermèrent.

Une fois assis loin de la porte, le visage de fouine de Gregor s’illumina lorsqu’il dit :

— Tu sais que nous allons pouvoir utiliser un nouveau produit révolutionnaire… le Macrolane…

— J’en ai vaguement entendu parler, c’est bien ?

— Sublime ! lâcha Gregor. Ses mains firent un arrondi parfait, et il poursuivit :

Plus besoin de bistouri pour refaire des seins ou des fesses.

— Comment est-ce…

— Écoute ! C’est un gel à base d’acide hyaluronique, une substance naturelle fabriquée par le corps. On l’injecte directement dans le sein, à la dose demandée et sans recourir au bistouri. Un produit de rêve ! Assez cher, mais bon !… C’est la joie !… « Y a » du pèze dans certaines poches !… À moi de le faire virer dans la mienne. Je vais encore me faire des couilles en or.

Il riait de bon cœur, comme un gosse après avoir effectué un bon tour.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu, déjà que ton boulot tourne du feu de Dieu ! Encore plus, pourquoi faire ?

L’autre le regarda sans sourire… avocat ! Ce n’était pas mal non plus. Paul se faisait de la thune aussi. Alors, cette morale à quatre sous, lui n’en avait rien à faire.

Il répondit :

— Oh, Paul ! Tu as vu dans quelle société on vit ! Le fric, le fric, rien que le fric !… Tu en profites, j’en profite ! Alors, quel est le problème ?… TON problème ?

Paul Puilout, le beau Paul Puilout, avait écouté son ami. Il le regardait et avait du mal à le reconnaître. En fait, il semblait le découvrir, là, maintenant !

— Mon problème ! lâcha-t-il.

Sa voix enrouée avait du mal à passer. Il se racla plusieurs fois la gorge et finalement maugréa en regardant Gregor droit dans les yeux :

— C’est que…

Les mots avaient du mal à passer.

— Je trouve que tout s’accélère, ça va trop vite !

— Pardon ? fit l’autre qui ne comprenait pas.

— Oui, trop de gens restent sur le bord du chemin pendant que d’autres, comme tu dis, « se font des couilles en or ! »

Gregor Albossian, pour la première fois depuis de nombreuses années, regarda son ami d’un autre œil, « c’est la déprime ! » diagnostiqua-t-il.

— Qu’est ce qui ne va pas ?

En disant cela, il s’était rapproché de lui, avait mis sa main sur son épaule et avait murmuré :

— Si tu as un problème, surtout grave, tu m’en parles ! Tu as besoin de fric ?… Combien ? Dis ! Je te le donne même ! Avec mes comptes à l’étranger, je n’ai pas de problèmes.

« Il devient fou !… Il est fou ! »

« Il ne pense qu’au fric ! Ce n’est pas possible ! »

— Non, je n’ai pas besoin d’argent… articula Paul.

— Alors, tout va bien !

Tu sais bien que non !

Gregor écarquilla les yeux… et comprit instantanément. Son regard se voila légèrement et sa voix coassa :

— Il n’y a vraiment que là où je ne peux rien faire… désolé !

Paul ébaucha un sourire vite réprimé et demanda :

— Est-ce que tu as lu les journaux ces derniers jours ?

— Non !

— La radio et la télé, tu les as écoutées ?

— Non !… Enfin à peine, l’autre jour lorsque tu es passé à la maison. J’ai eu beaucoup de travail, et je suis sorti…

— Donc tu n’es pas au courant ?

— Mais de quoi, grand Dieu !

— De la mort d’Albin, mon grand frère. Tu ne l’as pas oublié quand même, malgré sa disparition de l’Institut.

Gregor, avec sa tête de fouine curieuse, paraissait mal à l’aise.

— Bien sûr que non !

Il ne put retenir un semblant de grimace en pensant à ce cauchemar permanent que subissait Paul :

« Cela remontait loin, très loin. Les deux hommes se connaissaient à cette époque, depuis… un an environ et se considéraient comme des amis.

Le souvenir oublié était pourtant parfaitement ancré dans sa mémoire, car il jaillit aussitôt, aussi vivace que la première fois. Un matin, donc, il attendait Paul dans sa voiture lorsque celui-ci arriva en pleurs. Un playboy qui pleure, cela paraît impensable… lui l’avait vu effondré.

Assis à côté de lui, il s’était laissé aller à des confidences… terribles !

C’est là que Gregor Albossian avait compris pourquoi dans le regard de son ami, une certaine flamme vacillait sans cesse, comme s’il était malheureux… Il l’était ! Pire que ça peut-être !

Ce jour là et à cette heure, il avait appris, de la bouche même de Paul, qu’il avait un grand frère handicapé. Et que celui-ci venait d’être placé dans une maison spécialisée. Que c’était Paul, qui jusqu’à maintenant, s’occupait de son frère. S’occupait était un bien grand mot, car en fait, il avait embauché un homme à demeure à la maison parce que ses parents n’en avaient plus la force. »

Le regard de Gregor fixait le mur d’en face où des casiers s’alignaient bien sagement.

— Tu es mon ami ? avait demandé Paul.

Gregor avait approuvé sans savoir ce qu’il allait lui demander.

— Je te demande, juste pour cette fois, de m’accompagner à l’institut, ça m’aidera !

Gregor l’avait accompagné et il avait vu, car Paul jusqu’ici très discret, ne l’avait pas préparé à… l’Insoutenable !

Déjà, devant la porte de la chambre, il avait eu une petite hésitation. Un léger tremblement intérieur avait commencé à se manifester. Le battant poussé, une chambre claire apparut où la lumière de l’extérieur entrait à flots. Trop peut-être !

Un grand lit vide. Légèrement éloigné de la porte, et avachi dans un fauteuil conçu spécialement, le frère aîné de Paul.

Impressionnant !

Gregor avait essayé de regarder cet homme sans laisser apparaître la moindre émotion. Difficile de se contrôler. Avait-il réussi ?

Le frère était Thalidomien. Et visiblement, pour Gregor, il ne pouvait vivre longtemps.

Dans sa mémoire, à jamais imprimés, le visage et le corps d’Albin surgissaient instantanément : une tête déformée, un front bosselé, aucune oreille, juste deux trous, deux bras de longueurs inégales. Gregor n’avait jamais eu une vision comme celle-ci… bien sûr, lors de ses études, il avait appris, lu, avait vu des photos… D’accord ! Il savait…

… Mais là !

Lorsque cela se présentait devant vous, et en plus le frère de son meilleur ami, c’était le cauchemar.

Et depuis quelques semaines, Albin était bourré de calmants, car tout s’aggravait.

À présent, face à Paul, il apprenait sa mort, sûrement une délivrance

En fait, le frère avait survécu encore après sa visite.

Dans les vestiaires, un silence s’installa, juste entrecoupé par les bruits des fermetures de portes des casiers voisins.

— Donc, tu n’étais pas au courant ?

Paul reformulait sa question.

— Je t’ai dit non, tu peux me croire !… Je suis désolé pour ton frère, mais ne crois-tu pas qu’il est mieux là où il est ?

— … Sauf que… on a retrouvé son corps sur le parking d’Aiguillon à Lannion, pas très loin du bâtiment de la poste… et vidé de son SANG !

Gregor Albossian n’enregistra pas les derniers mots…

Impossible !

Ces propos n’avaient pas de sens !… Sur l’instant, il crut avoir mal compris les paroles de son ami. En face de lui, les portes des casiers où les joueurs de tennis rangeaient leurs affaires semblaient les narguer.

Il ferma les yeux quelques instants, se répéta les phrases prononcées par Paul. La fin surtout : parking d’Aiguillon et vidé de son sang.

Un frisson le parcourut de la tête aux pieds et sa gueule de fouine changea de couleur. Elle devint transparente au point que Paul s’alarma :

— Oh ! Tu ne vas pas te trouver mal, dit ?

— … Non, non !… Je vais déjà mieux !

Pour le prouver, il se redressa et marcha de long en large en jetant un coup d’œil vers son ami. Puis, il s’arrêta face à lui pour dire :

— Si tu m’expliquais !… Parce que, je t’avoue que pour le moment, je ne comprends pas grand-chose. Ton histoire semble ahurissante… et quand je dis ahurissante !… HEIN !!! Cela va au-delà, c’est proprement INCOHERENT !

Paul admettait d’autant plus qu’il ne comprenait rien. Il résuma pour son ami en se disant que, peut-être, à eux deux, ils pourraient essayer d’y voir plus clair :

— Grâce à toi d’ailleurs, j’ai été prévenu par Morgane Navalo… Ah, au fait ! Merci, je l’ai rencontrée dernièrement et en même temps, j’ai fait la connaissance du privé.

Gregor était attentif. C’était assez rare de sa part, car il aimait par-dessus tout parler de lui.

Il fit un petit geste désinvolte pour signifier que c’était la moindre des choses, et demanda :

— Et alors, la rencontre ?

— Parfaite ! Morgane et Magyar forment un couple détonnant. Et, lui, il a accepté d’enquêter, même si la police et la gendarmerie travaillent sur l’affaire. Cela me rassure un peu, mais je dois le revoir. Il a besoin de savoir depuis le début pour se faire une opinion. Et démarrer sans perdre de temps…

Il s’arrêta de parler et posa amicalement la main sur la cuisse de son ami.

— Merci pour tout !… C’était mon frère, je l’aimais beaucoup. Tu as certainement raison, il est mieux là où il est et il ne souffre plus. Il n’empêche que je VEUX savoir comment il a pu finir sa vie, vidé de son sang, sur les bords de la rivière qui traverse Lannion, en bordure du parking d’Aiguillon, à des kilomètres de l’Institut où il était hébergé.

Effectivement, la question était primordiale !

# CHAPITRE VIII

Ronan avait quitté Bréhat le lendemain matin, sous une légère brume qui l’accompagna jusqu’à l’accostage de l’Arcouest.

Ensuite, tranquillement, il retourna vers la côte de granit rose. Il avait eu Morgane au téléphone et elle devait être arrivée à la fermette pratiquement en même temps que lui.

À Lannion, au rond-point Saint-Marc, il fila vers le centre-ville afin de passer au bureau. Il gara son véhicule sur un bateau en prévenant la propriétaire qu’il revenait dans cinq minutes et fila vers son bureau. La rue piétonne à cette heure était peu animée. Devant sa porte, il stoppa deux secondes, n’aperçut personne de connu et entra pour se trouver face à sa boîte à lettres. Que des prospectus. Il jeta le tout dans la poubelle de service et grimpa à son étage.

En poussant la porte de son bureau, il sentit une odeur de renfermé et se dépêcha d’aérer en ouvrant la fenêtre qui donnait sur les toits.

Un miaulement signala la présence du chat qui passait sa vie sur les ardoises. Il se présenta, la queue relevée, apparemment heureux de vivre, ronronna en se frottant contre son bras.

Le privé fit rapidement un tour d’horizon, se décida à appeler Morgane et apprit qu’elle serait à Kérénoc avant lui.

Il referma la fenêtre en regardant le chat s’éloigner, boucla la porte et retourna à sa voiture. Il quitta le parking du Machallac’h, descendit la rue qui menait à la poste, tourna à droite et fila vers Pleumeur-Bodou. Au centre commercial des « Chardons, » il acheta du pain et quelques minutes plus tard, il se garait devant sa fermette. Le véhicule de Morgane stationnait dans le jardin. Au coup de klaxon qu’il donna, elle sortit sur le pas de la porte en soutien-gorge et pantalon de lin.

Ils s’étreignirent comme s’ils ne s’étaient pas vus depuis des lustres et Ronan l’entraîna à l’intérieur en repoussant la porte du pied.

— Alors, ce week-end ne fut pas idyllique ? Tu veux bien me donner plus de précisions ?

Ils s’assirent sur le canapé face au jardin et il se lança dans les explications nécessaires.

— Tu nous sers quelque chose ? demanda-t-il.

Elle fit rapidement le service, mit un glaçon dans le whisky et se laissa tomber, cette fois, face à lui, en disant :

— C’est quand même curieux !

— Comme tu dis ! Je n’ai jamais vu ça dans ma carrière, et pourtant, j’en ai vu de toutes les couleurs au sein de mon groupe. Mais là, deux personnes vidées de leur sang, complètement, c’est la première fois ! Et à quelques kilomètres de distance. Qu’est-ce que cela veut dire ?… Plus l’autre mort cinq ans plus tôt.

Il expliqua à Morgane.

Le téléphone fixe se fit entendre et la journaliste alla décrocher.

Elle dit plusieurs fois oui, tout en regardant Ronan, puis elle lui apporta le combiné.

— Monsieur Paul Puilout, que tu as déjà rencontré par l’intermédiaire de Gregor Albossian dont je t’ai parlé.

Il se saisit de l’appareil et écouta. En hochant la tête, il précisa :

— Nous vous attendons… vous en avez pour vingt minutes maximum ! À tout à l’heure !

— Tu sais qu’il va être midi !

Ronan regarda sa montre, parut étonné et répliqua :

— Eh bien, nous allons aller déjeuner tous les trois « au Goéland »… non ! Tiens ! Face à l’église de Pleumeur-Bodou, « aux Agapes ! » D’accord ?

La jeune femme n’y voyait aucun inconvénient, au contraire, elle aimait bien.

Ils patientèrent tout en se racontant leur week-end respectif, lui à Bréhat, elle, dans les terres, sur la centrale de Brennilis.

À l’extérieur, deux coups de klaxon brefs attirèrent leur attention. Le couple sortit de la maison et s’approcha de la voiture de Paul Puilout ; Ronan demanda à celui-ci de le suivre sans donner d’explications.

Le couple monta dans le coupé et Puilaut attendit qu’il démarre pour le suivre. Les deux véhicules arrivèrent devant l’église de Pleumeur-Bodou, mais aucune place n’était libre et ils durent se garer un peu plus loin, sur le parking du centre commercial des Chardons. Tous trois se retrouvèrent devant la librairie et tranquillement, ils rejoignirent les Agapes.

Comme toujours, la patronne les reçut avec son sourire chaleureux et ils prirent place un peu à l’écart, au fond de la salle.

— Vous êtes notre invité, dit Ronan afin de le mettre à l’aise.

— Je ne sais pas si…

— Nous, nous savons ! coupa Morgane. Je vous en prie…

Finalement, il accepta bien volontiers, car il trouvait le couple plus que sympathique, il y avait autre chose, mais il ne savait pas quoi.

Son regard avait déjà jaugé l’homme. Grand, bien bâti, pas beau, mais une gueule attirante. Il comprenait Morgane. Mais, elle, c’était LA beauté personnifiée, point. Et rien à dire de plus.

La journaliste n’avait pas perdu son temps, et son regard d’aigle essayait de disséquer l’homme assis en face d’eux. Pas facile avec un avocat ! Quand jouait-il ? Il avait un peu l’allure de Ronan tout en étant plus beau que son homme. Mais ce genre de beauté la laissait presque de marbre, au contraire du magnétisme de Ronan qui l’attirait comme un aimant.

La patronne s’approcha et chacun passa sa commande, sans aucun apéritif.

Le trio resta quelques secondes silencieux après la prise de commande. Dans la pizzeria, l’atmosphère s’échauffait à mesure que la salle se remplissait. À l’extérieur, le soleil, timide le matin, se laissait aller maintenant sans aucune retenue. Ronan et Paul se débarrassèrent de leurs vestes qu’ils disposèrent sur leurs dossiers respectifs.

Ce fut Paul Puilout qui s’aventura le premier :

— Vous connaissez la fin de l’histoire, m’avez-vous dit ! La découverte du corps de mon frère sur le bord de la rivière !

Ronan, qui servait du rosé bien frais, suspendit son geste au-dessus de son verre et regarda Paul.

— Oui, par l’intermédiaire de deux gendarmes rencontrés au restaurant. Ensuite par les journaux. Mais, maintenant, il y en a tellement. Les pages des journaux en sont pleines.

— Évidemment, rétorqua Paul, je vous comprends. En plus, avec votre ancien métier, vous devez en avoir marre ! Et ça ne s’arrêtera jamais.

Morgane esquissa une grimace qui pinça les ailes de son nez. C’était charmant, estima Paul.

— Hélas, j’ai bien peur que vous ayez raison. Nous sommes dans un monde de plus en plus violent, conclut-elle par un petit sourire tristounet.

— Donc, reprit l’avocat, je passe sur les premières années, j’étais jeune et un peu irresponsable… je veux dire par là, que je voyais mon frère très handicapé, mais que je ne m’en souciais pas outre mesure.

Morgane, comme d’habitude, avait posé le magnéto sur la table et enregistrait la conversation, avec l’accord de l’intéressé.

Il continua :

— Et puis, le temps passant, je m’angoissais, sans savoir exactement d’où cela venait. J’avais abordé mes études tranquillement et fus reçu. J’ai donc commencé à travailler dans un cabinet.

Le couple écoutait sans interrompre le monologue. Pour le moment, il n’y avait pas matière à y trouver le moindre élément susceptible de déboucher sur un début de piste.

Paul poursuivit :

— Et, plus le temps passait, plus cette espèce d’angoisse s’amplifiait. J’ai consulté un psy pendant pas mal de mois pour arriver à la conclusion suivante : inconsciemment, mon frère handicapé me bouffait la vie. Effectivement, j’en ai pris conscience, car, je ne m’occupais pratiquement pas de lui, laissant tout cela à mes parents. Mes crises d’angoisse se sont espacées à partir du moment où je me suis investi personnellement. C’est curieux, non ?

Morgane, au contraire, trouva tout cela normal et le privé approuva sans dire un mot.

— Mais, en revanche, ma vie prenait une autre tournure. Mon boulot m’occupait énormément, et mon frère aussi. Mes journées étaient difficiles et longues. Et puis, mon père est décédé, et à partir de ce jour, il a fallu rebattre les cartes. Ma mère vieillissait, et moi je devenais incapable de m’occuper d’Albin, même avec une aide à domicile, car le soir, je prenais le relais. De plus, son état de santé se détériorait… et je souffrais beaucoup de cette situation.

Il s’interrompit pour boire un verre d’eau sous le regard bienveillant du couple, et en reposant son verre vide, il continua :

— Finalement, maman et moi avons pris la seule décision qui s’imposait à nous, je dis bien la seule, le placer dans un Institut spécialisé à Paimpol.

— Ce ne fut pas trop compliqué ? interrogea Magyar.

— Non ! C’était cher, mais bien !

— Vous me donnerez l’adresse, nous irons y faire un tour pour commencer.

En disant cela, il consulta Morgane du regard.

— Bien sûr ! C’est entre la gare et le magasin Leclerc.

Un silence s’installa, car la patronne déposait sur la table les plats commandés. Quelques minutes passèrent.

— Dites-moi, c’est excellent ici !

Sa dernière bouchée avalée, ce fut Morgane qui répondit :

— Toujours, nous venons régulièrement, mais plutôt le soir. L’accueil est toujours agréable.

Paul Puilout repoussa sa chaise tout en allongeant les jambes. Ses yeux, dans le vague, semblaient voguer vers des rivages lointains connus seulement de lui.

Le couple respectait son silence et se regardait. Finalement, ce fut Paul qui reprit le cours de l’histoire en disant :

— Lorsqu’à l’Institut ils se sont aperçus de la disparition de mon frère, ça, c’est la directrice qui me l’a dit plus tard, elle a essayé de me joindre. Comme elle n’a pas retrouvé mon numéro de portable, elle a appelé ma mère ; mais ne voulant pas l’affoler, la directrice ne lui a rien dit, demandant simplement que je la rappelle. J’étais absent pour une nuit, et comme maman n’arrive plus à faire un numéro de téléphone… du temps s’est écoulé. Et c’est le lendemain en lisant le journal que j’ai appris la vérité.

Morgane et Ronan étaient toujours à l’écoute.

— Je n’en croyais pas mes yeux et tout de suite j’ai appelé l’Institut et sa directrice… Sur le coup, elle n’a pas pu me donner d’explications rationnelles et m’a demandé de venir à son bureau. Ce que j’ai fait après être passé au commissariat de Lannion. Là, les policiers m’ont expliqué par le menu la découverte du cadavre. Depuis, il est à l’institut médico-légal… Voilà !

Ronan Magyar avait été très attentif à ces explications. Il regarda de nouveau Morgane qui semblait ailleurs. Pensait-elle à un article ?

— Et depuis ? demanda subitement la journaliste qui reprenait pied dans la réalité.

La pizzeria se vidait ; excepté un couple avec un enfant, il ne restait pas grand monde, la patronne derrière le bar leur fit un sourire lorsque Morgane demanda l’addition.

Ronan observait l’avocat, attendant une réponse à sa question.

— Du côté de la police et de la gendarmerie, bouche cousue. Du côté de l’Institut, la directrice nage un peu !… Allez la voir, je vais lui téléphoner pour lui dire que vous venez de ma part.

Le trio se leva pour se diriger vers la sortie. En passant, Morgane paya et tout le monde se retrouva sur le pas de la porte, face à l’église. Quelques nuages courageux avaient envahi le ciel et galopaient en toute liberté vers un ailleurs.

Ronan respira à fond en jetant un rapide coup d’œil dans la rue qui courait le long de l’église. La dentiste et son assistante entraient dans le cabinet, alors que quelques mètres avant, le médecin, sacoche à la main, laissait passer un patient qui visiblement avait des problèmes de respiration.

— Bien, on se quitte là ! dit Ronan. Nous vous tiendrons au courant… je suis impatient de démarrer cette enquête, car pour moi, elle est insolite et me trouble beaucoup !

Paul Puilout les remercia et s’éloigna vers sa voiture. Légèrement voûté, il donnait l’impression d’être accablé et Morgane, à cet instant, le plaignit.

— Tu viens !

Le privé la ramenait sur terre. En souriant, elle tourna la tête et laissa Paul disparaître de sa vue. La rue retrouvait son calme habituel. Ronan consulta sa montre : il était quinze heures.

— Est-ce que tu viens avec moi à l’Institut ? J’espère que la directrice pourra nous recevoir ?

— Tu parles, Charles, je suis du voyage. Plutôt deux fois qu’une !

Le panneau Paimpol se profilait et Ronan attrapa le rond-point, tourna jusqu’à ce que la route menant au centre-ville apparaisse. En arrivant à hauteur de l’hyper du coin, il continua, prit la rue qui filait vers la droite. À hauteur du passage qui menait à l’Institut, il ralentit pour tourner dans la voie privée et parcourut lentement les quelques mètres qui menaient au bâtiment tout en observant les alentours.

Ronan stationna sur le parking réservé aux visiteurs et le couple s’éjecta de la voiture. Le bâtiment en aile, majestueux, se trouvait à une cinquantaine de mètres, posé sur une pelouse bien entretenue où quelques arbres dominaient l’ensemble de toute leur hauteur.

Un grand calme régnait lorsqu’une ambulance déboucha assez rapidement pour aller se ranger à l’arrière de l’Institut. Aussitôt les portes claquèrent et deux hommes vêtus de blouse blanche sortirent en trottinant du bâtiment tout en poussant un chariot. Déjà, la porte arrière de l’ambulance s’ouvrait et un corps enveloppé dans une grande couverture était déposé en douceur sur le chariot.

Le couple avait observé la scène de loin. Morgane plissa les yeux pour essayer de distinguer, ne serait-ce qu’un visage. En vain !

Ronan se décida à gagner la porte centrale, suivi de sa compagne. Le privé fut un peu surpris de la facilité avec laquelle on pouvait entrer. Mais plus tard, dans le bureau de la directrice, il apprit que l’on pouvait entrer facilement, ce qui était normal, mais qu’il y avait un code pour sortir afin que les malades ne se baladent pas dans la nature, car certains patients avaient toujours envie de fuir.

Les autres étaient atteints de diverses maladies dégénérescentes plus ou moins lourdes. Certains ne se levaient même plus.

D’ailleurs, Morgane et lui vivaient une expérience nouvelle en entrant dans ce monde relativement inconnu pour eux. À cet instant, elle retrouva son esprit de journaliste et se promit de faire un article le plus rapidement possible.

La porte se referma automatiquement sur un petit claquement sec, comme s’ils étaient brutalement isolés du monde normal.

# CHAPITRE IX

Le couple se trouvait maintenant dans une espèce de hall assez clair et très propre. Devant, une grande salle avec de nombreuses fenêtres qui donnaient sur le parc. Ce devait être la salle à manger.

À droite, deux portes pour les toilettes, à gauche, un grand bureau, sans doute pour le surveillant, et juste à côté, une pièce de repos pour les personnes qui travaillaient et venaient s’y détendre, car Ronan aperçut une machine à café et quelques journaux éparpillés sur une table basse.

Une jeune femme habillée de blanc s’approcha d’eux et demanda s’ils avaient de la famille ici. Morgane expliqua la raison de leur venue et l’employée leur demanda de patienter tout en s’éloignant vers un téléphone.

Le privé, curieux, regardait du côté de la grande salle où différents bruits se manifestaient. La télévision, assez forte, couvrait à peine les voix des personnes qui travaillaient dans la salle en s’apostrophant, mêlées aux plaintes et aux cris des patients.

Tout cela composait un borborygme sourd et certainement épuisant à la longue. À moins que certains pensionnaires fatigués ne s’endorment, bercés par ce bruit de fond.

Ronan, un léger sourire au coin des lèvres, vit un type un peu particulier qui franchissait la salle et venait vers eux. Des chaussures orthopédiques enserraient ses deux pieds anormalement petits, ce qui ne l’empêchait pas d’avancer maladroitement en claudiquant. C’est Morgane qui balança la phrase idoine :

— C’est tout à fait le personnage du dessin animé américain des années cinquante, tu sais, « Popeye ! »

Effectivement, c’était flagrant : la casquette de travers sur la même gueule, la bouche rentrée et mordant constamment une pipe en bois sans tabac. Incroyable ! L’allure générale était très ressemblante. Il ne manquait que la boîte d’épinards de la pub restée célèbre.

Cette vision détendait un peu l’atmosphère, car lorsque l’on franchissait pour la première fois ce genre de lieu, ce n’était pas la joie. Une certaine tristesse vous étreignait.

Popeye passa devant eux sans les regarder. Sa démarche chaloupée donnait le mal de mer. Le couple le suivit des yeux lorsqu’il s’approcha de la porte de sortie… et tira sur la poignée… en vain. Il n’avait pas le code.

Il haussa les épaules, peut-être contrarié, resta quelques secondes à regarder le parking qui s’étendait juste devant ses yeux, puis, comme à regret, fit demi-tour, la pipe toujours vissée au coin de la bouche où un filet de bave s’écoulait. Une infirmière qui passait s’approcha de lui, sortit un mouchoir et le passa sur le coin de la bouche de Popeye et dit en souriant :

— Tu voulais encore aller te promener ! Tu n’es pas bien avec nous ?

Il n’y eut aucune réponse ; sans doute y était-elle habituée, car elle poursuivit son chemin, laissant le malheureux retourner dans la grande salle.

— Regarde là, celle-là ! fit Morgane.

Ronan avait vu. Une petite bonne femme ressemblant à la grande Arletty, vedette du cinéma des années quarante, marchait d’un pas alerte et sautillant ; elle allait de table en table et lâchait des paroles aimables pour tout le monde.

Arrivée à une table où une femme seule essayait de tricoter, la « grande Arletty » se laissa tomber sur la chaise en riant sous cape.

— Alors, ce tricot, ça avance ? fit-elle.

L’autre femme s’escrimait sur ses deux aiguilles et sa pelote de laine, qui d’un seul coup, roula sur le sol à la suite d’un geste maladroit.

Aussitôt, Ronan et Morgane en furent étonnés, le visage de sosie d’Arletty se transforma sans aucune raison, devint dur comme un silex ; d’une vulgarité sans nom, et elle cracha, venimeuse et énervée :

— Espèce de salope ! Morue ! Connasse ! C’est bien fait pour ta sale gueule de pute !

Elle se leva, s’éloigna d’un pas rapide. Un peu calmée, elle s’en alla porter la bonne parole un peu plus loin. S’assit de nouveau pour dire :

— Comment tu vas ma chérie ?

Elle était redevenue tout miel, son visage ruisselait de gentillesse.

— Elle est toujours comme cela, c’est surprenant, hein ?

Cette voix grave, mais néanmoins féminine, venait de derrière le couple.

La femme se planta devant Ronan et Morgane, tendit la main et se présenta :

— Bernadette Copic, je suis la directrice de l’Institut.

Et en souriant, elle murmura :

— Vous avez devant vous un mince échantillon, certes… mais un échantillon de la fin du parcours de certains… ce n’est pas toujours brillant ! Et nous faisons ce que nous pouvons pour les aider.

Venant des toilettes, une grande femme mince, élégante et bien coiffée, se dirigeait vers la porte de sortie. Elle avait enfilé un manteau beige et un chapeau essayait de rester sur sa tête. Elle pressait religieusement contre elle un petit sac en cuir noir.

La directrice l’interpella gentiment :

— Marcelle, j’ai peur que votre autocar ne vienne pas aujourd’hui !

La femme élégante afficha un sourire niais sur ses lèvres en disant :

— Mais si, mais si ! Il est bien passé hier, il n’y a pas de raison ! Ce soir, je dormirai chez moi, comme tous les soirs.

— Vous avez raison, il faut être persévérante, articula la directrice.

Puis Marcelle se planta devant la porte, en attente de son autocar.

— Elle va rester longtemps à attendre ? demanda la journaliste.

— Tout dépend…

— De ?

Bernadette Copic fit un petit geste de la main qui voulait dire : ça n’a pas d’importance, et termina en parlant :

— Au moment du goûter, si elle est encore là, nous irons la chercher. De toute façon, nous savons où elle se trouve, elle ne fait de mal à personne… et le principal, savez-vous ? C’est qu’elle ait à la main son sac en cuir. Elle ne s’en sépare jamais. Elle dort avec !

— Vous exagérez ! fit Ronan.

— Pas du tout !… et vous n’avez pas tout vu !… Vous savez, il faut être blindé pour travailler dans ce genre de lieu, sans cela, on y laisse sa santé ! On voit tellement de choses incroyables !

— Justement, dit Morgane, je suis journaliste, pensez-vous qu’un jour pas trop lointain, j’espère, j’aurai la possibilité de faire un article ?

— Plusieurs même ! Nous en reparlerons… Allez, venez dans mon bureau !

Ils prirent le couloir au moment où un cri rebondit sur les murs du bâtiment. Instinctivement, la directrice consulta sa montre avant de dire :

— Ce n’est rien, c’est l’heure de la piqûre de Jacquot.

Le privé faillit demander des explications… et puis, à quoi bon ? Nous étions dans un autre monde !

Elle poussa la porte de son bureau, laissa entrer le couple et referma. Une large fenêtre sans barreaux donnait sur le parking et le privé se fit la remarque qu’à côté de son coupé, stationnait un 4x4 immatriculé à Paris et qu’il ne l’avait pas remarqué en arrivant. Il garda sa réflexion pour lui, car c’était peut-être une personne qui venait voir un patient soigné à l’Institut.

Bernadette Copic contourna son bureau et s’assit face au couple déjà installé. D’un bref regard d’experte, elle essaya de jauger l’homme et la femme assis en face d’elle, apparemment à l’aise. La journaliste, en plus de sa beauté saine, dégageait une incontestable chaleur humaine.

Quant au type, elle avait beaucoup plus de mal à le cerner. Ses yeux énigmatiques lançaient par instants des éclairs comme une dague affûtée dans un rayon de soleil… Ronan Magyar ! Elle se souvenait de son nom, car il avait attiré tout de suite son attention, mais sans savoir quelle activité il exerçait. Par Internet, elle avait consulté et trouvé : une pointure de la police parisienne, devenue depuis détective privé à Lannion.

La directrice commença :

J’ai eu monsieur Paul Puilout au téléphone et je comprends complètement sa démarche… Afin que tout le monde soit à l’aise, sachez que vous pouvez me poser toutes les questions que vous voudrez !

Le privé scrutait la directrice de l’Institut. Son allure générale ainsi que son langage dénotaient d’une longue expérience. Sa coiffure, assez stricte et son maquillage classique laissaient à penser que dans le travail, elle était intransigeante avec elle-même, donc avec ses collaborateurs.

Elle reprit avant d’être l’objet d’une question :

— Je vais d’abord vous expliquer ce qui s’est passé !

— J’allais vous en prier ! articula Magyar.

Bernadette Copic daigna lâcher un semblant de sourire avant de commencer :

— Vous savez que Paul Puilout nous a confié son frère depuis quelque temps, car sa mère et lui n’arrivaient plus à s’en occuper… d’ailleurs, ils ont réalisé un exploit en le gardant autant de temps à la maison.

Morgane avait mis le magnéto en route et interrogea :

— Il était si mal que ça ?

— Pire que tout ce que vous pouvez imaginer !… Nous avons dû, après l’avoir examiné, l’envoyer à l’hôpital de Rennes pour des examens plus précis… Après, sous surveillance constante, et ce n’était pas facile, son état s’est encore dégradé. Jusqu’à il y a quelques jours où ses poumons… enfin, je passe sur les détails, disons qu’il avait de plus en plus de mal à respirer. En urgence, une grosse ambulance l’a conduit à l’hôpital où il a passé quelques jours, et c’est pendant son retour, sur la route, qu’il a été enlevé.

— Pardon ? fit Ronan.

La directrice se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, les bras ballants. Cette attitude faisait ressortir ses seins lourds emprisonnés dans un soutien-gorge rouge, comme l’attestait la bretelle qui apparaissait sur l’épaule.

— Oui, fit-elle, comme dans un film de gangsters. Une voiture puissante a dépassé l’ambulance sur une route déserte et l’a bloquée ; deux hommes armés en sont sortis, et sous la menace, ils ont transféré Albin dans leur véhicule. Ensuite, ils ont crevé un pneu de l’ambulance, ont confisqué les portables et sont partis. Voilà les faits rapportés à la police ou la gendarmerie.

— Et comment avez-vous appris tout cela ? demanda le privé.

La directrice se frotta les yeux, l’heure avançait et visiblement, elle avait un petit coup de barre.

— Par un coup de fil de la gendarmerie, car les ambulanciers, un peu plus tard, ont réussi à arrêter une voiture… Voulez-vous boire quelque chose ?

Ronan consulta Morgane du regard.

— Un thé et un café ! dit la journaliste.

La patronne décrocha son téléphone et passa la commande, ainsi que la sienne.

— Je suppose que la gendarmerie est venue enquêter chez vous !

— Bien sûr, et accompagnée de la police. Je crois qu’ils collaborent, car l’affaire leur paraît sortir des sentiers battus.

Le privé regardait au dehors, sur le parking et demanda :

— Les ambulanciers ont-ils reconnu le type de voiture des ravisseurs ?

— Oui… à peu près, genre 4x4 !

Ronan avait toujours les yeux tournés vers l’extérieur, et à côté de son coupé, il y avait toujours le 4x4 immatriculé à Paris.

— Évidemment, on ne connaît pas l’immatriculation du véhicule ? interrogea-t-il.

— Là, non !

— Dommage ! fit-il, mais il se doutait de la réponse. Et la police avait sans doute déjà posé cette question.

On frappa à la porte. Un colosse entra portant un plateau sur lequel un petit café, une tasse de thé, un grand bol et des croissants étaient posés.

L’homme salua, déposa le tout sur le bureau et s’éclipsa sans un mot. Morgane, sans rien dire, remarqua que l’homme avait des bras aussi gros que ses cuisses à elle et en fut impressionnée.

Le regard du privé était attiré par le 4x4 stationnant en face lui. Pourquoi faisait-il une fixation sur ce modèle ?

— Vous pouvez savoir à qui appartient ce véhicule ? demanda-t-il brusquement.

Bernadette Copic tourna la tête, marqua un semblant d’hésitation pour lâcher finalement :

— Un visiteur, je suppose ! Mais je vais me renseigner si vous le souhaitez !

— Merci d’avance !

# CHAPITRE X

Elle se leva en disant :

— Je vous laisse quelques instants pour avoir le renseignement… et elle quitta la pièce en laissant la porte ouverte.

Le couple se retrouva seul et Morgane interrogea :

— Tu crois que ce véhicule à côté du nôtre aurait pu avoir servi à l’enlèvement ?

— Trop simple, hein ! fit-il.

— Je doute quand même ! Mais tu as raison, il ne faut rien laisser au hasard.

La directrice revenait, le couple entendait ses talons claquer sur les dalles du couloir. Elle passa la porte, le visage un peu pâlot et murmura :

— Elle n’est à aucun visiteur !… C’est bizarre, non ?

— Et vous ne l’aviez jamais vue auparavant ?

— J’avoue que je ne fais jamais attention aux voitures qui entrent et qui sortent.

Il empêche que la présence de ce véhicule sur le parking était insolite…

— Le mieux, suggéra Ronan, c’est d’appeler la police, mais avant, j’aimerais jeter un coup d’œil.

Ils quittèrent le bureau, suivis de la directrice qui referma la serrure à double tour. Une fois à l’extérieur, Morgane constata que cette partie de parking était rejetée dans l’ombre, et qu’il faisait à peine chaud.

Ronan, lui, s’était arrêté pour « renifler » et observer.

Mais il ne renifla rien et ne sentit rien… sauf que ce 4x4 l’intriguait, sans savoir pourquoi. On se trouvait en pleine ville dans un Institut spécialisé, non pas pour personnes âgées, mais pour personnes très déficientes. Du classique dans notre monde de fous.

Alors, pourquoi ce véhicule stationné à cet endroit privé ?

— Vous m’attendez là, je vais en éclaireur…

— Arrête ! C’est peut-être dangereux ! prévint Morgane en le retenant par la manche.

Finalement, elle le lâcha : elle connaissait son homme et son expérience hors pair du terrain. Le privé s’aventura à pas lents en soupesant toutes les possibilités qui pouvaient surgir : d’abord l’explosion à l’ouverture d’une porte ! Il n’y croyait pas, néanmoins, il allait jeter un coup d’œil sous le véhicule, des fois que…

ensuite, un cadavre dans le coffre ou dans l’habitacle ! Mais quel cadavre ? Ronan n’avait aucune idée sur la question. Ensuite… et puis merde ! Il ne voyait pas et s’arrêta juste avant de toucher une porte. C’est vrai qu’il paraissait menaçant ce gros 4x4 dans l’ombre.

Le privé se mit à genoux, inspecta minutieusement le dessous et comme il connaissait les combines, ce fut vite fait : rien de suspect !

Une fois redressé, il fit signe aux deux femmes de rester sur place. Pendant ce temps, il fit le tour du véhicule sans le toucher, l’inspecta des yeux et en même temps écouta. Vraiment rien de spécial.

Ayant enfilé des gants, il essaya de manœuvrer la porte côté conducteur et se trouva bloqué, elle était fermée à clé. Les autres aussi ainsi que le coffre.

— On va appeler la police, pas moyen de faire autrement.

Les policiers arrivèrent une demi-heure plus tard, accompagnés des gendarmes, Prosper Blanc et Gaël Brémorts.

— Ah, Magyar ! Vous êtes toujours dans les coups tordus !

L’adjudant disait cela en souriant. Il s’approcha de lui et murmura :

— Cela dit, vous avez bien fait d’appeler la police…

— Alors, pourquoi les deux services ?

— La police s’occupe des villes ; notre histoire commence à Lannion avec la police, passe par Bréhat avec la gendarmerie et, pour le moment, stationne, c’est le cas de le dire.

Il montrait le 4x4 sur le parking.

Ronan écoutait sans rien dire. C’était sympa que la gendarmerie et la police collaborent. Il pensa qu’ils ne seraient pas trop de deux corporations pour résoudre cette affaire pour le moins énigmatique.

Le gendarme reprit :

— De plus, lorsque nous sommes venus, à l’appel de la directrice, juste après l’enlèvement, il n’y avait pas de 4x4 sur le parking !

— Sûr ? Mais il était déjà là lorsque nous sommes arrivés tout à l’heure, dit Ronan. Alors, depuis quand est-il là ?

— Nous avons fait des photos de tout. Ne stationnaient sur le parking, que les voitures du personnel. Nous avons vérifié !

Le privé se frotta les yeux et répliqua :

— Je m’en doute !

Ses yeux fixèrent le gendarme et il interrogea :

— Alors, vous faites quoi ?

— Regardez !

C’était simple, des hommes revêtus de combinaisons blanches, travaillaient déjà sur la voiture. Juste avant, un petit camion labo avait, de loin, testé le 4x4 avec des matériels très élaborés pour détecter un éventuel engin explosif. Une fois le feu vert obtenu, les scientifiques pouvaient travailler sur le véhicule.

Les portes furent donc ouvertes, le véhicule, fouillé, ausculté de fond en comble. Aucun papier dans la boîte à gants ni ailleurs. À croire que la voiture avait atterri là par miracle.

Était-ce Lourdes qui avait agi ?

— Rien ! cria un homme engoncé dans sa protection en kevlar.

— Rien !

Le mot fut répercuté au plus haut niveau de la brigade. Gendarmes et policiers se réunirent pour un conciliabule auquel Ronan ne participa pas. Un camion grue arriva sur place, il fallait que le 4x4 soit transporté dans des locaux appropriés afin d’être désossé.

Déjà, avec le numéro de la plaque d’immatriculation, les gendarmes savaient que ce véhicule avait été loué à Paris. Et, des policiers se rendaient au même moment dans la société de location avec un très faible espoir de savoir qui l’avait loué… sauf si l’homme n’avait rien à se reprocher…

Ou alors ?…

Quoi ?

Toutes les hypothèses pouvaient être envisagées ! Même les plus saugrenues… Or, c’est ce qui arriva !

Une fois les lieux vidés par la gendarmerie et la police, l’Institut retrouva son rythme normal, dans le bruit incessant des voix et des cris des patients, auquel s’ajoutait le va-et-vient permanent des visiteurs et des fournisseurs. Ronan et Morgane étaient repartis chez eux. En passant devant l’ancienne gare de Paimpol, ils tournèrent à droite pour remonter la rue qui passait devant le magasin Carrefour, et gagnèrent le rond-point. À Tréguier, le coupé passa le pont qui enjambait le Jaudy, et remonta par la gauche pour filer sur Lannion. Le Super U en contrebas allait fermer ses portes.

— On dîne où ? demanda Morgane.

Ronan consulta sa montre, esquissa une grimace en disant :

— Tu ne vas pas te mettre en cuisine à cette heure, on passe au « golf. »

— Comme VOUS voulez, Messire !

À Kérénoc, le coupé passa devant la fermette de Ronan sans ralentir et fila directement au golf de Saint Samson. Une fois sur le parking sous un arbre, le couple se dirigea en direction du premier étage. Ils connaissaient bien les dirigeants et avaient l’assurance d’être toujours très bien reçus.

Ils passèrent la porte et prirent l’escalier qui menait à l’étage des restaurants. Il y avait deux salles, et un peu à l’écart, une où se tenait le bar dans une atmosphère feutrée. On les accueillit avec le sourire et le couple alla d’abord s’asseoir un peu à l’écart dans des fauteuils clubs, pour un apéritif bien mérité.

C’est à cet instant que le portable de Ronan se fit entendre. Il laissa Morgane commander les apéritifs et s’éloigna du bar, passa la porte pour se retrouver non loin de la réception.

— Allô !

— Commissaire !… C’est Prosper Blanc !

Le gendarme ! Ronan était loin de penser à lui. Il écouta :

— Je voulais vous tenir au courant, car ce que je vais vous dire sera certainement dans les journaux demain. Donc, pas de révélations sulfureuses !

— Je vous écoute !

Un graillonnement frappa ses oreilles, puis la voix plus claire du gendarme se fit entendre :

— C’est pour Paris, la location du 4x4 ! Nous avons retrouvé le loueur et le conducteur qui s’appelle Marc Germal.

« Un bon point, » se dit le privé… mais il déchanta vite.

— En fait, ce Germal a loué le 4x4, mais ce n’était pas pour lui.

— Expliquez-vous, je ne comprends rien ! lâcha Ronan en secouant la tête.

— … Germal a rencontré un type qui lui a proposé de louer ce véhicule et de le conduire en Bretagne moyennant finance.

— Et il l’a fait comme ça, sans demander d’explications ?

— Oui, c’est une espèce de marginal qui vit un peu de combines et de petits boulots, mais il n’est pas malhonnête et n’a jamais eu à faire à la police. Il a une carte d’identité et un permis de conduire. Le type qu’il a rencontré lui a donné 400 euros tout frais payés. Une aubaine pour lui. La voiture laissée sur le parking était, soi-disant, pour la directrice de l’Institut, ce qui était faux, évidemment.

Le privé intervint :

— Et le type qui lui a donné l’argent, il a pu en faire une description ?

La voix du gendarme recommença à graillonner plusieurs fois.

— Vous avez pris un coup de froid ? demanda le privé.

— Possible ! Les matinées sont fraîches… bien, je continue, oui, il a donné une description, mais, à mon avis, le type était grimé et en plus, c’était à la nuit tombante.

— Donc ?

— D’après le conducteur, il était grand, avec des cheveux assez longs, enfin, pour un homme… je soupçonne une perruque, et puis une barbe et une moustache, et là, je pense que le type les avait laissées pousser volontairement afin de ne pas être reconnu, termina Prosper Blanc.

Ronan, au bout du fil, ne souriait pas ; tout cela était d’un classique ! D’ailleurs, il interrogea :

— Il n’avait pas une paire de lunettes, par hasard ?

— Peut-être ! mais dans la semi-obscurité, il y a un doute sur ce point.

— … Les ponts sont coupés maintenant ? conclut Magyar.

Le gendarme émit un petit rire qui se voulait rassurant et il lâcha, assez fier :

— Peut-être pas !

— Ah ! fit simplement l’ex-commissaire… et vous pouvez m’expliquer comment le fil va être renoué ?

Silence à l’autre bout : réflexion ou peur de dire une connerie ? Ronan ne savait pas.

— Les deux hommes se sont rencontrés devant un café… vous pigez ?

— Peut-être ! répondit le privé sans se compromettre.

Le gendarme reprit :

— Évidemment, avec l’aide du conducteur, nous avons retrouvé le café, et nous y sommes allés en tant que consommateurs, Brémorts et moi. C’est à Paris, avenue de la République, un grand café où passe beaucoup de monde. Nous avons discuté, pas interrogé, pour le moment…

— Et il en est ressorti quoi ?

Ronan n’avait pas beaucoup d’espoir. Il pensait que les représentants de la force publique avaient à faire à un professionnel… peut-être même qu’il les baladait volontairement. Le 4x4 sur le parking ressemblait à celui de l’enlèvement, mais si ce n’était pas lui. Alors, pourquoi livrer l’autre à 500 kilomètres de la Capitale ?… Ou alors ?…

Ronan eut une idée, peut-être farfelue, sûrement farfelue ! Mais il fallait voir et il demanda :

— Au fait ! Où en êtes-vous à propos de l’analyse des indices retrouvés dans le véhicule ?

Le gendarme lâcha vivement :

— Justement, je dois appeler pour savoir. Je vous rappelle tout à l’heure… c’est possible ?

— Bien sûr !

Les deux hommes se séparèrent et Ronan, pensif, regagna la salle où il vit Morgane en grande conversation avec un homme qu’il ne connaissait pas.

Elle fit les présentations :

— Mon compagnon, Ronan Magyar, Pascal Huimans, commercial.

— Et que nous vaut l’honneur de votre visite ?

Ronan ne voyait pas pourquoi ce monsieur qu’il ne connaissait pas… ou alors, il y avait une raison impérieuse… et aussi un sacré hasard !

Huimans goûta à son verre à l’aide d’une paille : un mélange qui avait une curieuse couleur rougeâtre monta jusqu’à ses lèvres minces.

Après, l’homme prit un air sérieux, très sérieux même.

— Vous connaissez Paul Puilout ?

Là, le couple se regarda, un peu surpris.

— Je le connais et je voulais vous parler de lui.

« Voilà, on y arrivait ! » pensa le privé.

— Ce n’est pas le hasard qui vous a amené ici et vers nous ? interrogea la journaliste.

Une petite ride à hauteur d’une joue devint plus visible et les ailes de son nez se pincèrent un peu lorsqu’il répondit :

— Non !…

Il regarda le privé et poursuivit :

— Par les journaux du coin, j’ai vu que sur l’île de Bréhat, vous avez été confronté avec un mort sur une plage. Et comme j’ai su que le frère de Paul était mort de la même façon, mais à Lannion, j’ai voulu vous rencontrer…

Le privé éleva une protestation.

— Attention ! Je ne sais pas si les deux assassinats ont été perpétrés de la même façon ; ce que je sais, c’est que les cadavres ont été, tous les deux, vidés de leur sang. Cette similitude, effectivement, rapproche les deux meurtres. Et fait pencher la balance vers un seul meurtrier. Mais pour le moment, je ne sais rien de plus.

# CHAPITRE XI

Après un court silence, un couple un peu voyant entra. Elle, belle, bronzée et relativement discrète. Lui, bellâtre, s’exhibait et parlait fort. Tout ce que détestaient Ronan et Morgane.

La belle femme s’approcha d’une table occupée par quatre personnes et s’installa, elle était attendue. Lui, sourire arrogant, restait au milieu de la salle, debout, comme le capitaine d’un bateau au milieu d’une tempête : sauf que là, il ne risquait pas grand-chose… peut-être un coup de « barre » suite à l’absorption de trop de boisson. Autrement dit, rien de bien méchant !

Comble du ridicule, son portable sonna. Peu discret. Pire même, avec une sonnerie à la con qui classait tout de suite le personnage.

Nullement gêné, il le porta à son oreille devant tout le monde et commença, d’une voix relativement haute, à parler d’une façon maniérée pour que tous profitent de ses paroles.

À gifler !

— Est-ce si important que cela ? demanda le détective.

En même temps, il faisait signe au barman de remettre la même chose.

Au milieu de la salle, l’autre connard continuait son numéro, maintenant dans l’indifférence générale.

— Peut-être ! rétorqua Pascal Huimans.

Le barman déposa les verres et s’éclipsa aussitôt sans faire de bruit.

— Si vous en veniez au fait ! proposa Ronan.

Huimans se passa la langue sur les lèvres avant de boire une gorgée.

— Voilà !… Paul et moi, nous nous sommes connus pendant nos études. Moi, j’ai abandonné, lui a continué. À la fin de ses études, comme il a opté pour le barreau, il est entré dans un cabinet et nos relations se sont espacées. Il n’empêche que je connaissais son frère, un peu.

— C’est-à-dire ? interrogea Morgane.

Huimans se pencha en avant, regarda le couple et révéla :

— Son frère handicapé, n’était pas son frère !

…

— Pardon ? fit Ronan.

— Je veux dire qu’il n’avait pas le même père.

— Et alors, quelle importance ? demanda Morgane.

L’homme assis face au couple posa une interrogation :

— Je le soupçonne d’être l’instigateur de l’enlèvement !

Le couple, stupéfié, s’abstint de répondre trop vite. Après une seconde de silence, la journaliste demanda avec circonspection, alors que le détective essayait de prendre un peu de recul afin d’examiner cette nouvelle donne :

— C’est grave ce que vous dites ! Vous avez des preuves ?

— Bien sûr que non, sans cela je serais allé trouver la police !

— Il va falloir vous expliquer à fond, mon vieux ! répliqua Ronan.

— C’est-à-dire ?

Ronan se pencha un peu en se pinçant le bout du nez. Ses yeux avaient imperceptiblement changé de couleur et une petite ride jusque-là absente, se manifesta au coin droit de sa bouche.

Seule, Morgane savait ce qui motivait son compagnon.

De sa voix plus profonde, le privé insista :

— Vous en avez trop dit… maintenant, il faut aller au bout de vos suppositions !… j’espère que ce ne sont pas des paroles en l’air !

Huimans ne paraissait pas plus embêté que ça. Il restait stoïque devant le couple et préparait mentalement sa réponse.

— Alors ?

Là, c’était Morgane qui avait posé la question.

— Un jour, il y a quelques mois, voyant l’état de son frère se dégrader, il avait dit, je cite : « S’il souffre trop, je le ferai disparaître ! »

Le privé secoua la tête en murmurant :

— Des dizaines de personnes dans son cas ont dû prononcer ce genre de phrase… Heureusement, le plus souvent ce sont des phrases en l’air, dites sous l’emprise d’une grande souffrance intérieure… mais pas mise à exécution.

Pascal Huimans laissa fuser un petit rire tristounet.

— Sauf certains cas !

Il devenait horripilant avec ses sous-entendus à deux euros.

— Écoutez ! fit Ronan, essayez d’être un peu plus clair !

— Pour Paul et Albin ?

— Non, pour « sauf certains cas ! »

Huimans se tourna vers la journaliste, la regarda et en s’adressant à elle, il dit :

— Vous, dans votre journal, vous avez dû l’écrire, donc, vous savez que pour éviter des souffrances horribles, des personnes passent à l’acte malgré l’interdiction, le plus souvent dans l’anonymat afin de ne pas être poursuivies… Voilà, et je soupçonne Paul de l’avoir fait… je ne lui jette pas la pierre, loin de moi cette pensée, mais plus j’y pense et plus je suis convaincu.

— Et alors ? demanda le privé.

— Je voulais simplement vous en parler, que vous puissiez intégrer cette donne dans vos recherches. Y aviez-vous pensé ?

— Non ! admit Ronan.

L’autre reprit aussitôt :

— Parce que, si vous arrivez à découvrir que c’est lui qui a monté l’enlèvement et tué son frère, un cas de conscience se posera… c’est tout !

Le détective resta quelques secondes à cogiter… sur le fond, l’autre n’avait pas tort. Et s’il laissait la police et la gendarmerie se débrouiller ?

Pourtant, dans son cerveau, une petite voix lui assurait de continuer, car elle avait un argument sensible.

— Bon ! D’accord pour le premier meurtre à Lannion, mais pour le second, sur l’île de Bréhat, Paul, comme vous l’appelez, n’avait aucune raison de tuer cette personne inconnue pour lui, non ?

Encore ce sourire ironique accroché aux coins des lèvres, et Huimans lâcha :

— Qui vous dit que cet inconnu est un inconnu pour Paul… attention ! Simple supposition ! Ou alors, il tue le deuxième pour faire diversion !… cela s’est déjà vu !

— Surtout au cinéma ! renchérit Morgane, un peu agacée par ce monsieur « je sais tout. »

Le privé se mit à observer ce Huimans d’une autre façon. Pourquoi, d’un seul coup, cet homme, soit-disant copain avec Paul, l’accusait-il de tous les maux ?

Ronan décida de se renseigner sur lui. Il le trouvait un peu bizarre dans sa façon de charger, sans le charger, son ancien copain. L’autre termina sa boisson et brusquement se leva.

— C’est tout ce que je voulais vous dire… vous me tenez au courant ? Merci !

Il salua le couple et s’éloigna vers l’escalier menant vers la sortie. Ronan le regarda disparaître au coin de la porte à côté du bar. Il resta quelques secondes à s’interroger, le regard bloqué sur le battant.

— Tu rêves ?

C’était Morgane qui le ramenait à la réalité. Machinalement, le privé détourna ses yeux de l’entrée, et son esprit revint vers sa compagne pour dire :

— Étonnant ce personnage, non ? Enfin… ce n’est pas le mot juste, il est…

— Gonflé ? Il y a quelque chose qui ne me plait pas chez lui, et je n’arrive pas à trouver quoi !

— Tu as raison, il met mal à l’aise !

Morgane termina son verre et demanda :

— Finalement, tu vas faire quoi ? Je parle de l’enquête !

Il fit un petit geste de la main et articula :

— Je vais attendre un peu. Connaître l’avis de la force publique. Et, comme d’habitude, je vais humer, peut-être provoquer… et qui sait !!!

Le couple passa à table et s’installa le long des grandes baies vitrées donnant sur le terrain de golf. À cette heure, il restait encore quelques acharnés qui terminaient un parcours.

Ronan et Morgane passèrent une petite heure agréable, des connaissances vinrent s’asseoir quelques minutes à leur table. Au moment du café, alors qu’ils allaient partir, ils virent avec surprise Venceslas Bordowski arriver en civil, en compagnie de sa femme.

Bien sûr, ils échangèrent de grands sourires et aussitôt, Bordo et sa femme, s’installèrent à la table d’à côté après les salutations d’usage.

— Nous vous offrons l’apéritif ! Vive la gendarmerie ! plaisanta Ronan.

Bordo remercia et demanda sur un ton badin :

— Alors, ça bosse en ce moment ?

Ronan fit mine de bâiller en s’étirant et regarda sa compagne avec dans les yeux une lueur coquine.

— Je n’ai pas beaucoup le temps lorsque Morgane est à la maison, nous avons autre chose à faire.

L’autre, le regard égrillard, balbutia :

— Vous en avez de la chance… ce n’est pas comme moi !

Aussitôt, sa femme, piquée dans son amour propre, eut la réaction attendue :

— Plains-toi, sale étranger qui vient prendre le travail des Français !

On en resta là pour les blagues.

Le gendarme et sa femme goûtèrent l’apéritif offert et Venceslas, en posant son verre, fit une constatation évidente :

— C’est étonnant comme un apéritif offert est bien meilleur que lorsque l’on paie ?… Tu ne trouves pas, ma chérie ?

Elle fit claquer sa langue plusieurs fois de contentement et répondit avec un sourire lumineux :

— C’est ben vrai ça !

Puis, l’homme redevint sérieux et demanda :

— Assez déconné !

— Vous avez raison, fit l’ex-commissaire… comme vous êtes ici et que vous connaissez Huimans… vous voyez de qui je veux parler ?

— Parfaitement !

— Que pensez-vous du personnage ?… Est-ce que l’on peut affiner ? Car si mes souvenirs sont bons, nous en avons parlé à la pizzeria, mais en survolant le sujet.

Le gendarme, qui jusqu’à maintenant faisait preuve d’une certaine gouaille, redevint sérieux.

— Pourquoi cette question ? interrogea-t-il.

Ce fut Morgane qui répondit :

— Il y a une bonne heure, il était ici, avec nous !

Bordo parut étonné, ou fit l’étonné.

— Tiens !… Une rencontre fortuite ?

— Nous ne pensons pas… intéressée, très intéressée même, répliqua la journaliste.

Ronan réfléchissait, écoutait sa compagne, en même temps, son esprit vagabondait un peu du côté du parking de Lannion, là où Huimans avait stationné sa voiture. Pourquoi était-il à cet endroit au moment de la découverte du corps ? Pouvait-il être acteur de ce scénario macabre ?

Est-ce que son interrogatoire par la police était prévu par lui ? L’avait-il trouvé jouissif ? Et, en fait, crûment, la question pouvait se poser ? Était-il venu sur le parking volontairement pour provoquer ? Était-il machiavélique au point de vouloir manipuler tout le monde ? La gendarmerie, les flics et Ronan ?

— Ronan !!! Tu reviens avec nous !

Morgane le regardait, mais savait, car les yeux de son homme étaient normaux, qu’il ne revenait pas de l’enfer comme les autres fois. Sa déprime commençait à s’éloigner.

Venceslas Bordowski terminait une phrase.

— … Manipulateur !… Qu’en pensez-vous ?

Le privé, d’un geste machinal, éloigna sa tasse vide et se pencha vers le gendarme, un rictus au coin de la bouche.

— Comme les grands esprits se rencontrent… j’avais le même mot à l’esprit.

Venceslas parut satisfait, mais en même temps, personne n’avait de preuve.

Il reprit pour la tablée :

— Bien sûr, il avait le droit d’attendre quelqu’un sur ce parking, même à l’heure de la découverte du corps… ce n’est pas un crime !

Morgane poursuivit :

— Oui, mais… car il y a un mais !

Elle se tourna vers son compagnon.

— Ronan, tu le dis ?

— Non, continue, tu es bien partie ! fit-il.

Morgane fixa le gendarme et lâcha :

— Ce qui est très étonnant, c’est qu’il avait rendez-vous à cet endroit avec son copain de boulot qui n’est pas venu et Paul Puilaut qui est son ami, alors que le frère de celui-ci était retrouvé assassiné à quelques mètres. Curieuse coïncidence, non ?

Le gendarme essaya de replacer ses cheveux mal disciplinés où, de temps en temps, la lumière extérieure balançait un léger reflet roux.

— Mais ce Paul n’est pas venu non plus. Vous pensez que ce type, je parle de Huimans, aurait pu…

Là, ce fut Ronan qui succéda à sa compagne parce que le gendarme avançait en terrain miné.

— N’allons pas trop vite en besogne… Je… nous nous interrogions avec Morgane, c’est tout. Son comportement se révèle curieux. Mais de là à tirer des conclusions !

— Écoutez, dit Venceslas, si je peux, je vous tiendrai au courant.

Une serveuse s’approcha pour prendre la commande et le gendarme et sa femme se concentrèrent sur le menu.

# CHAPITRE XII

L’officier Gaël Brémorts et le sous-officier Prosper Blanc sortaient du centre hospitalier de Paimpol, un peu rassurés. Le gosse renversé par une voiture s’en tirait bien. C’est plus léger qu’ils remontèrent le chemin Malabry jusqu’à leur voiture garée à sous un arbre.

Avant de retourner à la gendarmerie, ils décidèrent de se rendre à l’embarcadère pour Bréhat. Prosper Blanc conduisait à vitesse réduite et regardait en même temps les alentours.

C’est ainsi que le véhicule arriva place de Tournebride, attrapa la rue du Général de Gaulle, passa devant l’agence immobilière et au rond-point du Goëlo, tomba sur un embouteillage… qui se révéla être un petit accident de la circulation. Les deux gendarmes se garèrent afin d’aller voir.

Ils s’approchèrent rapidement du lieu de l’accident pour voir simplement des éraflures sur les ailes de deux voitures, mais rien de grave… sauf qu’ils connaissaient les deux automobilistes qui discutaient.

— Bonjour ! fit le lieutenant de gendarmerie.

Les deux hommes tournèrent la tête un peu surpris en reconnaissant les gendarmes et un sourire s’afficha sur leur visage.

L’un était avocat, c’était Paul Puilout, et l’autre, le docteur Gregor Albossian.

— Alors, que s’est-il passé ? demanda l’adjudant.

— Oh, rien de grave…

— Dans ce cas, garez-vous plus loin afin de laisser la circulation se faire !

Les deux hommes s’exécutèrent et les voitures bloquées dégagèrent le rond-point.

— Vous vous arrangez pour le constat, je suppose ! dit Prosper Blanc.

Alors que son supérieur regagnait sa voiture de fonction.

Quelques minutes plus tard, l’avocat et le chirurgien se quittaient et le rond-point retrouvait son calme relatif.

Les deux gendarmes avaient repris la route, roulaient quai Morand et quelques minutes plus tard, arrivaient Pointe de l’Arcouest pour stationner sur le parking non loin de la mer.

L’île de Bréhat, d’habitude ensoleillée, était nappée d’une brume envahissante.

Les deux gendarmes, debout à côté de leur voiture, scrutaient l’endroit où les touristes allaient embarquer sur la vedette. Ils attendaient une femme qui devait leur remettre une lettre ayant un rapport avec le cadavre retrouvé sur la plage de Guerzido.

Cinq minutes passèrent. Ils observaient le va-et-vient incessant des gens qui débarquaient et de ceux qui au contraire allaient faire la traversée.

L’adjudant montrait des signes d’impatience.

— Tu crois qu’elle va venir ? demanda-t-il, pas anxieux, mais perplexe.

Le lieutenant haussa les épaules, comme fataliste.

— Écoute, nous verrons bien !

À ce moment, les quelques personnes qui venaient de débarquer quittèrent la vedette ; et une femme se détacha du groupe et s’approcha des deux gendarmes.

Grande et mince, de l’allure, elle marchait rapidement en traînant un petit chien qui jappait d’impatience.

— Je vois que vous êtes les seuls de la gendarmerie, j’ai un message à vous remettre… bonjour quand même !

Un peu étonnés, les deux gendarmes attendaient la suite. Au loin, du côté de Bréhat, la brume gagnait les petites îles qui ceinturaient la grande. Déjà, on ne voyait plus que des contours fantomatiques…

La femme distinguée tendit une lettre légèrement chiffonnée. La missive changea de main. La femme allait s’éloigner lorsque le lieutenant de gendarmerie l’interpella :

— Madame, ne partez pas ! Nous aurions quelques questions à vous poser !

Elle s’arrêta, fataliste, et se tourna en disant :

— Je reviens dans un instant, je vais m’occuper de Mirza et la mettre dans la voiture, car elle en a marre et est intenable.

— Faites, nous vous attendons !

Déjà, le bruit du moteur de la vedette retentissait. Elle était normalement remplie lorsqu’elle commença à s’éloigner du quai.

— Je suis à vous ! dit la voix féminine.

Les deux gendarmes se retournèrent, la femme se tenait à deux mètres d’eux, une petite lueur dans les yeux, ce n’était pas de la peur, mais une légère appréhension.

Le lieutenant Gaël Brémorts se décida à prendre la parole, et d’une voix douce, afin de mettre la femme en confiance, il demanda :

— Question classique : qui vous a remis cette lettre ?

Bien sûr, elle s’attendait à cette question somme toute normale et répondit sans l’ombre d’une hésitation :

— La patronne de l’hôtel où j’étais descendue pour la nuit !

— Pardon ? fit l’adjudant.

Et les deux gendarmes se rendirent compte que cette femme servait d’intermédiaire, ainsi que la patronne de l’hôtel.

— Et le nom de l’hôtel ?

— C’est dans le bourg, la « Vieille Auberge. »

— Et savez-vous comment elle a eu cette lettre ? interrogea le lieutenant.

La femme mince sourit tout en jetant un coup d’œil du côté de sa voiture où Mirza devait s’impatienter.

— Oui ! Très simplement, elle était glissée sous la porte d’entrée, avec une phrase écrite à la machine qui disait :

Brémorts et Blanc connaissaient la suite : « à remettre à la belle femme mince qui devait la donner aux deux gendarmes qui l’attendraient à la pointe de l’Arcouest. »

Brémorts releva la tête en grimaçant fortement. Cela sentait la manipulation. Mais pourquoi manipuler des gendarmes ?

— Donc, la patronne vous a appelée pour… mais, est-ce que vous la connaissiez ?

— Non, pas du tout. J’étais arrivée la veille, et elle savait que je retournais sur le continent le lendemain.

— Et qui d’autres savait que vous alliez sur l’île ?

La femme remit ses lunettes de soleil dans son étui et le rangea avant de répondre :

— … Mon mari et…

— Pourriez-vous préciser votre identité ? demanda l’adjudant Blanc.

— Victoire de Carbon et mon mari s’appelle Yann.

— Et vous habitez ?

C’était toujours l’adjudant qui posait les questions.

— À Paimpol, un appartement place du Martray, sur le même trottoir que le café « les Copains d’abord. »

Les deux gendarmes voyaient très bien où il était situé.

— Vous passerez à la gendarmerie pour une déposition… demain matin ?

— Aucun problème, à demain !

Victoire de Carbon s’éloigna pour regagner son coupé BMW dernier cri.

Gaël Brémorts et Prosper Blanc n’avaient qu’une solution après avoir pris connaissance de la missive : se rendre à Bréhat. La lettre était formelle, une rencontre intéressante les attendait sur la plage de Guerzido.

Ils patientèrent pour embarquer, et une fois à bord, gagnèrent le devant de la vedette qui s’élança vers Bréhat. La brume visible tout à l’heure se déplaçait vers l’île Logodec et le soleil apparaissait maintenant sur Béniguet.

Lorsque le bateau accosta, les deux gendarmes fixèrent l’hôtel « Bellevue » qui surplombait Port-Clos. « On devait en voir des choses de cet endroit ! » se dit le lieutenant…

Sauf que… le cadavre avait été abandonné un peu plus loin sur la plage. À pied, les gendarmes se rendirent sur le lieu tout en bavardant. La brume, en se déchirant, laissait un ciel net et d’un bleu transparent. Enfin, la véritable Bretagne apparaissait. Le bâtiment du restaurant « la Potinière » pointa son nez au-dessus de la plage. Tout était d’un calme olympien.

Alors, pourquoi ce meurtre sordide dans cette belle nature ? Évidemment, le ou les meurtriers n’avaient pas dû être gênés le soir ou la nuit !

Tous deux entrèrent à « la Potinière », et passèrent directement au bar. Avec leur uniforme, ils se firent automatiquement remarquer, ce qui n’était pas plus mal pour démarrer la conversation. Chacun, ici, savait à quoi s’en tenir. Car, dans toute l’île, on ne parlait que de la macabre découverte.

Les deux gendarmes s’accoudèrent au comptoir. Ils avaient déjà repéré les quatre consommateurs du bar.

— Bonjour !

Une femme, la petite quarantaine, un peu ronde, souriante, s’approcha d’eux en demandant :

— Alors, ça avance ?

— Justement, nous avons besoin de renseignements complémentaires !

La femme esquissa une mimique assez drôle en disant :

— Vos collègues sont déjà passés… je ne vois pas ce que l’on pourrait vous dire de plus, hein !

Là, elle s’adressait aux clients consommateurs. En bout de comptoir, un gros costaud s’enfilait une bière rapidement. À son côté, un freluquet dont le froc taille basse laissait voir le haut de son caleçon d’une couleur indéfinissable sous un pantalon trop grand. Il portait des croquenots usagés qui terminaient un ensemble étonnant. Ses cheveux coiffés par un fort coup de vent un soir d’orage auraient mérité un passage chez le coiffeur du coin.

À part cela, il se fondait par son mutisme dans l’environnement. Il avait un regard intelligent mais qui restait en veilleuse en écoutant les gendarmes et la patronne. Il sirotait un café à petites gorgées bruyantes.

À l’autre bout du comptoir, une femme bronzée, assez grande, fumait malgré l’interdiction, une cigarette mince, roulée à la main. Elle tirait sur le cylindre de papier comme si sa vie en dépendait, les yeux dans le vague. Un petit verre de rosé complétait le tableau.

— Hein, Claude !

La patronne s’adressait au costaud qui s’attaquait à son deuxième demi de bière sans problème. Du coup, il leva la tête comme piqué par une bestiole venimeuse, se gratta l’entrejambe avec la délicatesse d’une pelleteuse mécanique attaquant sa première tranchée et marmonna :

— C’est-y à propos de quoi ?

— Tu as déjà oublié, merde !… Fais un effort !… Le cadavre sur la plage, vidé de son sang.

Dans le regard de Claude, un ange passa, chargé d’un fût de bière plein. Ensuite, il fit un effort pour se remémorer l’histoire.

— Tu étais bien là le soir de la découverte du corps, oui ou non ? interrogea la patronne.

— …’fectivement !

— Alors, explique !

— Quoi ?

— Lorsque tu nous as quittés, il était, disons… 22 heures… alors, après ?

Le regard de Claude essaya de fixer un point afin de se concentrer. Sans succès.

— Qu’vous voulez savoir quoi ?

L’adjudant Prosper Blanc s’approcha de l’homme et demanda :

— Vous êtes allé vers la plage après 22 heures ?

Un sourire découvrit les dents du costaud. Un peu de bière coulait le long de son menton et une goutte suspendue à un poil n’allait pas tarder à lâcher prise.

— Oui ! Mais j’étais bourré, hein, Françoise ?

Elle approuva en voulant se justifier :

— Attention ! Il est arrivé bourré, je ne l’ai pas servi. Il est resté au bar à essayer de discuter avec un groupe qui ne voulait pas converser, il faut dire qu’il est chiant dans ce cas-là… il est sorti et est parti en direction de la plage.

L’adjudant se tourna vers l’homme :

— Mes collègues vous ont interrogé ?

— Ben non ! Je n’étais pas là au moment de la découverte du corps… j’étais sur mon bateau, écroulé.

— Très bien ! Dans ce cas, vous nous expliquez ce que vous avez vu avant, si vous avez vu quelque chose, ensuite vous viendrez au bureau pour faire une déposition.

— Bien sûr !

Pendant ce temps, le lieutenant Gaël Brémorts, se pencha vers la patronne qui retirait un verre pour le laver.

— Et… que fait cet homme en temps normal ?

Son visage s’assombrit un peu lorsqu’elle parla :

— Avant que l’administration lui retire son permis, il était chauffeur poids lourds… 0,6 gramme~~s~~ dans le sang… c’est con, hein ! Pour 0,1 gramme, il n’a plus de boulot et il n’est pas prêt de le récupérer, car maintenant, il se charge comme une mule. Il s’en fout !

— La loi !…

— Ouais ! C’est pas un peu con la loi, non ? interrogea Françoise.

Il n’y eut pas de réponse précise et le lieutenant partit rejoindre son collègue. Il se plaça à côté de lui et se fit attentif.

# CHAPITRE XIII

Ce matin-là, Ronan et Morgane embarquèrent sur une des vedettes qui menaient à Bréhat. La mer calme permettait une traversée tranquille avec très peu de touristes à bord. Il se tourna et regarda la côte s’éloigner.

— Est-ce que l’on dort là-bas ? demanda Morgane.

Elle n’avait pas pris d’affaires, car à la suite du coup de fil de son compagnon, elle l’avait rejoint directement à l’embarcadère. La journaliste venait de terminer un article sur une visite effectuée à Nantes où un nouveau parc animalier devait être construit.

— Peut-être !

— Tu ne peux pas être plus précis ?

Le regard de Ronan dévia, quitta la côte pour regarder sa compagne. Il ne dit rien, mais l’admira. Aucun maquillage ne relevait son teint légèrement hâlé et ses pommettes hautes paraissaient accentuer ses lointaines origines étrangères. Un léger vent soufflant du nord déplaçait sa chevelure un peu plus longue qu’à l’accoutumée.

Il la trouvait irrésistible. Même ses vêtements de coupe apparemment simple semblaient sortir d’une grande boutique.

Son pantalon corsaire laissait deviner des chevilles musclées et fines.

Après une petite hésitation, il lui fit cette confidence :

— … Non, j’ai reçu un coup de fil à la maison me demandant de me rendre sur l’île. C’était une voix un peu transformée, tu sais, comme dans les films, il y aurait une surprise en relation avec la découverte du cadavre sur la plage… évidemment, la voix ne s’est pas présentée. J’ai fait rechercher la provenance de ce coup de téléphone par la gendarmerie… mais, impossible de trouver ! Je m’y attendais…

— Et, à ton avis, la surprise, c’est quoi ? interrogea la journaliste, car cette histoire commençait à l’intéresser.

Le privé éclata de rire sous le regard de ses voisins accoudés au bastingage et répliqua en redevenant sérieux :

— Aucune idée… vraiment !

— Tu crois que la surprise aurait un rapport avec cette morte ?

— Je vais te dire… je l’espère, ça me permettrait d’entrer directement dans cette histoire, et peut-être d’avoir un début d’idée par rapport au cadavre du parking d’Aiguillon.

La journaliste, qui n’avait suivi que le début, c’est-à-dire la scène de la pizzeria avec les deux gendarmes, était actuellement un peu larguée.

— Ils en sont où, eux ? questionna-t-elle.

D’une main discrète, il remit une mèche en place que le vent déplaça aussitôt. Sa gueule de pirate observait l’île qui se rapprochait.

Il murmura, plus pour lui-même :

— Pas bien loin. Des analyses sont en cours. À côté du corps, il y avait pas mal de petites choses : mégots de cigarettes, tickets de parking, une pièce de cinq centimes, et même, deux préservatifs usagés, mais comme le corps n’a pas été violé, nous ne savons pas. Les analyses ADN n’ont rien donné pour l’instant.

La vedette venait de toucher l’embarcadère, tout le monde se préparait à descendre, alors que des visiteurs sur le retour se massaient en bordure de la jetée.

Un couple avec un enfant paraissait épuisé et était presque allongé à l’ombre avec le teint rouge des gens qui s’exposent trop et trop vite au soleil.

Une fois sur la terre ferme, Ronan et Morgane se dirigèrent vers l’hôtel de « Bellevue ».

— J’ai envie de louer des vélos, car on risque peut-être d’être baladés…

— Pourquoi tu dis ça ?

— Mon pif ! La voix au téléphone paraissait plutôt joyeuse… Elle a l’air d’aimer le genre jeu de piste… Alors, va savoir !… mais, cela dit, cela peut-être intéressant !

Enfourchant les vélos, ils filèrent vers le bourg très peu éloigné.

Le couple arriva devant l’hôtel « Les Pêcheurs » où Ronan avait passé sa première nuit.

— C’est ici où j’ai dormi !

— À première vue, c’est sympa ! constata la journaliste.

— C’est sympa, je confirme !

Ronan avait retenu d’avance sans le dire à Morgane, et sa petite valise à roulettes comportait le strict nécessaire pour lui et sa compagne. Lorsque dans la chambre, il ouvrit la valise et que la journaliste s’aperçut qu’elle contenait son nécessaire de toilette plus quelques autres babioles, elle le bourra de coups en criant :

— Espèce d’hypocrite, tu avais tout préparé sans me le dire.

Il la jeta sur le lit en disant :

— Je n’étais pas sûr que tu me rejoindrais, mais j’avais prévu au cas où…

Il terminait sa phrase alors que sa main experte se glissait sous le chemisier, et que la paume téléguidée par son cerveau qui se situait bien bas à ce moment, commençait à masser un sein, puis l’autre. Évidemment, le soutien-gorge avait été oublié.

Morgane se détendit et participa bien volontiers à la manœuvre.

Un peu plus tard, Ronan, nu, quitta la salle de bains après être passé sous la douche.

— À toi !

Alanguie sur le lit dans une pose lascive, le regard de Morgane fixa son compagnon, remonta des pieds vers le haut, ne s’arrêta pas au-dessous de la ceinture, elle connaissait et venait de participer. Mais ses yeux s’appesantirent un instant sur le thorax puissant où quelques cicatrices zébraient la peau.

Une, plus importante que les autres, boursouflait un endroit : « un coup de couteau ! » Avait-il dit. Plus haut, presque à hauteur de l’épaule, un petit rond. À cet endroit, la peau était plus tendue et avait légèrement changé de couleur : « une balle qui avait pénétré sans rien abîmer de vital et était ressortie ! »

Il énonçait cela comme le légumier annonce les prix de ses produits sur son étal.

Elle l’admirait.

Finalement, elle arriva à la tête, sourit en le regardant. Son visage légèrement basané aux rides d’expression marquées et ses cheveux indisciplinés en faisaient un bonhomme attachant, très attachant. Et en même temps, le fond de ses yeux pouvait montrer une expression froide, redoutable et faire parfois peur.

Elle se mit en position debout et découvrit sans pudeur son bas-ventre. Elle s’étira, comblée, bâilla longuement, se dirigea vers son homme, et lui déposa un baiser chaste sur les lèvres avant de disparaître en sifflotant, satisfaite.

Une fois prêt à sortir, le couple quitta la chambre et se retrouva dans le bourg, vélo à la main. Les quelques nuages qui stationnaient au-dessus de l’île se décidaient enfin à fuir, poussés par un petit vent qui rafraîchissait l’atmosphère.

Ronan ferma son blouson.

— Alors ? questionna Morgane, on va vers la plage tout de suite ?

— Évidemment, il paraît que c’est là qu’il devrait y avoir une surprise !

Sur les murs des maisons, les géraniums s’épanouissaient en toute quiétude. Tranquillement, ils prirent la direction de la plage de Guerzido. Ce fut rapide et, d’un commun accord, ils s’arrêtèrent au bar-restaurant qui dominait la plage.

En passant la porte, le regard de Ronan fut instantanément attiré par des hommes en uniformes.

Ceux-ci, dans un geste instinctif tournèrent la tête et les regards se croisèrent. Chacun interprétait à sa façon la découverte des autres.

D’un côté, le lieutenant Gaël Brémorts et l’adjudant Prosper Blanc, légèrement surpris, se permirent un sourire franc.

Le couple, tout aussi étonné, s’avança.

— Comme on se retrouve ! lâcha le lieutenant qui ne s’expliquait pas leur présence.

Ronan tendit sa main et rétorqua :

— Comme vous dites !… Du nouveau ?

— Pas vraiment ! articula Brémorts.

— C’est un peu court comme réponse, non ?

Les deux gendarmes se regardèrent une petite seconde, puis, finalement, Brémorts entraîna le privé un peu à l’écart et lui glissa :

— Ce n’est pas si simple. Nous sommes ici à la suite d’une lettre qui nous conseillait de venir sur les lieux de la découverte du cadavre. On devait avoir une surprise !… C’est vous la surprise ?… Curieux, non ?

Le détective approuva en laissant échapper un petit rire que l’autre interpréta mal.

— Et ça vous fait rire !

— Non, mais nous sommes là pour le même motif.

Le lieutenant ne comprenait pas et fixait le privé, son regard interrogateur attendait une réponse plausible.

— Nous aussi, il désignait Morgane, nous sommes ici pour la découverte d’une surprise… et la surprise c’est VOUS !

Il regardait les deux gendarmes en souriant et murmura :

— Curieuse situation, non ?

— Par l’intermédiaire d’une lettre ? demanda le gendarme.

— Non, un coup de fil. Mais le résultat est le même. Nous sommes réunis au même endroit… et la surprise, je ne la découvre pas !… À moins que, je me répète, ce ne soit vous, les gendarmes !

Brémorts tendit un bras « accusateur » vers Ronan.

— Ou vous… les civils !

Le privé regarda sa compagne qui discutait avec l’adjudant, puis son regard engloba le bar et ses quelques consommateurs.

— Et eux ? interrogea l’ex-commissaire.

— Des témoins qui n’en sont pas, fit-il avec une moue d’excuse.

— Je peux leur parler… en votre présence bien sûr !

— Faites !

Tous deux se dirigèrent vers le bar sous les regards interrogateurs des consommateurs installés. Sauf le costaud, qui, dos tourné, semblait bien plus intéressé par le fond de son verre vide que par autre chose.

Le type, comme s’il était seul, recommença à se fourrager son entrejambe, mais cette fois, beaucoup plus méthodiquement. Il passait simultanément de gauche à droite et recommençait. Ronan en souriant proposa :

— Vous savez, il existe des insecticides puissants. Ce n’est pas très écologique, mais au point où la planète en est arrivée, un peu plus ou un peu moins ! Et ça vous soulagera !

La plaisanterie passa totalement à côté du bonhomme. « Tant pis ! » se dit Ronan.

Les yeux ronds du costaud allaient du détective au lieutenant.

— Vous allez peut-être pouvoir nous aider, dit le gendarme.

L’autre, d’abord ébahi, fronça les sourcils. Pour une fois que quelqu’un d’important s’intéressait à lui, car, à la suite de la perte de son permis de conduire, il avait picolé de plus en plus, ce qui avait fait fuir ses potes.

Maintenant, en général, il passait sa matinée à boire, et sur les coups de midi, assez chargé, il retournait vers sa maison… enfin, essayait, car parfois, il s’écroulait en route et cuvait sur place. En général, on lui fichait la paix, car il passait par des chemins détournés et ne rencontrait pas grand monde.

Le privé regardait le bonhomme et se demandait comment il allait engager la conversation.

Finalement, l’entrée en matière fut simple, il demanda simplement :

— Vous habitez où ?

— Ben, sur l’île !

« Ce n’est pas gagné », se dit Ronan. Avec patience il précisa :

— D’accord ! Mais où ?… loin ?

L’autre recommençait à regarder le fond de son verre avec l’obstination de l’ivrogne.

Le gendarme intervint doucement :

— Vous aurez un verre, même deux après. Répondez aux questions d’abord !

À regret, ses yeux quittèrent le verre pour se stabiliser à hauteur des hommes.

— Non, pas loin !

Il tendit la main en direction de « La Chambre, » le lieu où mouillaient de nombreux bateaux.

Brémorts intervint aussitôt :

— Attendez !… Votre maison où vous vivez, c’est où ?

Têtu, le costaud insista :

— Là-bas !

À ce moment, la patronne se rapprocha pour prendre part à la conversation :

— C’est vrai, il habite sur un bateau, car il ne pouvait plus payer son loyer.

— Vous vivez seul ? questionna le privé.

— Non, j’ai un copain !

— Pardon ? Une copine, vous voulez dire !

Il secoua la tête en souriant et montra que quelques dents manquaient à l’appel.

— Non !… Mais j’suis pas pédé ! C’est un pote qui a les mêmes galères que moi… on s’aide quoi !

— Et lui, il fait quoi ? Il travaille ? questionna le lieutenant qui ne voulait pas être en reste.

— … Un peu… enfin, plus que moi puisque je ne fais rien.

Ronan constata que l’on avançait difficilement… et où ?

Il proposa, comme ça, à l’instinct :

— Et si on allait chez vous pour bavarder !… Après, nous revenons et je vous offre un verre, d’accord ?

Le costaud ne prit même pas la peine de réfléchir. Pour lui, c’était O.K !

Le détective s’approcha de Morgane en grande conversation avec la femme bronzée et dit :

— Tu restes là, tu bavardes, je te fais confiance. Je reviens le plus vite possible.

La journaliste déposa son verre de rosé et demanda :

— Tu penses pouvoir…

Ronan secoua la tête un peu énervé et répliqua :

— Écoute, franchement, je n’en sais rien. Je tâtonne en me demandant si quelqu’un nous guette ?

— Tu crois que le manipulateur habite sur Bréhat ?

— Peut-être, peut-être pas ! Et ça m’agace !… À tout à l’heure !

# CHAPITRE XIV

Une fois dehors avec le costaud et les deux gendarmes, ils prirent la direction du mouillage des bateaux. Du sable entrait dans ses godasses et il marchait mal. Le costaud avait trouvé la solution et arpentait la plage sans ses chaussures. Ce fut vite fait car de Guerdizo à La Chambre, il y avait un saut de puce. Ils laissèrent l’école de voile, tranquille à cette heure.

Les bateaux, sous une houle légère, se balançaient gentiment. Un peu plus loin, l’un d’eux quittait son corps-mort sans faire le moindre bruit.

D’un grand geste de la main, le costaud le salua.

— Et votre bateau, il est où ? demanda l’adjudant.

— On arrive… là !

Il était petit, en trop mauvais état pour prendre la mer, mais suffisant pour y dormir, pour le moment.

Ils embarquèrent tous les trois.

— Votre copain est là ? interrogea Brémorts.

— Non, mais il ne va pas tarder, son boulot est terminé.

En baissant la tête, ils entrèrent dans une cabine quelconque et mal entretenue. Dans le fond, un coin pour les lits dont les draps et les couvertures avaient été jetés sur le sol.

Le privé fit la grimace, car une odeur forte prenait à la gorge. D’un regard, il fit rapidement le tour de la cambuse et proposa :

— Si nous nous mettions sur le pont, il ne fait pas mauvais et nous serons plus à l’aise pour bavarder.

À l’air libre, tout le monde s’installa comme bon lui semblait. Ronan était face à l’île Logodec, à une encablure de Bréhat.

— Tiens, voilà Serge !

Le groupe tourna la tête au moment où un type assez grand et mince sautait sur le pont ; son regard étonné dévisageait les hommes présents.

Le costaud ouvrit la bouche pour justifier ces présences insolites :

— C’est par rapport…

— Je m’en doute ! Tu n’as certainement pas invité la gendarmerie pour une partie de pêche… je me trompe ?

Il ne se trompait pas. Ronan remarqua qu’une odeur de poisson accompagnait Serge.

— Je me lave les mains et je suis à vous !

Il disparut dans le ventre du bateau. Les quatre hommes restèrent un moment à contempler les alentours. Une île privée, et plus loin, l’île Lavrec qui semblait vouloir s’éloigner au large.

Tout était beau, comme intemporel. Presque aucun bruit, à peine un léger clapotis des vagues sur les coques des bateaux. En fermant les yeux, on se serait cru à l’autre bout du monde.

Ronan tourna la tête pour voir surgir Serge qui s’était changé ; l’odeur de poisson avait presque totalement disparu.

— Je suis à vous ! dit-il avec une espèce de défi dans la voix.

Ronan essaya de le cerner sans le connaître. Son physique était quelconque, son crâne rasé de frais et sa petite moustache insignifiante. L’homme donnait l’impression de vouloir passer inaperçu.

— Nous ne vous dérangerons pas longtemps, juste quelques questions supplémentaires… toujours sur le même sujet, expliqua Prosper Blanc.

Serge ne dit rien, mais approuva et sembla se décontracter.

Ce fut l’adjudant qui commença :

— Nous savons qu’au moment de la découverte du corps, votre ami, et d’un geste large, il désignait le costaud, dormait ici. Donc, il n’a rien vu… et vous, où étiez-vous ?

Il fit mine de réfléchir avant de lâcher :

— Je rentrais de mon travail.

— Par où ? demanda Ronan.

— J’ai longé la plage, il ne faisait pas encore nuit, mais déjà le jour ne ressemblait plus au jour, vous me suivez ?

— On dit entre chien et loup ! dit le lieutenant.

— Possible ! marmonna Serge.

— Et ensuite ? questionna l’adjudant.

Le trio, naturellement, se relayait pour poser les questions, essayait d’avancer, de trouver le moindre indice qui permettrait de démarrer l’enquête.

Pendant ce temps, le costaud, n’ayant rien à dire, décida qu’il ne lui servait à rien de rester sur le pont et disparut dans les entrailles du bateau.

Serge le regarda descendre, amorça un semblant de grimace, comme si d’un seul coup, il se retrouvait seul au monde face à un danger. Enfin, c’est ainsi que le détective le ressentait. Il en fut même étonné.

Puis, le regard de Serge revint se fixer sur le trio, les yeux dans le vague, il continua de sa voix monotone :

— Je suis passé devant le restaurant de la plage, sans m’arrêter, et j’ai continué vers notre bateau.

— Rien que de très normal pour le moment ! remarqua l’adjudant Prosper Blanc.

Serge haussa les épaules, comme pour s’excuser et poursuivit :

— J’ai réveillé mon pote, car ce soir-là, nous avions Yolande qui venait dîner avec nous. J’étais dans la cambuse à préparer les apéritifs lorsqu’elle m’appela.

Les autres étaient à l’écoute.

— Je suis remonté en vitesse, ne sachant pas pourquoi elle me demandait, et sans parler elle m’a désigné deux personnes venant de la plage qui marchaient rapidement ; elles sont montées sur un bateau amarré assez loin du nôtre. Ensuite, le bruit de moteur qui tournait au ralenti, mais pas longtemps, et démarrage sur les chapeaux de roues, si j’ose m’exprimer ainsi.

— Quoi d’anormal ? interrogea le privé.

— Malgré le soir qui tombait, j’ai observé que ce bateau n’était pas là habituellement… J’ai l’œil !

— Ah ! fit l’adjudant.

Car chacun espérait enfin du concret.

— Oui, reprit Serge, nous avons suivi le bateau du regard, jusqu’au moment où il a abordé le continent… mais là, c’était très flou, car la nuit arrivait vraiment rapidement.

— Homme ?… Femme ?

— Impossible à dire. En revanche, ils avaient l’air de savoir manœuvrer.

Ronan fixa son regard sur le point où ce fameux bateau avait disparu et demanda :

— Et votre copine ! Il serait possible de la voir ?

Les deux gendarmes regardèrent le privé en pensant : quel intérêt ? Pour eux, c’était une perte de temps. Mieux valait se rendre à l’endroit où le bateau avait terminé sa course sur le continent… Avec un peu de chance, on pouvait retrouver des traces, ou des choses oubliées, ou ?…

— Je suis votre raisonnement, dit Ronan. Je reste ici pour voir la copine de Serge.

Ainsi, tout le monde se sépara. Les deux gendarmes avaient dans leur tête une idée précise : l’accostage du bateau sur la terre ferme.

Donc Ronan, plutôt à l’instinct, décida de rester avec Morgane et de rencontrer la copine de Serge.

Tranquillement, il retourna vers « la Potinière », aperçut Morgane à travers la vitre, en grande conversation avec une femme, qui n’était pas là à son départ.

Lorsqu’elle le vit entrer, un grand sourire illumina son visage et elle attendit qu’il se rapproche pour lui présenter sa voisine :

— Marguerite Flicker… Ronan, mon compagnon.

Il la détailla très rapidement, sans en avoir l’air, l’habitude des flics : plutôt petite, ronde, un peu hommasse peut-être. Enfin, bien en chair avec un joli visage et des cheveux parfaitement bien coiffés. Elle était détendue et semblait se trouver bien avec Morgane.

La journaliste commença à expliquer à Ronan :

— Madame Flicker m’a été présentée par la grande femme avec qui je discutais lorsque tu es parti avec les gendarmes.

Le privé n’avait rien à dire, il écoutait tout en balayant du regard la grande salle qui se remplissait.

— On déjeune là ? demanda-t-il, évidemment, vous êtes notre invitée.

Un peu de rouge monta aux joues de la femme. Mal à l’aise, elle ne savait pas quoi répondre. Essaya de balbutier, mais Ronan la coupa net :

— Nous serions vexés si vous refusiez… et, Morgane vexée, ce n’est pas beau à voir !… Je blague !

L’atmosphère se détendait et Marguerite accepta.

Le trio s’installa à une table qui permettait de voir la plage où quelques personnes relativement peu vêtues allaient et venaient.

— Et vous faites quoi dans la vie ? questionna-t-il pour amorcer la conversation.

La serveuse s’approcha et tendit le menu. Un instant, chacun se pencha pour sélectionner et finalement tout le monde prit le plat du jour. L’employée s’éloigna et Marguerite dit :

— Vous me demandiez ?

— Que faites-vous ?…

— Ah oui !… Je travaille sur l’île, je suis la directrice de l’Institut, un établissement légèrement en dehors du bourg… il est rattaché à celui de Paimpol. Mais ici, nous traitons les cas moins lourds. Sitôt qu’un cas devient problématique, le patient est dirigé directement sur le continent.

Le privé écoutait, mais son esprit était ailleurs. Il « voyait » les deux gendarmes en bord de mer. Allaient-ils se mettre à fouiller seulement tous les deux, ou appeler la « grosse artillerie » pour mieux décortiquer l’endroit de l’abordage ?

Un cadavre c’est lourd et encombrant ! Car pour Ronan, c’est un cadavre qui était arrivé sur l’île, donc, mort avant… Mais où ?

Des traces, y en avait-il ? Il l’espérait !

Pas si simple !…

— Ronan ! Tu as entendu ?

Morgane lui avait mis la main sur le bras.

— Excusez-moi !

La femme répéta sans s’énerver et dans la tête du privé, cela fit tilt.

Peut-être une piste ! Enfin, un début. Pourquoi pensait-il à un début alors que rien… mais rien ne venait étayer cette pensée !… Parce que Marguerite était dans le médical ! Il reconnut que c’était assez mince. Malgré cela, son esprit, du moins, une partie de son esprit, poussait de ce côté. Il lui demandait d’aller au bout de cette espèce d’excitation qui venait de naître. Plus loin ! Après, il verrait, il pourrait apprécier !

Erreur ou pas !

Le privé avait enregistré, et son cerveau ouvert était prêt, il imagina aussitôt la tactique à employer qui déboucha sur des questions précises :

— Dites-moi, vous êtes ici depuis combien de temps ?

— Trois ans ! dit-elle spontanément. Trois ans le mois prochain.

— Bien ! Et avant, où étiez-vous ?

C’était Morgane qui posait la question, car elle était parfaitement en phase avec Ronan.

— En région parisienne !

La serveuse revenait, retirait les couverts pour la suite du service.

Quelques secondes de silence s’imposèrent. Morgane regarda d’abord son magnéto qu’elle venait d’arrêter, puis leva les yeux pour contempler l’extérieur du restaurant… Son regard se porta vers la plage, devina le corps allongé et sans vie… là où le drame avait eu lieu… enfin, non ! Seulement la découverte du corps. Cette femme, où était-elle morte ? Personne ne le savait pour le moment…

… Le cadavre, on connaissait son nom, Mariette Cournélus. Une femme qui approchait la cinquantaine. Depuis, on avait appris, excepté les déformations physiques consécutives à la prise de thalidomide par la mère, que cette femme avait été rouée de coups juste avant de mourir… Se serait-elle rebellée ?

Quai d’Aiguillon, il y a quelques jours, et sur le port de Paimpol, cinq ans plus tôt, il n’y avait pas eu ces coups répétés.

Quelles conclusions tirer ?

Y aurait-il un autre tueur ? Ou était-ce pour égarer les soupçons ?

Peut-être que le meurtre n’était qu’accidentel. Mais les coups avaient conduit au décès. En constatant la mort, il en avait profité pour faire cette mise en scène ?… Oui ! Mais une handicapée, pourquoi la frapper ? Ce raisonnement ne tenait pas la route…

La journaliste amorça un début de grimace vite réprimé, mais qui n’échappa pas à Ronan.

Les plats furent déposés et le trio commença à manger sans prononcer une parole. Les légumes venaient de l’île ainsi que le poisson. C’était sain et le cadre enchanteur ne pouvait que les satisfaire.

— Et vous êtes satisfaite de votre emploi ? demanda Morgane.

— Globalement, oui !

— Cela veut dire…

— Que c’est une boîte privée et qu’il faut du rendement… souvent au détriment du service !

— Et là, vous n’êtes pas contente ! conclut Ronan.

Marguerite Flicker hocha la tête avec une petite moue tout en approuvant.

— On peut faire mieux !

C’était lapidaire, mais explicite.

Ronan reprit la direction des opérations en disant :

— Ceci étant posé, est-ce que vous avez entendu parler du cadavre retrouvé sur la plage un peu plus loin ?

— Bien sûr, comme tout le monde, où presque.

— Et de celui du quai de Lannion ? interrogea Morgane.

La femme eut un petit sourire que Ronan n’arriva pas à interpréter, mais elle dit aussitôt :

— Là, c’est différent !

Morgane se pencha vers Marguerite, espérant des révélations qui vinrent :

— Je connais le mort…

Le couple ne sauta pas de joie, mais ce fut tout comme.

— Personnellement ? questionna la journaliste.

Déjà, le cerveau du privé se préparait à enregistrer les paroles qui allaient suivre.

Le début de l’enquête était peut-être là !… Il l’espérait !

— Non !… Enfin, ce n’était pas un intime… je l’ai soigné.

— C’est-à-dire ? Expliquez-vous !

Morgane posa sa main sur le bras de Ronan, comme pour le calmer, car, involontairement, en posant sa question, il avait légèrement durci le ton.

Mais Marguerite ne s’en aperçut pas, ou fit semblant. Elle continua :

— Comme je vous le disais, je ne suis arrivée qu’il y a trois ans dans la région, suite à une offre d’emploi passée par l’Institut de Paimpol… et je me suis occupée de lui presque tout de suite, en tant qu’infirmière.

La journaliste regardait la femme qui reprit :

— À cette époque, Albin… vous voyez, je me souviens de son prénom, venait de temps en temps, lorsque sa santé se dégradait. On le retapait, puis il retournait chez lui.

— Vous connaissez sa mère et son frère ? questionna Morgane.

— Oui, un peu.

Ronan enregistrait. Il ne voyait même pas un début de piste, juste des personnages flous qui s’inscrivaient dans une histoire incertaine… mais une histoire macabre !

— Donc, vous le connaissiez ! Et après ?

Marguerite Flicker lorgna du côté de son assiette vide puis releva la tête en continuant :

— J’ai été ensuite mutée à l’Institut sur l’île !

— Pardon ?… Sans votre consentement ?

C’était Morgane qui venait de parler en regardant la directrice. Celle-ci s’agita sur sa chaise, légèrement mal à l’aise, et commença son explication d’une voix hésitante, comme si elle cherchait des mots introuvables.

— Au début… lors du premier entretien, j’ai refusé tout net, même pour une promo. Je passais directrice.

— Pourquoi ? Vous aviez une raison précise ? demanda le privé.

De sa main droite, Marguerite massacrait de la mie de pain, la torturait, comme si cela s’adressait à elle-même. Un début de rictus s’afficha au coin des lèvres.

— … Non ! Mais je m’étais progressivement attachée à Albin qui venait de plus en plus souvent faire des séjours à l’Institut.

— Alors, pourquoi avoir cédé… parce que vous avez finalement cédé ? interrogea la journaliste en la regardant droit dans les yeux.

— Il ne serait peut-être pas mort !…

— Qui ça ? demanda Ronan qui avait déjà un coup d’avance dans cette histoire.

Surprise, la femme arrêta sa main comme le boulanger arrête son pétrin. Le morceau de mie malmené avait l’allure d’une baguette en miniature, un peu ridicule sur la table.

— Ben !… Albin !

Morgane prit le relais, elle suivait parfaitement le cheminement et paraissait entrevoir une idée… mais où pouvait-elle mener ?

# CHAPITRE XV

— Vous pensez que si vous étiez restée à l’Institut de Paimpol, on n’aurait pas retrouvé Albin sur le parking de Lannion ? Et qu’est-ce qui vous fait penser ça ? C’est grave ce que vous dites !

— Une intuition !

Ronan eut un petit sourire qui en disait long en marmonnant :

— Vous savez, on ne va pas bien loin avec SEULEMENT une intuition. Il faut l’étayer ! Et c’est le plus dur… Vous pouvez ?

Elle secoua la tête.

— Malheureusement, non ! Ce que je peux dire, après coup, c’est que le directeur est devenu de plus en plus insistant afin que je file sur l’île… et à la fin, je n’ai pas pu refuser… c’était trop beau ! On m’offrait de l’avancement, puisque je suis passée directrice, et mes horaires correspondaient parfaitement à ce que je voulais. De plus, la cerise sur le gâteau, l’Institut me louait une maison avec un loyer minime… J’avais tout pour ne pas rester sur le continent.

— Et vous avez trouvé cela anormal ? questionna la journaliste.

— Oui, car d’autres infirmières avaient plus d’ancienneté que moi, et…

— Vous vous en voulez ?

Ronan Magyar voyait une petite, petite piste… mais pas la raison du déplacement de l’infirmière et la mort d’Albin.

— Et à Paimpol, le directeur est parti et Bernadette Copic l’a remplacé !

— Oui, elle est devenue la nouvelle directrice de l’établissement.

Les desserts arrivèrent, et ils furent absorbés rapidement dans un silence relatif. Ensuite, Morgane nota à toutes fins utiles le numéro de téléphone de la femme, au cas ou…

Ils se séparèrent sur le pas de la porte. La directrice retournait à son travail et le couple s’éloigna le long de la plage, vers le lieu-dit « la chambre » où des bateaux s’agitaient au gré de la houle.

Ronan et Morgane s’arrêtèrent un instant et se regardèrent : trop de questions tournaient dans leur tête. Ils restèrent immobiles, mais tout bougeait autour d’eux.

Chacun avait enregistré à sa façon. Peut-être fallait-il maintenant en discuter ? Essayer de coordonner tout ce méli-mélo !

Ronan était principalement hanté par cet Albin qu’il ne connaissait pas.

— Qu’en penses-tu ? demanda-t-il.

La journaliste qui regardait au large, devina l’île privée, détourna son regard de ce côté paradisiaque pour revenir sur terre, avec les hommes.

— Je pense que certains ont des vies particulièrement moches… et le mot est faible !

Le privé approuva en silence, les lèvres pincées. Après une seconde de silence, les yeux ailleurs… dans le vague. Mais en fait, le regard plongeait à l’intérieur de lui-même, fouillait, essayait d’imaginer sans trop la connaître, la vie de ce thalidomien depuis sa naissance.

Ce parcours du combattant hors du commun et perdu d’avance. Quelle pouvait être la raison de vivre dans ces cas-là ? Alors que nous, les autres, les biens portants, nous sommes déjà des condamnés à mort en sursis !

Certes nous pouvons goûter des instants de bonheur, mais eux, le pouvaient-ils ?

Avaient-ils des moments de répit ?

Ronan « voyait » Albin chez lui, se déplaçant difficilement, souffrant le martyre… et puis, de plus en plus de séjours à l’hôpital… des soins ! Pour aboutir à quoi ?

Repousser un peu l’échéance fatale !… Et après ?…

Le pire peut-être !

Il était sans doute arrivé. Finir sur un parking un soir de pluie, le corps vidé de son sang !

Triste fin !

Anormale !!!

Il fallait trouver la raison, mais Ronan n’en avait aucune idée

Sur le moment, Ronan ne voyait pas. Il « sentait » que quelque chose lui échappait. Il commençait à cerner une espèce de parcours bizarre. Le quai d’Aiguillon à Lannion : un cadavre. La plage de Guerzido à Bréhat : un cadavre. Et la déclaration du restaurateur au sujet d’un cadavre découvert cinq ans plus tôt à Paimpol, tous exsangues.

Lannion-Bréhat-Paimpol, un périmètre restreint. Où fallait-il commencer à chercher ?

Serge se pointait en bout de plage, il avançait tranquillement.

Quelques instants plus tard, la jonction se faisait avec le couple. Le privé remarqua tout de suite qu’il avait le regard fuyant et que l’alcool expliquait sans doute cette attitude.

— Il est possible de voir votre copine ?

La bouche de Serge se tordit légèrement lorsqu’il balbutia :

— Pas vue !

— Elle travaille où ? interrogea Morgane.

Le bras de l’homme fit une espèce de moulinet dangereux ; emporté par son élan, l’homme faillit se rétamer. Seul, le Dieu des ivrognes le retint debout… mais, est-ce que la patience de Dieu avait des limites ?… Seul Dieu le savait !

On ne s’en sortait pas !

— Le nom ? articula Ronan qui estimait avoir perdu assez de temps.

— Chez Marie-Claude, c’est la boulangerie !

Sans dire au revoir, le couple fila vers le bourg. Arrivé devant la boutique, Ronan jeta un regard à l’intérieur mais ne la vit pas. Il entra, la demanda. C’était l’heure de sa pause et elle n’était pas là.

La patronne leur indiqua où elle habitait, ce n’était pas très loin de l’Institut. Le couple enfila une ruelle étroite au sol bosselé. Quelques chants d’oiseaux montaient dans l’air pur.

Arrivés devant la maison, le privé et sa compagne marquèrent un temps d’arrêt ; ils sourirent en remarquant une bicyclette appuyée contre le mur de la maison, juste à côté de la porte d’entrée. Un jardinet les séparait de la demeure ancienne aux fenêtres étroites.

Du classique sur l’île.

Ne voyant pas de sonnette, Ronan poussa la porte en fer qui miraculeusement ne grinça pas en dépit de ses fortes atteintes par la rouille. Morgane suivait son compagnon et tous deux remontèrent l’allée où des herbes folles apparaissaient entre le gravillon qui se faisait de plus en plus rare.

La maison n’était pas abandonnée, mais donnait cette impression. Les rideaux des fenêtres aux couleurs criardes juraient avec le reste de l’environnement.

— Comment sens-tu ?…

Ronan ne termina pas sa phrase que déjà Morgane répliquait…

— Je ne suis pas très à l’aise !

— Comme tu dis !

Devant la porte d’entrée, le couple hésita quelques instants avant de se décider à entrer. Derrière eux, un bruit ténu de moteur se fit entendre. Ils tournèrent la tête en même temps pour voir passer un quad jaune de la poste à moteur électrique.

Qui disparut aussi vite.

Le calme revint aussitôt, planant comme une menace diffuse.

— On fait quoi ?interrogea la journaliste.

Ses yeux fixaient la porte en bois plein dont le vernis s’écaillait.

Ronan ne répondit pas, frappa du poing contre le lourd battant, et appela en même temps :

— Yolande !… Nous voudrions vous parler !

Il ne cria pas très fort, mais sa phrase résonnait bizarrement.

Aucun écho !

Le couple se regarda une fraction de seconde sans prononcer une parole et le privé, main sur la poignée de la porte, tourna lentement. La porte s’ouvrit naturellement et un couloir un peu sombre s’offrit à eux.

Ronan et Morgane stationnaient à l’entrée, tous les sens en alerte.

Sans franchir le seuil, le détective appela de nouveau Yolande, mais d’une voix moins forte, car il savait que le son se répercuterait plus facilement. À gauche, un escalier aux marches cirées montait sans doute vers les chambres.

Le regard du privé zoomait sur le couloir qui tournait légèrement.

Il murmura à l’oreille de Morgane :

— Je passe la porte le premier, tu me suis de près, et on se méfie…

Il venait de franchir deux mètres, Morgane suivait lorsqu’un chat, apeuré, déboula à toute vitesse du haut de l’escalier et quitta la maison à fond la caisse.

— Il m’a fait peur le con ! lâcha la journaliste en regardant vers l’étage.

Il n’empêche, le privé hésita à poursuivre vers le fond du couloir.

Ce léger incident le fit réfléchir instantanément et ses yeux allèrent du couloir à l’escalier.

— On monte ! décida-t-il. Tu me suis toujours ?

Sans rien dire, elle approuva, mais son visage avait une couleur qui tirait vers le pâle. Ronan commença à monter en essayant de ne pas faire grincer les marches. Pour ce faire, il longeait le mur, sa compagne l’imitait en posant prudemment les pieds sur chaque marche.

Ronan arriva au premier et unique étage. Trois portes s’offraient et il conclut qu’il y avait deux chambres et une salle d’eau. Deux portes sur trois étaient fermées. La porte ouverte laissait passer un bruit qu’il identifia tout de suite : un robinet coulait doucement.

Il trouva le phénomène curieux et redoubla d’attention.

— Tu me suis toujours ! souffla-t-il.

Il arriva à l’entrée de la salle d’eau, se bloqua, puis passa la tête rapidement…

Vide !…

Seul, le bruit entendu dans le couloir était un peu amplifié, car le privé se trouvait à proximité du robinet ouvert.

Son regard photographia la pièce. C’était propret. De la faïence partout sur les murs, facile pour l’entretien. Dans un coin, un bac à douche entouré d’une cabine en plexiglas.

Le privé s’approcha, ouvrit la porte, le bac était sec, aucune goutte d’eau sur les parois. Son visage n’exprimait rien lorsqu’il fit demi-tour.

Il n’y avait personne.

— Viens voir ! appela sa compagne… on dirait du sang, là !

Elle désignait de sa main tendue le fond du lavabo. Il se pencha un peu pour examiner et il plongea un doigt pour constater le bien-fondé de la découverte.

— Tu as raison c’est du sang !

— On ne tire aucune conclusion, d’accord ?

Ronan se releva et la regarda, ses yeux n’exprimaient rien de particulier lorsqu’il répondit :

— Non, aucune ! Elle a pu se couper en se faisant les ongles, elle a pu…

— D’accord, on arrête là les supputations ! Mais maintenant ?…

Il haussa les épaules et murmura :

— Il faut terminer notre visite…

Et le couple quitta la pièce. Dans le couloir, par acquit de conscience, Ronan frappa contre le premier battant fermé, des fois que !

Évidemment, aucune réponse. Il poussa la porte, se retrouva dans une chambre assez grande avec du bordel… Mais pas un bordel dû à la visite rapide d’un voleur qui cherchait quelque chose, non, un bordel classique que l’on trouve dans certaines chambres lorsque l’on ne prend pas la peine de ranger.

On entasse ou on balance !

Là, sur le lit, des vêtements… de toute nature.

Ils s’approchèrent en même temps, intrigués. Quelques robes d’été, des chemisiers, une veste et trois paires de chaussures. Par terre, de l’autre côté du lit, deux revues pornos, relativement anciennes et… Morgane se pencha, ramassa une boîte écrasée, la tendit à son compagnon.

— On dirait une boîte de préservatifs, non ?

— Exact ! confirma le privé.

La journaliste amorça un sourire et ses dents blanches scintillèrent.

— Mademoiselle s’envoie en l’air !

— Et pourquoi ne le ferait-elle pas ? Du moment qu’elle retombe correctement !

Morgane ne dit rien, laissa juste un petit sourire effleurer son visage.

Au pied du lit, sur une chaise, plusieurs dessous affriolants aux couleurs criardes.

— Excitant ! fit Morgane en prenant un string pas plus grand qu’un timbre-poste.

— Ouais !… Mais qu’est-ce que ça veut dire ?… Et où est-elle ?

La journaliste avait reposé le petit morceau de tissu avec une lueur égrillarde au fond des yeux.

— Et si on en profitait ? dit-elle, provocante.

Il fit l’imbécile ;

— Pour ?

— Non, je blague !

Et, elle redevint sérieuse. L’armoire fut ouverte, elle était presque vide. Il n’y avait rien à découvrir. Ensuite, ils visitèrent l’autre chambre, plus quelconque, mais bien rangée. Rien de spécial.

— Bon ! dit Ronan, rien de très intéressant. On visite le bas et on s’en va !

Ce fut vite fait. Aucune trace de Yolande. On retrouvait dans la cuisine le même bordel que celui constaté dans de la première chambre, avec des assiettes sales dans l’évier et des casseroles pas nettoyées. Quelques mouches gourmandes festoyaient même avec un restant de béchamel qui avait coulé sur la table. La journaliste et le privé firent la grimace en passant dans le salon. Les rideaux et les coussins du canapé étaient propres. Le regard du couple auscultait consciencieusement la pièce. Ce fut encore Morgane qui trouva un détail.

— La photo !

— Et alors ? fit Ronan qui regardait vers l’extérieur.

— Regarde bien !

Intrigué, il se pencha.

Dans un cadre, une photo ordinaire qui aurait dû être banale, sauf qu’elle représentait un corps de femme complet, sauf la tête. Donc, difficilement identifiable pour eux.

— On en conclut quoi ? interrogea Morgane.

Il haussa les épaules, mais son cerveau carburait dur, et il répondit finalement :

— Pour le moment, il n’y a aucune preuve d’une disparition ou d’un enlèvement !… Je vais téléphoner à la boulangerie pour savoir si elle a repris le travail… À la patronne de signaler sa disparition si elle l’estime nécessaire.

Ronan passa son coup de fil. Eut la confirmation que Yolande n’avait pas repris son boulot et expliqua en deux mots la visite de la maison en laissant le soin à la boulangère d’appeler la gendarmerie.

Le couple opta pour un retour sur Trébeurden, un bon repas « au Goéland » et une bonne nuit réparatrice.

Le privé avait une petite idée pour vraiment démarrer dès le lendemain son enquête…

# CHAPITRE XVI

Ce matin-là, Gregor Albossian s’éveilla d’excellente humeur. C’était assez rare pour être souligné.

Dans son vaste lit pour lui tout seul, il s’étira doucement en lâchant un cri d’animal en rut. Et pour ça, il connaissait.

La veille au soir, après son resto, il avait raccompagné la fille d’une de ses patientes, qui avait voulu le remercier pour la qualité du travail effectué sur sa mère : des paupières tombantes qui lui donnaient un air de chien battu… disons de chienne battue… il sourit… Il avait eu la mère et la fille !

Quelques rides à effacer, surtout sur la partie basse du visage… travail réussi !

Et, la mère, se sentant plus jeune, laissait ses enfants tranquilles. En quelques mots, elle était moins chiante.

La fille, enchantée du résultat, avait voulu connaître l’homme du miracle. Sur le coup, elle ne le trouva pas beau, s’étonna en son for intérieur d’une telle réussite sur ses patients, alors qu’il aurait eu besoin, lui aussi, d’une nette amélioration.

Néanmoins, après un apéritif, puis deux, et un restaurant, Gregor lui apparut presque beau et elle décida de le récompenser.

Elle ne fut pas déçue… enfin, c’est ce qu’avait cru comprendre le plasticien, car question gémissements, elle n’avait pas été timide. Même franchement hystérique !

Il n’était pas resté dormir, son grand lit lui manquait…

… Une fois ses muscles étirés, il s’accorda cinq minutes d’immobilisme en respirant lentement et à fond.

Et, c’est gonflé à bloc qu’il s’extirpa du lit ; il enfila son pyjama, et d’un pas alerte gagna la salle de bains. Son immeuble bourgeois était d’une tranquillité de cimetière. Il franchit la porte avec allégresse, sans toutefois allumer la lumière dans la salle de bains. Ce matin, il était bien dans sa peau, mais pas téméraire. Il ne voulait pas détruire son optimisme béat d’un seul coup en se regardant en pleine lumière.

Car, bien évidemment, la beauté d’un Dieu grec ne l’avait pas touché dans la nuit. Heureusement qu’il avait ses performances sexuelles !

Son ami Paul, qui l’écoutait toujours avec attention narrer ses exploits, s’extasiait à chaque fois, tout en doutant de leur exacte réalité.

Gregor Albossian commença, comme d’habitude, à passer une main sur la peau de son visage, et dans un geste héroïque, sans sourire, alluma le plafonnier tout en fermant les yeux.

Il allait découvrir quoi ?

Il découvrit !…

… Et ce n’était pas si mal !

Peut-être un peu gonflé sous les yeux… ça, c’était l’alcool hier soir, ils avaient forcé sur la bibine. Mais le résultat n’était pas catastrophique. Loin de là !

Du coup, devant la glace, il gonfla ses muscles… ses pauvres muscles rachitiques.

Toilette faite, habillé comme un prince, il sauta dans sa voiture et quitta le centre-ville de Saint-Brieuc. Direction l’Institut de Paimpol où il avait rendez-vous avec la directrice, Bernadette Copic.

Le panneau Paimpol se profila dans le petit matin. Un matin frisquet comme il en existe parfois sur cette région. Le vent annoncé était au rendez-vous et faisait plier les haies les plus hautes. Lorsque la voiture n’était plus protégée, elle était happée brusquement et semblait vouloir quitter la route. Gregor, mal réveillé, devait faire gaffe.

Bernadette Copic lui avait dit de se repérer par rapport à l’hypermarché. Il y arrivait. Plus loin, il tourna à droite et aperçut l’Institut qui paraissait dormir derrière les arbres agités.

Moteur coupé, il se dirigea tranquillement vers la porte d’entrée. Une ambulance garée à l’autre bout démarrait presque silencieusement.

Instinctivement, il lissa ses cheveux, passa sa main sur son visage et ses sourcils. Il se devait d’être toujours présentable, respectable.

Un petit sourire accroché sur sa face quelconque, il poussa la porte pour se retrouver dans le couloir que « Popeye » hantait déjà de sa démarche chaloupée.

Gregor le regarda sans surprise et dit :

— Bonjour !

Évidemment, l’autre ne réagit pas et s’arrêta contre le battant refermé. Sa pipe encastrée entre ses lèvres minces semblait menacer la vitre blindée.

Gregor Albossian ne se formalisa pas et poursuivit vers le bureau de la responsable. Avant de frapper contre la porte, ses yeux fureteurs investirent la grande pièce. Des pensionnaires s’agglutinaient devant la télévision dernier cri où un programme de dessins animés semblait passionner le groupe… sauf « Arletty » qui passait d’une personne à l’autre avec toujours sa même fantaisie, c’est-à-dire : insultes grossières suivies de paroles apaisantes.

Une femme vêtue de blanc débarrassait les tables des bols du petit déjeuner. Certains, renversés, avaient laissé couler du chocolat, du café ou du lait sur la nappe imbibée. Des taches de confiture ou de beurre la maculaient grossièrement.

On aurait dit qu’une armée de sales gosses était passée par là.

Mais n’était-ce point pareil ?

Finalement, il cogna contre la porte, attendit :

— Entrez !

Gregor poussa le battant. Maintenant, il était curieux de connaître la raison de ce rendez-vous presque secret.

\* \* \*

Il se trouvait dans une pièce assez vaste, au carré. Son œil exercé fit rapidement le tour, accrochant au passage un vase garni par un bouquet de roses. Au mur, à gauche, une peinture curieuse qui attirait le regard.

— C’est beau, n’est-ce pas ? fit Bernadette Copic assise derrière son bureau.

Gregor ne disait rien, il n’était pas un expert et il se contenta de secouer la tête.

La femme insista :

— « les Muses inquiétantes, » d’un peintre italien qui s’appelle De Chirico. C’est une copie, évidemment !… Elle me plaît beaucoup !… D’ailleurs, les muses sont toujours inquiétantes ! Non ?

— … Je ne sais pas ! balbutia Gregor sans se mouiller.

Plus il regardait le tableau, plus il se sentait mal à l’aise et n’arrivait pas à dire pourquoi. Une légère tension titillait la base de son cou.

Face à lui, le bureau directorial à peine encombré. Un ordinateur portable classique, un petit agenda, format poche et deux dossiers mis bien en évidence.

Derrière le bureau, Bernadette Copic, cheveux bruns, courts et bouclés, impeccablement coiffés. En dessous, un front bombé à peine ridé. Là, c’était le plasticien qui pensait. Ensuite, rapidement, deux yeux légèrement étirés qui dénotaient des origines de l’Est, une bouche pulpeuse. Le haut était presque trop parfait, car aussitôt, un contraste s’installait lorsqu’elle se leva pour faire le tour du bureau. Grande, un peu ronde, elle n’avait pas de poitrine et c’est ce qui clochait chez elle. Enfin… non ! Il y avait autre chose… le regard paraissait soupçonneux.

Elle tendit la main.

— Enchantée de vous connaître… et merci d’être venu !

— Vous m’avez intrigué… et vous m’intriguez toujours.

La directrice resta face à Gregor et le regarda avant de lancer :

— Vous viviez en Roumanie auparavant !

Ce n’était pas une question, mais une affirmation.

Sur le coup, il en fut soufflé, et faillit mentir… mais à quoi bon !… Il y avait tellement longtemps, des années qu’il avait quitté ce pays ! Des années qu’il voulait oublier… qu’il avait oubliées

… Et là, devant lui, une femme qu’il ne connaissait pas lui renvoyait son passé en pleine figure…

— Effectivement ! Comment êtes-vous au courant ?

— Venez ! fit-elle.

Elle l’entraîna vers une porte dissimulée sur un côté du mur. Un petit salon s’offrait, juste deux fauteuils et une table basse… vraiment riquiqui !

— Asseyez-vous ! proposa-t-elle.

La voix était plus douce qu’au début de l’entretien et il obtempéra en se laissant couler dans un fauteuil recouvert de velours gris clair.

Bien installé, Gregor aurait pu se sentir à l’aise, mais non… un fer rouge fouillait son estomac, lentement.

« Que me veut-elle ? » Surtout qu’il n’avait rien à cacher de répréhensible.

Bernadette Copic le fixait avec intensité et lâcha brusquement :

— Vous lui ressemblez pas mal !

Sur le coup, Gregor ne comprit pas : « vous lui ressemblez pas mal… » À QUI ?

— Pardon ? fit-il.

— À votre FRÈRE !!!

…

… Et voilà, on y était ! Pourtant, Gregor avait TOUT fait pour oublier… TOUT !

Même qu’il avait quitté la Roumanie quelques mois avant la chute de Ceaucescu, ce dictateur aux mains pleines de sang, alors que son propre frère faisait parti de sa clique.

À cette époque, Nicolas Ceaucescu avait à sa disposition quatre médecins personnels, dont son frère, spécialiste des maladies du sang. Certains des toubibs pouvaient éventuellement pratiquer des essais sur des malades très atteints. « Pour faire avancer la science » disait le dictateur.

D’ailleurs, un des enfants du couple, thalidomien, n’avait pu être sauvé par le médecin qui s’en occupait. Dommage pour lui !… Pour le médecin s’entend.

Un jour, on ne l’avait jamais revu. Les échecs n’étaient pas tolérés au château.

Gregor, quant à lui, habitait loin, n’était aucunement mêlé à tous ces forfaits et ne voyait même plus son frère qui avait dérivé totalement.

Était passé du côté des monstres dirigeants.

Parlant bien le français grâce à ses études, il avait trouvé une opportunité d’aller vivre en France. Il avait donc quitté la Roumanie et oublié cette vie de merde.

Les Ceaucescu étaient morts, l’entourage du tyran avait été épuré. En revanche, pour son frère, il n’avait jamais su ce qu’il était devenu.

ET, en parole, il réapparaissait maintenant !

Gregor Albossian demanda en hésitant :

— Pourquoi vous me parlez de mon frère, je ne…

— Parce qu’il est en France !

La tête lui tournait d’un seul coup, il se massa lentement le front : le cauchemar revenait !

— Et plus précisément dans la région ! asséna-t-elle en insistant.

— Comment le savez-vous ? Il vous a contactée ? interrogea-t-il un peu nerveusement.

Un sourire légèrement haineux découvrit les dents parfaites de la femme lorsqu’elle dit :

— Non, mais j’en suis sûre… les cadavres vidés de leur sang… c’est tout à fait lui ! En plus, s’il faut une preuve supplémentaire, je vous la livre. Le cadavre retrouvé cinq ans plus tôt sur le port de Paimpol, c’est celui d’une Roumaine qui avait fui le régime !

C’est vrai que cette pensée avait effleuré son esprit lorsqu’il avait lu le journal. Mais sans plus. Des monstres, il y en avait partout.

Si son frère avait pu quitter la Roumanie et se réfugier en France, pourquoi avait-il recommencé ses saloperies au lieu de se faire oublier ?

— Et qu’attendez-vous de moi ? interrogea-t-il

Gregor avait hâte de savoir.

— Rien !… Pour le moment. Mais peut-être qu’il va essayer de prendre contact avec vous ! Dans ce cas, vous me prévenez… Il faut absolument l’éliminer !

Il la regarda intensément avant de demander :

— Mais pourquoi vous attaquez-vous à lui ?

À nouveau un sourire s’afficha sur les lèvres de la femme, mais ses yeux ne brillaient pas.

— Regardez-moi !

Il la regarda.

— Comment me trouvez-vous ?

Gregor ne comprenait pas bien. Comment la trouvait-il ?… Il ne savait pas quoi répondre. Elle le comprit et dit :

— En Roumanie, il m’a opérée… j’étais un homme avant !

Le regard de Gregor détailla la femme… la poitrine, oui, peut-être ! Lui, le spécialiste, aurait modelé des seins plus importants… mais pour le reste, il fallait voir de plus près.

Elle reprit :

— Ce n’était pas un spécialiste et il m’a ratée en partie. Sexuellement j’entends.

Elle continua, très remontée :

— Deux autres personnes comme moi sont décédées en souffrant terriblement. Des personnes que je connaissais, et il a dû sans doute faire d’autres victimes… C’est un boucher !… Et j’ai entendu parler à cette époque, mais je n’ai pas pu le vérifier, que l’on avait retrouvé un thalidomien vidé de son sang, mais que l’affaire avait été étouffée… Vous voyez les similitudes ?

Ensuite, la directrice garda le silence, laissa Gregor imprimer ses paroles dans son cerveau.

Gregor Albossian resta de marbre malgré l’annonce. Il ne voyait pas son frère sous cet angle… enfin, pas tout à fait. Mais il l’avait perdu de vue depuis tellement longtemps !

Elle reprit la parole :

— J’en ai parlé aux autorités françaises, mais pour le moment, elles n’ont pas de preuves. Elles ont pris contact avec la Roumanie, mais ce fut une telle pagaille dans les archives et dans le reste que pour le moment, on ne sait pas… En revanche, MOI, je sais, je sens sa présence, et IL recommence !

# CHAPITRE XVII

À Brest, Morgane venait de quitter le café où elle se trouvait en compagnie de quelques collègues journalistes. En sortant, elle laissa le siège du journal à sa gauche et fila vers sa voiture en compagnie de Nathalie le Bellec.

Les deux femmes s’entendaient bien et étaient amies depuis plusieurs années. Autant Morgane était belle et élancée, autant son amie était son contraire. Pas grande, plutôt ronde, un visage ni beau ni laid. Mais au niveau intellectuel, Nathalie était un peu au-dessus de Morgane.

Le boulot de Nathalie Bellec était plus dirigé vers l’étranger et les faits divers atroces. Et là, ils pullulaient.

Justement, Morgane lui avait demandé si des affaires semblables aux cadavres vidés de leur sang avaient pu se produire hors de France… « Certainement ! » avait-elle répondu : « L’échelle de l’horreur avait des barreaux à l’infini… On pouvait monter, monter ! »

Est-ce que l’échelle montait jusqu’au ciel ?

La question pouvait se poser !… Quant à la réponse !…

Les deux femmes marchaient tranquillement lorsque Morgane demanda :

— Je n’ai pas voulu trop parler devant les collègues, mais pour MES cadavres, tu as des nouvelles ?

Nathalie s’arrêta sur le bord du trottoir au moment où un car passait lentement.

— Effectivement, j’ai fait des recherches, pas très approfondies, mais c’est un début. En fait, il y a très peu de cas dans le monde… je veux dire, de cas connus… j’attends une confirmation, car, il y aurait eu en Roumanie, au moins un cas, où on aurait retrouvé un cadavre exsangue. En revanche, les assassinats atroces abondent, et de toutes sortes. Le poignard, les balles sont du classique. L’étranglement aussi. Les outils de jardinage ont la cote. Après, il y a plus raffiné comme : une main tranchée, un bras… une jambe… un pied… alouette !

Elle mima une chanson.

C’était sa soupape de sécurité, et Morgane la comprenait très bien.

— Une oreille coupée… des scalpés, là, tu connais. Puis, les poisons, la pendaison pour faire croire au suicide et j’en passe… mais très peu de cadavres vidés de leur sang à ma connaissance.

— Et comme conclusion, tu en tires quoi ? demanda Morgane.

L’autre sourit tristement en articulant bien :

— Que le monde est FOU ! Mais ça, tu le savais déjà !

Morgane essaya de relativiser sa réponse :

— D’accord ! Mais, nous sommes combien sur la terre ?… Environ six milliards et demi, et tous imparfaits !

— Sauf moi ! fit Nathalie sans rire.

— Bien sûr !

Toujours sans sourire.

Morgane reprit sérieusement :

— Et, comme aux États-Unis, les armes circulent librement !… Est-ce que le taux de morts violentes est très important ? Je parle en pourcentage, mais faut-il calculer de cette façon ? Je ne sais pas.

— Moi non plus…

— Comme nous ne referons pas le monde et que, entre autres, tant que nous fabriquerons des armes, nous ne sortirons jamais de cette spirale… Donc, nous, essayons de régler NOS petits problèmes, et moi, ce qui m’intéresse, ce sont mes pauvres cadavres bretons.

Nathalie et Morgane arrivaient devant la voiture de cette dernière. Un instant, elles s’immobilisèrent et sans rien dire, leur regard se promena sur la rue et les immeubles du centre-ville.

La circulation devenait effrayante, même en province, surtout aux heures de sorties du travail. Plus haut, dans l’immeuble du journal, la lumière allait briller encore longtemps. Des gens travaillaient pratiquement en continu. Les nouvelles n’arrêtaient jamais. Et beaucoup de mauvaises.

Le cerveau des deux femmes devait être connecté, car Nathalie murmura :

— Je crois que l’on aura toujours du boulot !

Morgane esquissa un rictus qui ne l’enlaidit pas et débloqua les portières. Une fois installée sur le siège, elle insista :

— Alors, tu accouches !… Oh, excuse-moi !

Nathalie avait perdu un bébé un an auparavant. Elle posa la main sur le bras de son amie en disant :

— Ce n’est rien ! J’ai digéré, ça n’a pas été facile… mais ainsi va la vie. Il faut savoir accepter, sans cela, la traversée de notre existence devient un calvaire. Avancer, toujours avancer. Et surtout je crois, se retourner le moins possible ; mais c’est dommage, car parfois un regard en arrière peut vous éviter de refaire une bêtise.

Morgane écoutait sans rien dire, car son amie avait certainement raison. Il n’empêche que pour certains, la vie se résumait à des petits, petits moments de bonheur, et de gros emmerdes le reste du temps.

La question était pourquoi ?

Quelques chanceux à qui la réussite avait souri croyaient détenir la vérité et l’assenaient comme une évidence : si on tombait, il fallait se relever, recommencer, toujours… sauf que, certains pouvaient péter les plombs et ne jamais se remettre. D’autres se surestimaient et foiraient lamentablement, d’autres encore avaient les capacités, mais n’avaient pas ce qu’on appelle la « baraka. »

D’autres, c’était pire, n’attiraient que les emmerdes. Et tout cela faisait un mélange détonant dans une société à la dérive. Et puis, l’ultime, l’homme suprême !… Celui qui, pour réussir, emploie tous les moyens possibles, et ils sont nombreux, afin de satisfaire son orgueil démesuré… Viser le SOMMET !

Mais est-ce que chacun n’avait pas son petit sommet personnel ?

Celui qui voulait être médecin et y arrivait, c’était parfait et honnête. Mais on tombait aussi sur d’autres espèces, les « prédateurs, » aussi bien en politique que dans la finance ou dans l’industrie… Et là, pour arriver, il fallait tuer automatiquement.

Tuer devenait parfois un sport.

Nathalie étira ses muscles. Les bras au-dessus de la tête, elle bâilla à se décrocher la mâchoire et poussa un petit cri de satisfaction.

Enfin, en regardant son amie elle commença :

— Je suis en contact avec Maria Bruta une journaliste du Romania Libera.

Les yeux de Morgane s’éclairaient à mesure que sa consœur parlait. Les mains bien à plat sur le volant et le magnéto posé sur ses cuisses, elle écoutait.

Nathalie parlait en fixant son regard vers l’extérieur, comme si celui-ci pouvait nourrir ses paroles.

Elle reprit :

— Maria Bruta était jeune journaliste à la chute du couple Ceaucescu, le 25 décembre 1989, il y a vingt ans. Il n’empêche, elle s’en souvient, tout avait basculé, elle avait été heureuse… malgré les horreurs commises.

Nathalie marqua un temps d’arrêt, comme pour se pénétrer de ce souvenir. Enfin, elle continua :

— Donc, lorsque j’ai téléphoné, c’est avec joie qu’elle a entrepris les recherches, et elle continue. Ce que je peux dire actuellement, c’est qu’après la chute, ce fut un grand bouleversement et que certains dans l’entourage du dictateur ont disparu ou se sont sauvés à l’étranger. Le premier à disparaître fut un des médecins personnels du couple. Deux à trois mois avant l’arrestation des Ceaucescu… le toubib, envolé ! Bien sûr, il a vraisemblablement usé de complicités. Sont-elles venues de l’intérieur ou de l’extérieur ?

La journaliste posa sa main sur le levier de vitesse, le caressa. Son esprit tournait à plein régime. Après ce léger silence, la voix de Nathalie s’éleva de nouveau :

— Après des recoupements, nous penchons pour les deux. Mais nous ne savons pas lesquelles. Certains soupçonnent les services secrets des deux plus grands pays d’avoir précipité la chute de ce tyran qui devenait de plus en plus encombrant. Le plus facile pour faire chuter quelqu’un, c’est de s’attaquer à son entourage proche, à ses hommes de confiance, civils et militaires. C’est ce qui s’est produit. Quatre médecins très proches, ainsi que des militaires de haut rang ont souhaité quitter la Roumanie avec l’assurance qu’ils ne seraient jamais inquiétés.

Morgane écoutait en silence. À l’extérieur, une pluie compacte arrosait la ville. Un rideau liquide couvrait tout le pare-brise. Aussitôt, dans l’habitacle, une buée les enveloppa, et Morgane descendit légèrement une vitre.

Nathalie reprit une position normale avec ses deux mains posées sur les genoux.

Morgane laissait son magnéto tourner, elle attendait encore des révélations, qui ne tardèrent pas :

— Des années et des années se sont écoulées. Maria Buta fouille toujours. Un vrai travail de fourmi. Le fameux toubib est toujours recherché par une famille de Roumanie, assez puissante actuellement, qui lui avait confié leur enfant « thalidomien » pour être sauvé, comme il le leur avait promis. En fait, ce toubib tentait des expériences, et le gosse est mort.

Là, le visage de Nathalie exprima un début d’horreur, ses traits se figèrent, et dans sa tête des images devaient défiler, pas belles du tout.

— En fait ce toubib… ah oui, son nom c’est… enfin, c’était, car en France, certainement grâce à la complicité de personnes ayant un certain poids, il a changé de nom et doit être installé. Comme il parle parfaitement le français, il ne va pas être facile à démasquer. C’est le frère de Gregor Albossian.

— Marié ? demanda Morgane.

La chair de poule recouvrait ses avants bras. Elle n’aimait pas cette histoire mais savait que Ronan allait plonger dedans.

— Non ! répondit sa collègue, il avait trop de femmes à sa disposition pour se consacrer à une seule.

— Dépravé en plus ! interrogea Morgane.

— Je ne sais pas si c’est le terme à employer car tous ceux qui gravitent dans la sphère gouvernementale n’ont pas de difficultés pour faire des rencontres.

Morgane approuva d’un simple geste de la tête. Sa mèche rebelle frémit à peine.

— Ok ! fit-elle, et ensuite ?

Nathalie ferma les yeux comme pour s’isoler et continua :

— Les personnalités de l’entourage de Ceaucescu ont été arrêtées, du moins celles qui n’avaient pas fui à l’étranger.

— Sauf lui ! rétorqua Morgane.

— Et parmi les autres personnages, certains de moindres importances qui seront difficiles à retrouver. C’est un peu comme la chasse aux nazis. Ce fut difficile et beaucoup moururent dans leur lit… Voilà pour le moment !

Morgane la remercia d’un sourire et dit :

— C’est déjà ça ! Tu nous tiens au courant.

Les deux femmes s’embrassèrent et Nathalie sortit de la voiture. Sur un grand signe de la main, elle s’éloigna vers son véhicule.

C’était la dernière fois que Morgane la voyait. À compter de cet instant, Nathalie allait disparaître totalement de la vie de tous ses proches… Et ne donnerait aucun signe de vie.

Personne ne comprit !

Toutes les recherches se révélèrent vaines.

# CHAPITRE XVIII

Gregor Albossian, debout face au miroir de la salle de bains, ouvrit les yeux lentement. En contemplant son visage, il resta stoïque malgré les quelques vaisseaux dilatés qui apparaissaient au ras de la peau de son visage, juste sous les yeux. D’un geste d’expert, il pressa sur le tube de pommade, recueillit une petite noix du produit plutôt transparent et, sans trembler, commença à masser posément, faisant pénétrer la crème jusqu’à sa totale absorption.

Satisfait du résultat, il se recula un peu. Le restant de son corps chétif apparut dans le miroir. La toison noire de sa poitrine laissait apparaître quelques poils blancs.

D’un geste énervé, il se saisit d’une pince à épiler et commença la chasse « aux blancs. »

Une silhouette qui sortait de la chambre passa dans le couloir. Gregor jeta un rapide coup d’œil en disant :

— Le petit déjeuner t’attend, profites-en !

Puis, minutieux, il recommença son travail… enfin satisfait, il passa sous la douche, se sécha et enfila une robe de chambre en soie. Dans sa tête, il se sentait bien… pour une fois.

Un sourire illumina son visage ingrat, car de la musique parvenait de la cuisine ; automatiquement son esprit s’envola vers la soirée deux nuits auparavant au cours de laquelle il avait rencontré fortuitement sa dernière conquête. Une soirée roumaine privée.

Il se souvenait : il avait été invité par Paul Puilout, qui lui avait dit : « Viens, c’est très spécial, mais instructif ! » Intrigué, il avait atterri rue de Grenelle à Paris le soir. Un soir poisseux avec une pluie fine et dégueulasse. Le taxi l’avait déposé juste devant la porte cochère d’un immeuble.

Au départ du taxi, il s’était retourné pour regarder le bâtiment. Un immeuble cossu de style Haussmannien, du luxe, du solide, rien à voir avec les HLM d’aujourd’hui.

Au troisième étage, une musique douce s’envolait par une des fenêtres ouvertes. Il allait se faire connaître lorsque la porte fut ouverte de l’intérieur et un couple en sortit, lui laissant le passage. Il s’engagea et en même temps regarda sa montre : 21 heures, son ami Paul n’allait pas tarder. Il avait défendu un client sur Paris et les deux hommes avaient rendez-vous pour la soirée.

Trois étages à pied lui parurent le sommet de la tour Eiffel et il se décida pour l’ascenseur. Un ancien modèle, avec portes rabattantes, comme dans les films des années cinquante.

Sur le palier, la musique douce lui parvenait atténuée. Tout l’immeuble appartenait à un roumain.

Gregor entra rapidement dans un couloir large avec, à droite, des glaces qui renvoyaient une silhouette déformée, soit trop grosse, soit trop maigre. Le propriétaire était sans doute un farceur ! En revanche, à gauche, reposant sur son trépied, un télescope d’amateur semblait narguer les entrants. Plus loin, une statue en bronze dépassait à peine d’un renfoncement, mise en valeur par un éclairage discret.

Gregor ne savait pas comment qualifier ce qu’il voyait. Mais, il se sentait à l’aise, car le tout puait le fric, et il aimait. Il s’avança encore…

— Ah, docteur, quelle surprise !

Surprise pour lui aussi ! Il se trouvait à 500 kilomètres de sa base et tombait sur quelqu’un qui le connaissait… Il sourit, une femme dans la cinquantaine épanouie étalait avec ostentation sa joaillerie comme d’autres transportent une cargaison précieuse ou de nouveaux seins siliconés.

Son mari devait circuler en camion blindé… au moins !

Il eut du mal à mettre un nom sur cette silhouette. Celle-là, il l’avait travaillée, terriblement. Presque tout le visage était passé entre ses mains. À la limite, ce n’était plus la même personne, car elle avait dû connaître aussi d’autres toubibs.

D’ailleurs, naturellement, elle vint à son secours.

— Blanche !… Blanche de Mantéon !… Ne me dites pas que vous m’avez oubliée !… Nous avons un petit manoir aux alentours de Plouha.

Elle éclata d’un rire de gorge en poursuivant :

— Vous avez passé du temps sur mon « chantier ! »

Ses mains parcouraient la peau de son visage lisse comme les fesses d’un bébé.

— Cela dit… chapeau l’artiste ! Je vous ai recommandé à mes amies… mais nous ne sommes pas là pour parler boulot, n’est-ce pas ?

Blanche de Mantéon parlait assez fort afin d’exister aux yeux des autres. Sa quincaillerie voyante ne suffisait pas à son bonheur et si on ne la regardait pas, elle était la plus malheureuse des femmes…

Normal !

Il y a plusieurs façons d’exister après notre naissance. Soit la jeunesse se passe bien et la construction de l’adolescence est normale, sans trop de manques pour attaquer une vie d’adulte, soit, la jeunesse se passe assez mal, ou terriblement mal, et là, d’ailleurs les échantillons d’humains lâchés dans « l’âge adulte » en témoignent, c’est le grand n’importe quoi !

Cela va de la simple perturbation passagère au dérangement mental important… exemple le plus flagrant : les tueurs en série…

…Gregor regardait Blanche. Elle, c’était juste un besoin de reconnaissance. Pendant les nombreuses séances où elle était venue à son cabinet, elle s’était confiée à lui comme à un psy… d’ailleurs, elle aurait dû aller voir un psy…

… Pourtant, elle avait eu une enfance plutôt heureuse, c’est-à-dire dans une famille très aisée… sauf qu’elle n’était pas la préférée et cette espèce d’indifférence l’avait marquée profondément. Sans maltraitance d’aucune sorte… juste de l’indifférence…

Petits maux et grandes conséquences !

Et parfois, des petits mots donnent des grands maux !

Enfin mariée, et bien mariée, habitant le 16e arrondissement de Paris. Un mari dans la finance internationale. Tout roulait…

… Tout aurait dû rouler !…

… Il se souvenait : un jour, au cabinet, elle était arrivée en pleurs… et toute nue, c’est-à-dire sans ses bijoux ! Elle devait être terriblement traumatisée pour avoir oublié sa seconde peau.

Blanche s’était effondrée sur le siège face à Gregor… Lui qui ce matin-là, devant son miroir, avait failli vomir en voyant sa gueule. Visage peu différent des autres jours, mais à ce moment, son cerveau noircissait tout ce qu’il voyait.

Elle avait dit :

— Charles Louis me trompe… j’en suis sûre !

Gregor s’était dit sur l’instant : et alors !… Mais s’abstint pour prononcer l’autre phrase bête et classique :

— Vous êtes certaine ? Ce n’est pas…

— C’est une jeune Roumaine ! J’ai surpris mon mari en train de l’embrasser !

Évidemment !

— Et que puis-je pour vous ? avait demandé poliment Gregor…

… C’était il y a quelques mois.

Et maintenant elle était là devant lui… Tiens ! Blanche venait de tourner brusquement les talons sans rien dire. Il ne s’offusqua pas, car il commençait à la connaître.

Déjà, tous les bijoux en exposition, elle interpellait une invitée qui se distinguait d’elle par sa robe simple, un peu chiffon, bien sûr hors de prix, mais cela était très « fashion. ».

Gregor les quitta du regard et s’avança dans la grande salle où des lumières savamment disséminées, diffusaient un éclairage tamisé.

Une main forte et virile se posa sur son épaule. Il sourit sans se retourner, car il avait reconnu la poigne de son ami.

— Alors, tu ne t’emmerdes pas trop ? interrogea Paul.

— J’arrive presque à l’instant… laisse-moi d’abord humer l’ambiance.

Il y avait du monde. Du beau ! A priori, beaucoup de gens se connaissaient, car le tutoiement paraissait de rigueur.

— Tu connais toi ? demanda Gregor.

Paul remit une mèche en place et répliqua :

— Je suis invité, donc toi aussi, par le propriétaire de l’immeuble, que j’ai défendu pour une histoire très compliquée, je passe sur les détails. Il est d’origine roumaine et avait fui le régime Ceaucescu avant que celui-ci soit exécuté. Beaucoup d’argent… Et je me demande ce qu’il nous veut… Vraiment !

Gregor regarda son ami, c’est vrai qu’il avait une belle gueule de comédien. D’avocat aussi !

— Bonjour TRÈS CHER !!!

Les deux hommes se tournèrent d’un bloc : c’était pour qui ?

Une femme resplendissante sauta au cou, de Paul évidemment !

Gregor ne fut pas jaloux, il était, ce soir-là, la dixième roue du carrosse.

Les présentations furent faites :

— Tatiana Volof… mon ami Gregor Albossian ! présenta Paul.

Gregor fit un baisemain. Il savait par ce petit geste que la femme apprécierait. Effectivement, les yeux de Tatiana exprimèrent une satisfaction non dissimulée.

Et en même temps, le moral de Gregor remontait en flèche… à moins que cette gisquette ne soit la propriété personnelle de son ami… il estimait avoir une chance.

À ce moment, un orchestre qu’il n’avait pas vu lança un blues à faire chialer le roi de la pègre.

Sans parler, Gregor regarda Paul, qui, compréhensif, lui fit comprendre qu’il pouvait inviter la femme.

Qui ne refusa pas.

Tous deux arrivèrent en bord de piste au moment où la trompette bouchée lançait un long cri plaintif qui fit sursauter Albossian.

— Vous êtes nerveux on dirait ! remarqua sa partenaire.

— Non, ce n’est pas ça…

Il s’en voulait d’avoir eu cette réaction primaire qui, pour lui, le dévalorisait face à cette femme. Heureusement qu’il dansait bien, elle oublia rapidement.

Paul Puilout les regarda disparaître au milieu de la foule…

— Paul !

Paul tourna la tête, car au son de la voix, il se rendit compte. Elle ne lui était pas inconnu. Et, les sourcils en accent circonflexe, il attendit que l’autre se découvre un peu plus.

— Le quai de Lannion ! fit-il, l’autre soir !

— …

— J’ai été interrogé par la police au sujet de la découverte du corps de votre frère.

Paul se remit brutalement en ordre de marche. Ses yeux éteints jusque-là, s’animèrent et il s’exclama :

— Ah oui ! Votre nom est sur le procès-verbal… excusez-moi, j’étais loin de penser…

— Normal, dit Pascal Huimans. Je vous ai vu arriver, mais je n’osais pas vous déranger… et puis, je me suis enhardi… la police avait votre photo…

— Vous avez bien fait, mais votre déclaration n’a pas fait avancer les choses.

En même temps qu’il parlait, les pensées de Paul filaient vers le commissariat de Lannion, la déclaration signée par Pascal… qui était maintenant devant lui. Pourquoi ? Curieux hasard ! Il n’aimait pas le hasard.

Une petite ride de contrariété ondulait sur son front.

À ce moment, le blues déchirant de l’orchestre s’arrêta sur un murmure d’archet de violon agonisant.

Paul vit le couple revenir vers lui.

— Je vous présente ! fit-il. Tatiana Volof et mon ami Gregor Albossian et…

— Pascal Huimans, je viens de Bretagne, comme vous, termina-t-il.

Ils se dirigèrent tous les quatre vers une table libre et se laissèrent tomber sur les sièges. Aussitôt, un serveur se précipita avec coupes et bouteille de champagne.

Aujourd’hui, c’était la grande classe, smokings et nœuds papillons à tous les étages. Le propriétaire de l’immeuble avait stipulé : « tenue correcte exigée ! »

Pourquoi ?

Ils trinquèrent en silence lorsqu’un brouhaha réchauffa l’atmosphère. En levant les yeux, ils virent arriver un petit homme qui marchait à pas rapides et qui saluait tout le monde avec un grand geste de la main. Il était suivi par un handicapé d’une trentaine d’années assis dans un fauteuil roulant poussé par un majordome.

Le petit homme fit le tour de la salle comme s’il était à un meeting politique, serra quelques mains et monta sur la petite estrade réservée à l’orchestre tout en s’approchant du micro. En même temps, il congédia les musiciens en leur donnant une belle liasse de billets de la main à la main et sans se cacher.

Les lumières baissèrent d’intensité, ce n’était pas la pénombre, mais presque. Que voulait dire cette mise en scène un peu grotesque ?

Maintenant, seul, micro ouvert, le petit homme releva la tête et regarda l’assistance en souriant, puis son fils dans le fauteuil roulant bloqué au pied de l’estrade, il jaugea l’assistance d’un large sourire.

Les murmures se tarirent rapidement. Un silence impressionnant envahit la grande salle.

La voix de l’homme s’éleva, pas très forte, mais dont le timbre était parfait pour captiver l’auditoire :

— Tout d’abord, merci à vous de vous être déplacés, parfois de très loin, pour fêter l’anniversaire de mon fils.

De sa main droite, il désignait le jeune homme assis dans le fauteuil.

— Je tiens à faire un petit retour en arrière. Pour ceux qui ne me connaissent pas, car les amis des mes amis sont mes amis, donc invités… Je me présente, Emil Costaniascu.

Le silence paraissait d’un seul coup plus pesant, il continua :

J’étais ministre en Roumanie deux ans avant la chute des Ceaucescu, auparavant, j’avais dirigé une énorme société de bâtiment appartenant à l’État. Et puis, le tyran, paix à son âme maintenant, exigeait de plus en plus de nous, c’est-à-dire, employons le terme approprié, il rackettait partout. En acceptant d’être nommé ministre, j’avais espéré que ce racket n’augmenterait pas, voire disparaîtrait, ce fut le contraire. Il nous tenait encore plus, demandait plus, de la folie ! J’ai commencé à ruer dans les brancards… mais d’une façon assez soft. Je savais par des confrères et des collègues qu’il ne fallait jamais attaquer de front Nicolae, car dans ces cas-là il ne se contrôlait plus et devenait d’une férocité sans nom.

Toute l’assistance buvait ses paroles qui avaient un goût de cendres, en se demandant où le petit homme voulait en venir.

Il reprit :

— Je me souviens, un matin, chez moi, un coup de sonnette impératif a retenti dans notre grand appartement. Étant sous la douche, j’ai demandé à ma femme d’aller ouvrir. Elle y est allée… et je ne l’ai jamais revue.

Les invités paraissaient figés sur place.

— J’ai appris que l’on voulait faire pression sur moi. Bien sûr, étant ministre, donc relativement puissant, j’ai demandé une enquête… qui, bien sûr, n’a jamais abouti. Normal !… car, de mon point de vue, ma femme avait été enlevée par des sbires du tyran… dont un homme surnommé « le Chirurgien. » Il était toujours masqué lorsqu’il se rendait chez quelqu’un pour enlever une personne pour ses expériences. Très peu de gens connaissaient son visage, seulement en très haut lieu. En revanche, sa réputation allait jusqu’aux frontières de la Roumanie et son passage inspirait la terreur. J’étais ministre, je n’ai jamais vu sa tête.

Toujours ce même silence embarrassé, voire effrayé. Nous étions en France !

— Quelques jours plus tard, le corps de ma femme fut retrouvé dans un terrain vague… morte et vidé de son sang.

Un murmure angoissé parcourut la salle. La plupart des invités se posaient la question : pourquoi cette invitation pour une fête joyeuse se terminait-elle de cette façon macabre ?

— Pourquoi je vous en parle ?…

Il se mit sur la pointe des pieds, afin que son regard survole l’assistance muette.

— Parce que j’ai lu… enfin, un ami breton m’a envoyé le journal « Global Ouest. » À la page des faits divers, un article important a attiré mon attention : c’était la découverte d’un cadavre vidé de son sang… comme pour ma femme ! Mais cette fois chez nous, en France, et bien des années plus tard.

Le regard de l’orateur se porta vers le fond de la salle où un type assez grand, bien bâti, bronzé, pas spécialement beau, écoutait d’une oreille attentive. Mais surtout, pendant le discours, cet homme avait observé la salle, toute la salle ; comme si le COUPABLE se trouvait ici, parmi les invités !

# CHAPITRE XIX

Ronan, debout au fond de la salle, enregistrait les réactions de la foule à mesure qu’Emil Costaniascu parlait. Son œil averti n’avait raté personne. Ils étaient une trentaine à être invités, hommes et femmes confondus. D’après l’ancien ministre roumain, le Chirurgien était parmi eux.

Était-ce vraiment possible ? Et comment le trouver ?

Son œil d’expert s’appesantissait sur chaque personne, il se faisait le plus discret possible. Pas très éloigné de lui, le lieutenant de gendarmerie de Paimpol, Gaël Brémorts et à côté, Bernadette Copic, la directrice de l’Institut de Paimpol. Le regard du privé revint vers l’estrade et se porta au-delà du petit homme. Juste derrière, une silhouette familière apparut : Marguerite Flicker s’approchait doucement, ses cheveux à la garçonne bien coiffés.

Pourquoi Costaniascu avait-il invité les deux femmes ? L’une d’elles pouvait-elle être « le Chirurgien » ? Ou peut-être le reconnaître et le confondre ?

Car, il savait, par ses fiches, que Marguerite Flicker avait francisé son nom ; elle s’appelait en réalité, Margil Flickerian était originaire aussi de Roumanie. Juste avant la chute du tyran, beaucoup de Roumains s’étaient enfuis pour des horizons variés, dont la France.

Ronan regardait Marguerite. Elle se tenait maintenant à trois mètres de Costaniascu et ne bougeait pas, elle le regardait simplement. Puis, d’un seul coup, l’ancien ministre s’éclipsa et laissa la femme seule sur l’estrade. Les invités la regardaient sans comprendre et firent silence lorsqu’elle s’empara du micro laissé vacant.

— Bonjour ! dit-elle sobrement dans un profond silence.

— Je me présente : Marguerite Flicker, je suis la directrice d’un Institut à Bréhat et je viens de Roumanie. Là-bas, j’étais Margil Flickerian et j’ai eu à connaître les exploits du « chirurgien ! »

Un murmure vite réprimé parcourut l’assistance, car Marguerite continua :

— Ce que je peux vous dire, c’est qu’en Roumanie, avant la chute des Ceaucescu, il tentait des expériences, entre autres, sur des personnes nées d’une mère qui avait absorbé de la thalidomide. Avec toutes les conséquences que l’on connaît…

Les paroles de la femme firent tilt dans le cerveau de Ronan. Juste tilt, car jusqu’à maintenant, il n’avait eu aucune piste de valable…

«… Le cadavre sur le quai de Lannion était thalidomien. Celui de l’île de Bréhat aussi et… »

Le privé s’approcha de Gaël Brémorts qui, attentif, ne l’avait pas entendu arriver. Il ne sursauta pas quand Ronan lui toucha le bras, mais tourna la tête.

Et, sans être surpris, il dit :

— Intéressant, non ?

Le privé opina et demanda :

— Justement, il y a cinq ans, sur le port de Paimpol, le cadavre ?

— … Exact ! Il était thalidomien !

L’ex-commissaire avait deviné juste. Il sourit tristement. Pourquoi le Chirurgien s’en prenait-il à des victimes innocentes ?

La question était primordiale.

Ronan se promit d’organiser au plus tôt une rencontre avec Marguerite Flicker. Cela s’imposait et rapidement.

La directrice de l’Institut de Bréhat ne parlait plus. Elle observait l’effet de ses paroles sur les invités. C’était houleux, ils se mirent à bavarder par petits groupes, mais le soupçon commençait à s’insinuer dans les esprits, car certains se connaissaient parfaitement, mais d’autres, pas du tout.

Le privé, sans sourire, scrutait les invités. Pas loin de lui, à droite, une femme pas très jolie, mais avec beaucoup de prestance, écoutait un homme assez gros, ventru, avec un cigare non allumé entre les dents. À côté, un autre interlocuteur, grand, mince et distingué, le coupait de temps en temps pour ajouter son grain de sel.

L’ex-commissaire ne comprenait pas les paroles prononcées, mais le visage des trois personnes était assez grave.

Le silence fut demandé.

En effet, Emil Costaniascu revenait se positionner à côté de la directrice qui lui laissa un peu de place près du micro. Il reprit la parole, mais sa figure trahissait une mauvaise nouvelle… ou une mauvaise rencontre lors de sa courte absence.

Pourquoi le petit homme était-il parti quelques minutes ?

Ronan se posait la question sans pouvoir y amener une réponse immédiate et concrète.

— S’il vous plait ! dit Costaniascu en voulant imposer le silence.

Il attendit deux secondes que tout le monde fut à l’écoute… Un ange déformé passa au-dessus de l’assistance en voletant avec des ailes dépareillées. Sans bruit.

Ronan imaginait le pire, il attendait une tuile… ce fut une partie de la charpente qui s’écroula.

L’orateur, la main tremblante poursuivit son intervention et déclara :

— Un autre assassinat a été commis, j’attendais confirmation en coulisse !

Un silence du côté d’Emil, afin que ses paroles atteignent leur but.

Parmi les invités, une voix s’éleva, légèrement mordante :

— Alors, le tueur n’est pas parmi nous puisque…

— Erreur !… Le nouveau cadavre a été découvert il y a une heure, mais il est mort depuis deux jours au moins… donc, le problème n’est pas résolu. Le Chirurgien peut donc être parmi nous !

De l’autre bout de la salle, une femme assez forte demanda :

— Si vous nous donniez toutes les explications, ce serait bien, non ?

Cette question pertinente déclencha un brouhaha de satisfaction malgré le stress présent.

Costaniascu leva les bras en signe d’assentiment et le ton de sa voix monta d’une octave, ce qui lui donna un timbre de fausset :

— Mais je n’ai pas encore toutes les explications ! Et d’ailleurs, est-ce que je les aurai ?… Je sais que la police et la gendarmerie collaborent sur le terrain…

— Et le mort a été trouvé à quel endroit ? demanda la femme aux bijoux.

Mais, au son de sa voix, on sentait que ce n’était pas sa préoccupation majeure. Son bateau était ancré dans le port de Paimpol, et elle avait envie de le rejoindre.

La fête, avait-elle crue, aurait dû être joyeuse, les bijoux exposés sur son corps n’avaient pas produit l’effet escompté. Elle était un peu peinée… voire vexée. La recherche dans les boutiques de la place Vendôme avait été éreintante et la sélection de ces joyaux encore plus…

… Tant de pognon engagé sans aucun effet, cela devenait presque humiliant. Les invités l’avaient à peine contemplée et elle cherchait la parade. C’est-à-dire, comment reprendre l’avantage sur cette indifférence affichée, car ce Costaniascu avait cassé l’ambiance…

… Tous ces cadavres !… C’était désolant, elle en convenait aisément… mais que pouvait-elle y faire, elle ?… Rien ! Et les autres invités ? Rien non plus ! Alors, elle trouvait que chercher le tueur parmi les invités c’était pousser le bouchon un peu loin.

Chez les riches, on ne jouait pas comme cela, c’était beaucoup plus raffiné. Elle esquissa une mimique en se souvenant d’un ministre noyé au bord d’un étang. Comment avait-il fait pour venir mourir noyé sur la berge à trois mètres de l’eau ? Ce fut un mystère pour beaucoup, mais certains « magiciens » avaient classé l’affaire !

Et cet autre ministre trouvé suicidé dans son bureau, écroulé sur la table, un trou dans la tempe gauche et son arme dans la main droite ? Encore une bizarrerie de la nature humaine. Ce mort était-il contorsionniste ?…

… La réponse avait été OUI !…

« NOUS !!! Dans NOTRE milieu, nous savons classer une affaire avant qu’elle ne fasse trop de bruit. »

Alors, des cadavres d’anonymes n’allaient tout de même pas gâcher la fête ! Ou alors… ce Costaniascu cherchait autre chose ?

Le regard perçant du petit homme regardait cette femme embagousée, emperlousée, en pensant que l’arbre de Noël de l’Élysée devait faire SDF à côté. Il trouvait ridicule, voire obscène, cette façon provocante de se montrer.

Néanmoins, il parla en s’approchant encore du micro :

— Pas très loin de l’abbaye de Beauport.

— Quelle horreur ! C’est Paimpol ! cracha la vitrine ambulante de la place Vendôme.

Pourtant, cette femme n’était pas laide, loin de là. Mais cette insistance à se montrer et à parler beaucoup la rendait antipathique.

— Et son nom ? demanda un des invités.

— Je ne sais pas, répondit Costaniascu.

Ronan tourna la tête et aperçut l’homme qui venait de poser la question. Il ne le connaissait pas et commença à le détailler : svelte, mince, portant bien l’habit, il tenait une pipe vide à la main dans un geste qui se voulait rassurant. L’homme paraissait à l’aise.

L’ex-commissaire se rapprocha de Pascal Huimans. Comme ils s’étaient déjà vus une fois, il demanda en chuchotant, comme un gamin demande au professeur :

— Qui est cet homme ?

Pascal, le plus naturellement du monde, répondit :

— C’est Yann de Carbon. Il habite Paimpol… la femme à côté, c’est son épouse.

Ronan la regarda sans dire le moindre mot. Elle avait un magnétisme très particulier, une espèce de charme indéfinissable qui fait qu’une fois croisée quelque part, on ne l’oublierait pas.

— Et le mari, que fait-il ?

L’ex-commissaire insistait.

— Exactement, je ne sais pas, mais il aurait une société qui fabrique des machines pour les dentistes, je n’en sais pas plus !…

— Et sa femme ?

— Je crois qu’elle l’aide… enfin, de temps en temps.

— Pourquoi dites-vous de temps en temps ? interrogea le privé.

— Je la rencontre souvent sur des parcours de golf.

D’un seul coup, Ronan en eut un peu marre. Et après ! Ces questions posées de cette façon-là ne le menaient pas très loin !

Il remercia son voisin, fit quelques mètres en slalomant s’arrêta, et s’appuya contre le mur à côté d’une porte ouverte. Là, il faisait un peu plus frais. Les invités parlaient toujours.

Ronan aurait bien aimé connaître l’identité du dernier mort… mais, à son avis, cela n’allait pas tarder, car les gendarmes et les policiers devaient être sur les dents.

Trop de morts dans un périmètre aussi restreint ne pouvaient être longtemps tolérés. Il était certain qu’en haut lieu, le mot « pagaille » devait circuler.

Est-ce que quelqu’un ici connaissait l’identité du dernier mort ?… Pour l’avoir exécuté ! Encore une fois, il se mit à dévisager les invités en insistant un peu plus et commença par Gregor Albossian et Paul Puilout… Le contraste entre les deux hommes coupait le souffle.

Un beau, un laid ! Plus même, un très beau et un très laid ! Fasciné par cet étrange attelage, il se remémora sa fiche. Le premier, petit par la taille, mais un balèze de la chirurgie esthétique, qui vous rajeunissait en un temps record, et l’autre, un avocat reconnu.

Les deux hommes paraissaient à l’aise, discutaient tranquillement en souriant. Pourtant, il n’y avait pas de quoi. À moins que ces deux hommes ne fussent pas intéressés par le discours de l’ancien ministre. Mais alors, que faisaient-ils là ?

Ses yeux se portèrent de nouveau sur le type qui, a priori, l’intéressait le plus : Pascal Huimans, le commercial qui avait garé sa voiture non loin du cadavre, sur le quai d’Aiguillon.

Le privé n’était pas à l’aise dans cette réunion. Quelque chose flottait dans l’air et il sentait que la moindre étincelle pouvait mettre le feu aux poudres… et pourtant, il avait beau scruter l’assistance et analyser, il ne voyait rien. Pas découragé, mais un peu lassé, Ronan laissa son esprit s’envoler du côté de Bréhat.

L’arrivée sur ce morceau de terre, à couper le souffle tellement la beauté vous prenait à la gorge… et cette tranquillité par rapport à la folie du continent… sauf depuis que le cadavre avait été trouvé sur la plage.

Maintenant, les va-et-vient avec le continent avaient sensiblement augmenté. Souvent, gendarmes ou policiers revenaient poser des questions, fouiner, enquêter !

Il fallait savoir !

Une chose était sûre : tous ces assassinats, celui de Lannion, celui de Bréhat et même l’ancien du port de Paimpol avaient certainement la même raison. Encore, fallait-il la trouver ?

Quant à celui de l’abbaye de Beauport, l’enquête allait commencer. Mais le privé, sans savoir, se doutait que ce crime avait un rapport avec les autres.

Ronan leva la tête ; dans la pièce la musique avait repris. Elle flottait dans l’air gentiment, enrobait les corps comme le bain de boue enrobe le curiste pour le soulager.

Mais aujourd’hui, après l’annonce de l’ancien ministre, est-ce que la musique pouvait encore adoucir les mœurs ?

Plus personne n’avait envie de danser. Les gens bavardaient à voix basse, mais une légère tension stagnait dans l’air. Nous n’étions plus dans une fête anodine, il fallait essayer de trouver un coupable à tous ces meurtres… enfin, c’est Costaniascu qui l’espérait !… Pas le privé !

Trop facile !

Et le tueur devait être un sacré malin… À cet instant, il les épiait peut-être en riant intérieurement… s’il était présent dans la salle. Ce n’était même pas sûr.

Enfin, tout le monde allait passer la nuit dans l’immeuble. Avec un peu, voire beaucoup de chance, il pouvait se passer quelque chose qui déclencherait enfin l’enquête !

# CHAPITRE XX

Il ne se passa rien !

Le lendemain, Ronan était de retour dans sa longère de Kérénoc. À 11 heures, il entendit la voiture de Morgane s’arrêter sur le bateau devant la porte. Le soleil, sympa, se pointait en même temps avec une certaine arrogance en éclaboussant sans retenue la nature.

La journaliste remonta l’allée à pas rapides. Ronan admira la silhouette sans rien dire. Morgane avait enfilé un pantalon collant et des bottes qui montaient haut sur les cuisses. Pas de veste, mais un gros chandail qui appartenait à l’ex-flic, et sa tenue extérieure était complète.

Son visage lisse était reposé et un sourire éclatant laissait briller ses dents. Ses pommettes hautes rappelaient ses lointaines origines d’Europe centrale.

Elle se jeta à son cou, leurs corps s’épousèrent sans avoir besoin de passer devant Monsieur le Maire : pas de mariage, pas de divorce !

Ils s’étreignirent quelques secondes en silence. Elle avait besoin de sentir sa force contre son corps et lui avait besoin d’un petit coup d’électricité. La dynamo personnelle de la jeune femme fonctionnait bien. Il le vérifiait assez souvent.

Tous deux retournèrent vers la maison alors qu’un ange souriant, léger comme un baiser de jeune fille, passait dans le lointain.

Dans le salon, une fois installée sur les genoux de Ronan, elle lui demanda comment il avait passé la journée de la veille.

Une esquisse de grimace déforma sa bouche, elle comprit que ce n’était pas positif.

— Raconte ! fit-elle.

— Toi, après ! D’accord ?

Elle approuva et il reprit :

— Tu savais que Costaniascu organisait une petite fête… bien, je passe… ensuite, nous avons passé la nuit dans son immeuble. C’est immense, nous étions tous au premier étage dans des chambres différentes. Je n’ai pratiquement pas dormi de la nuit. J’étais en éveil en espérant des sorties éventuelles qui pourraient me mener quelque part. Ce fut une nuit calme mais chiante pour moi… et fatigante.

Morgane écoutait et en même temps lui caressait la cuisse. Il poursuivit :

— Au réveil, aucun mort, tout le monde de bonne humeur… sauf Costaniascu qui avait espéré… quoi ?… Il n’y a que dans les romans de gare que le coupable est démasqué aussi facilement. Moi, je n’étais pas déçu… Voilà ! Et toi ?

Morgane arrêta à regret de le caresser et se concentra afin que ses paroles fussent bien comprises, car ses révélations pouvaient être importantes.

— Ton Gregor Albossian !…

— Ce n’est pas encore le mien.

— D’accord ! reprit-elle. Donc, Albossian a passé pas mal d’années en France pour ses études de médecine… Intéressant ?

— Peut-être ! Ne nous emballons pas, mais je vais fouiller déjà de ce côté-là. Je suppose que tu as l’adresse de la faculté…

— J’ai plus que ça !

— Diable ! fit-il en souriant.

Elle se leva afin d’aller ouvrir sa sacoche d’où elle retira des notes manuscrites.

— J’ai l’adresse de la personne chez qui il vivait pendant tout ce temps.

— Chapeau !

Morgane haussa les épaules en disant :

— Je n’ai pas grand mérite, c’est un copain du journal qui a fait les recherches… donc, il vivait chez madame Émilie Gomel, rue Bugeaud à Brest, et il étudiait à la faculté de médecine rue Camille Desmoulins.

Elle reposa ses papiers en lui tournant le dos. Sa position lui permettait de voir une partie du jardin et le portillon d’entrée. C’est à cet instant qu’une voiture de la gendarmerie arriva lentement et se gara juste derrière celle de Morgane. Le soleil frappait fort et inondait le jardin.

— Tu as de la visite ! murmura la journaliste.

Et elle se pencha un peu plus pour mieux distinguer, car la haie très fournie l’empêchait d’identifier le nouveau venu.

Ronan s’étonna à peine, mais se déplia rapidement pour se rendre compte. Machinalement, il redressa le tableau d’un artiste local accroché au mur. Morgane le regarda vite fait en souriant.

— J’allais le faire ! dit-elle.

— Trop tard !… Bon, cette visite, qui est-ce ?

— Les gendarmes, sûrs ! Mais, lesquels ?

Ronan scrutait les personnages.

— Ce sont ceux de Perros… c’est Vinceslas Bordowski et un de ses collègues.

Les deux militaires passaient l’entrée du jardin sans s’attarder sur la beauté de la nature. Morgane ouvrit la porte de la maison avant qu’ils ne se présentent.

Képi à la main, les deux hommes avaient chaud. Ils allèrent même jusqu’à retirer leur veste que Morgane déposa sur un fauteuil.

— Que me vaut l’honneur… commença le privé.

Bordo s’épongea le front et d’un geste raide essuya l’intérieur de son képi en murmurant :

— Ce n’est pas normal ce temps… fait trop chaud !

— On ne va pas s’en plaindre quand même ! riposta l’ex-commissaire… mais, ce n’est pas le temps qui vous amène, hein ?… Sans cela, vous seriez venus avec un mec de la météo afin de nous expliquer ce chamboulement de la nature. Ai-je tort ?

Bordo laissa fuser un petit rire sarcastique et enchaîna :

— Vous avez deviné juste… non, c’est au sujet de la morte de Bréhat. Elle a été étranglée, le pharynx broyé.

— Et alors ?

— Nous avons retrouvé les gants.

Là, le privé se fit attentif et l’autre continua :

— Cachés sur le bateau, à la « Chambre », sur l’île de Bréhat.

Le cerveau de Ronan déroulait cette partie enregistrée lors de son court séjour. Il revoyait le restaurant, la plage, la découverte du cadavre et le bateau avec ces deux hommes… Curieux duo, enfin, chacun vivait comme il le pouvait. La vie devenait plus âpre, plus dure. Les loyers sur l’île, beaucoup trop chers pour des travailleurs normaux… comme dans beaucoup d’îles où les riches achetaient tout.

Il revint aux gendarmes pendant que Morgane allait chercher des boissons rafraîchissantes.

— Et après ? demanda simplement l’ex-flic.

— Nous avons emmené les deux habitants de ce bateau afin de les interroger… Évidemment, ils disent que ces gants ne sont pas à eux… mais ils ne peuvent pas le prouver !

— Le contraire non plus ! opposa le privé.

— Sauf qu’ils étaient cachés dans un tiroir !

Ronan, qui en avait vu d’autres, dit :

— Qu’est-ce que cela prouve ! Tout le monde connaît le bateau et la porte de la cabine ne ferme pas à clé. N’importe qui peut entrer et sortir comme il le veut !… Non ?

Bordo paraissait indécis et jeta un regard au jeune gendarme qui se mit à parler sur un ton péremptoire :

— Ma petite expérience… commença-t-il.

Ce qui fit sourire le privé. Il regarda un peu plus ce jeunot, qui, apparemment, y croyait. Normal, il démarrait dans le métier, il pensait qu’il était du bon côté. Qu’il avait une certaine puissance et des appuis derrière lui. Il allait vite déchanter à moins d’être borné et de faire son boulot comme on l’enseignait dans les manuels.

Il poursuivit :

— … Me permet de penser que nous tenons une petite piste intéressante.

Le privé faillit dire quelque chose, mais s’abstint. À quoi bon ! L’expérience des autres ne servait que rarement et Ronan se rendit compte qu’il avait devant lui le parfait petit soldat. Serait-il capable de reconnaître ses erreurs un jour ? Parce que, parti comme il l’était, il allait en faire. Serviraient-elles ?

Ronan jeta un coup d’œil du côté de Bordo qui, stoïque, attendait la suite.

— Seulement, voilà, poursuivit le jeune gendarme, aucun indice sur l’extérieur des gants n’a permis d’identifier les deux hommes… En revanche, à l’intérieur, nous avons retrouvé deux cheveux qui ont été analysés.

Venceslas leva la main et remplaça son collègue.

— Savez-vous ce que nous avons trouvé ?… Non, bien sûr !… Ces cheveux appartiennent à la morte de la plage !

— … Je ne comprends pas, dit Ronan. À l’extérieur du gant, j’aurais compris, mais à l’intérieur ? Qu’en dites-vous ?

— RIEN !… C’est tout à fait anormal !

En effet, ça l’était !…

À moins que !

Ronan suggéra une hypothèse un peu farfelue à laquelle le jeune gendarme n’aurait certainement pas pensé, car ce n’était évidemment pas dans le manuel.

— Ces cheveux auraient été placés à l’intérieur du gant volontairement. Je ne vois pas d’autres explications… mais pourquoi ?

Vinceslas Bordowski poursuivit :

— Le tueur savait qu’après les analyses, nous ferions le rapprochement avec les gars du bateau… Mais je le soupçonne de se foutre de notre gueule… Il s’amuse, joue avec nous… je ne vois pas ces deux espèces de marginaux tuer cette femme inconnue pour eux… et la vider de son sang.

— Et c’est ce qui va le perdre ! coupa le privé. Il se croit tout puissant !

— Nous sommes d’accord ! reprit Bordo.

— Attendez !

C’était le jeunot ! Il voulait émettre une autre idée ! À voire… plutôt, à écouter.

Le regard des deux plus anciens vira vers l’endroit où le jeune gendarme s’appuyait.

— Et si ces gants appartiennent bien aux hommes du bateau et que les deux cheveux ont été mis par eux ?

— Mais pourquoi, et quel intérêt ? demanda Venceslas.

— Pour brouiller un peu plus les pistes, pardi ! Ils jouent, comme tu dis !

— Peut-être, mais dans ce cas, pourquoi ne pas les avoir fait disparaître ? Pas de gants, pas de preuves !

C’était défendable, se dit le détective qui demanda :

— Au fait, la vendeuse de la boulangerie est-elle revenue ?

Le jeune gendarme secoua la tête et dit :

— Introuvable pour le moment.

Ronan était étonné de sa disparition. Et si la raison était autre… une engueulade, un coup de blues, un enlèvement, ou, ou quoi ? Il décida, pour le moment de ne pas se préoccuper de ce cas, la gendarmerie avait été prévenue.

Maintenant, le sujet principal… Oui, pensa-t-il, des hypothèses à la pelle, comme souvent… mais pas de preuves concrètes. On n’avançait pas beaucoup.

La journaliste revint avec un plateau sur lequel elle avait disposé des verres et une bouteille d’eau minérale. Pas de quoi saouler un régiment.

C’est Morgane qui émit une petite idée :

— Avec le recul, vous ne trouvez pas que cette histoire est un peu curieuse ?

Les hommes la regardèrent avec étonnement. Que voulait-elle dire ?

— Un premier meurtre, il y a cinq ans, d’un homme handicapé, victime de la thalidomide, retrouvé assassiné sur le quai de Paimpol. Il y a quelques jours, donc cinq ans plus tard, sur le quai de Lannion, la même scène.

La journaliste se tut deux secondes afin que chacun prenne conscience du poids de ses paroles. Elle continua :

— Pourquoi cinq ans entre les deux crimes ?

Son regard était fixé sur les trois hommes en même temps. Aucun ne prononça une parole.

— Et puis, après Lannion, deux meurtres s’enchaînent rapidement. Pourquoi cette précipitation ?… si s’en est une ?… et toujours des personnes handicapées… Au fait !

Là, elle regardait plus particulièrement Bordo.

— Le mort de Paimpol, venait-il d’un établissement spécialisé ou pas ?

Bonne question, pensa Ronan.

Venceslas sortit un dossier, le compulsa, tourna quelques pages, revint en arrière d’un seul coup et leva la tête pour dire :

— Non, il habitait chez ses parents. Mais comme il n’était pas encore très handicapé, il sortait de temps en temps à la nuit tombée, pour être tranquille. Et là, il n’est pas rentré.

— Et la morte de Bréhat ?

Quelques pages furent tournées.

— C’est un peu différent. Elle était très handicapée et… ah merde !…

Il releva la tête, très étonné et lâcha :

— Elle était dans la même voiture que le frère de Paul Puilout. Ils ont été kidnappés en même temps !… et ils sont retrouvés morts, vidés de leur sang à quelques dizaines de kilomètres et en l’espace de quelques jours… Vous comprenez quelque chose ?

Le gendarme ne regardait personne en particulier, mais s’adressait au groupe.

Pas un ne pipa. Si explication il y avait, elle viendrait plus tard.

Ronan poursuivit :

— Et le dernier, à côté de l’abbaye ? Handicapé aussi ?

— … Non !… Enfin si ! Il lui manquait un bras, mais c’était imputable à un accident.

Le privé se leva, se mit à faire les cent pas en murmurant :

— Où est la cohérence… et y en a-t-il une ?

Le jeune gendarme répondit le premier :

— La seule, c’est que tous les morts souffraient terriblement parce que leur mère avait absorbée de la thalidomide… sauf le dernier !

— Cela ne nous mène pas très loin ! enchaîna Morgane.

Tous en convinrent sans prononcer une parole, mais les visages étaient expressifs à souhait.

Ronan balança sans donner plus de précision :

— Vous connaissez Émilie Gomel ?

— Oui ! fit Bordo.

— De ce côté-là, rien à savoir d’intéressant ?

Le jeune gendarme secoua la tête en disant :

— Rien, elle est morte il y a plusieurs mois… en tout cas plus de six mois. Son pavillon a brûlé. Cela pouvait être une piste !

— Et les études de Gregor Albossian ? interrogea Morgane.

— Normales, rien de plus ! termina Bordo.

Un long silence s’établit, ponctué çà et là par des cris d’oiseaux de passage ou par l’aboiement d’un chien.

Finalement, les deux gendarmes se levèrent à la satisfaction de Ronan. Il avait une idée et voulait la mettre en pratique tout seul pour voir… enfin, juste avec Morgane.

# CHAPITRE XXI

— Tu penses à quoi ?

Morgane avait posé la question, car elle voyait son compagnon soucieux.

— À cette Émilie !

— Mon pote informateur n’était pas au courant. Tu trouves sa mort étrange ? demanda la journaliste.

— Un peu quand même !… Ou alors, les hasards de la mort sont étonnants.

Morgane se leva pour porter le plateau à la cuisine. Le privé ne la regarda pas. Son cerveau tournait à plein régime lorsqu’il dit :

— On va aller à Brest voir ce fameux pavillon…

— Pour ce qui doit en rester ! lança-t-elle de la cuisine.

— Eh bien, nous nous renseignerons dans les environs. Elle devait bien avoir des amies ou des relations. À nous de les trouver !

Une demi-heure plus tard, le coupé filait sur le Finistère. Si l’enquête se poursuivait assez tard, le couple avait décidé de dormir sur place. À Morlaix, la voiture s’engagea sur la nationale 12 qui les menait directement à la grande ville.

En périphérie, pendant que le détective fixait la route et les directions à prendre, Morgane le guidait. Elle faisait ça très bien, car le siège de son journal se situait à Brest.

Ils arrivèrent rue Bugeaud, au grand soulagement de Ronan. La voiture passa au ralenti devant ce qui restait du pavillon en ruine d’Émilie Gomel. Entre-temps, la journaliste avait téléphoné à son journal pour obtenir des précisions supplémentaires sur cette femme. Il fallut dix minutes pour qu’elle apprenne que cette Émilie n’avait pas de famille proche. Des recherches étaient en cours pour mettre en contact les assurances et des héritiers possibles.

En attendant, les ruines restaient des ruines. Peut-être pour longtemps.

Une vingtaine de mètres plus loin, Ronan se rangea le long du trottoir et dit :

— Tu m’attends une minute, je vais renifler les cendres et je reviens.

Morgane esquissa un sourire en disant :

— Tu te prends pour un voyant ?

Il laissa fuser un petit rire en quittant la voiture et déploya sa grande carcasse qui disparut à la vue de la jeune femme. Elle s’empara de son portable et entra de nouveau en contact avec son journal.

Ronan stationnait devant la maison calcinée. Il n’y avait rien à tirer de cet amas noirci… rien ! Son regard photographiait chaque portion de mur écroulé.

— Incroyable, hein !

Dans son dos, une voix de femme résumait la situation. Il se tourna pour approuver et rencontra deux yeux bleus, perçants comme un foret en tungstène.

Une petite vieille, un cabas à la main se tenait appuyée à une canne, bien vêtue d’un imperméable clair et de petites chaussures presque à la mode terminait le personnage.

— Vous connaissiez la dame qui habitait ici ?

La petite grand-mère cligna des paupières avant de remarquer, fine mouche :

— Ah, parce que vous ne vous êtes pas arrêté au hasard pour regarder ?

Ronan s’aperçut qu’elle le regardait avec curiosité, peut-être même le suspectait-elle !

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que la maison a brûlé et qu’à l’intérieur, il y avait une vieille femme qui a péri.

Que dire ?

Finalement, il se lança dans le mensonge :

— Pas tout à fait, effectivement ! Ce coin me plait et je me demandais s’il était possible d’envisager d’acheter cet emplacement.

La mémé déposa son cabas et s’appuya des deux mains sur sa canne. Elle fixa l’homme droit dans les yeux avant de dire :

— Là, vous m’en demandez trop. Je sais simplement qu’elle vivait seule. Si elle avait des enfants, je ne les ai jamais vus… j’habite au bout de la rue.

— Et vous la connaissiez ? interrogea-t-il avec espoir.

— Non pas vraiment. Bonjour, bonsoir ! C’est tout !

Ronan ne montra pas sa déception, mais insista :

— Et, est-ce que vous lui connaissiez des amies ou des relations ?

La petite vieille se redressa légèrement en grimaçant.

— L’arthrose… la vieillesse ! Le temps n’arrange personne ! Peut-être la mort, et ce n’est même pas certain !

— Dites donc, vous n’êtes pas très gaie ! constata Ronan.

Elle esquissa un petit sourire triste en murmurant :

— D’habitude, si ! Mais aujourd’hui, je me suis levée un peu barbouillée… sûrement un truc qui n’est pas bien passé… bah ! Un peu de bicarbonate et la forme reviendra… Attention, pas celle de mes 20 ans, non… celle de mes 88 !

— Mais quel âge avez-vous ?

— 88, plus six mois… et à notre âge, les mois qui passent comptent double, voire triple.

Ronan la regardait toujours lorsque Morgane l’appela.

— J’arrive ! fit-il.

Et se tournant vers le petit bout de femme, il interrogea encore :

— Alors, pour les amies ou les relations ?

Après une hésitation, elle lâcha du bout des lèvres :

— … Il y a bien un monsieur qui passait de temps en temps, mais je ne connais pas son nom.

L’impasse !

— Merci quand même, madame, et bonne promenade.

Ronan retourna rapidement vers la voiture et se laissa tomber sur le siège. Sans lui laisser le temps de souffler, Morgane attaqua bille en tête :

— Pendant que tu draguais la petite vieille, j’ai travaillé, moi !

Froid comme une lame de rasoir, le visage impénétrable, il lâcha :

— Et alors ?

Elle éclata de rire en l’embrassant dans le cou, reprit sa place et renseigna son compagnon :

— La femme qui a péri à l’intérieur de la maison recevait souvent un homme…

— Je le sais !

Elle parut étonnée, néanmoins, poursuivit :

— Ce n’est peut-être pas le même !

Ronan lui pressa la cuisse en disant :

— Continue !

— Un monsieur relativement âgé, enfin de la même génération que la personne décédée. Il habite à l’autre bout de la ville… enfin habitait…

Le privé mit le moteur en route et murmura :

— On y va !

Le véhicule décolla du trottoir et prit de la vitesse. La rue était calme et ils s’éloignèrent du pavillon carbonisé. Une lueur d’espoir pointait grâce à sa journaliste préférée.

Un bon quart d’heure plus tard, Ronan virait dans la rue, non loin du bord de mer. Le couple descendit de la voiture et fut assailli par les cris des oiseaux de mer qui n’hésitaient pas à voler bas en surveillant de leurs yeux perçants le moindre morceau à choper.

C’était un petit immeuble assez moderne de trois étages.

— Tu as son nom ? demanda-t-il.

— Constant Gillec.

Ronan pressa le bouton du digicode, patienta très peu de temps. Une voix métallique répondit :

— Oui !

Le privé donna des explications et la porte s’ouvrit après un claquement : Rez-de-chaussée, porte de gauche.

La porte s’ouvrait déjà au moment où le couple se présenta. Dans le couloir bien éclairé, il se trouva face au propriétaire. La classe ! Mince, assez grand, il était en robe de chambre de soie et portait en dessous une chemise blanche avec un petit foulard noué négligemment autour du cou.

Cet homme respirait l’aisance. Il avait un fume-cigarette vide dans la main gauche qu’il faisait rouler comme un tic continuel.

— Je n’ai pas très bien compris vos noms ! fit-il

Ronan recommença les présentations tout en suivant l’homme dans le couloir. Il paraissait traîner légèrement la patte et c’est lui qui précisa spontanément :

— Guerre d’Algérie !… un mauvais souvenir ! Enfin, ce qui est fait est fait.

Il ne s’étendit pas plus longuement et pénétra dans une vaste pièce qui servait de salon et de salle à manger.

Son visage apparut en pleine lumière et Morgane le détailla rapidement. Outre son allure aristocratique, son visage fin barré d’une petite moustache faisait penser à un acteur des années 50, le regretté Noël Roquevert.

— Asseyez-vous ! pria-t-il.

Ronan et Morgane se laissèrent tomber dans un canapé, face à un curieux instrument de musique qu’ils ne connaissaient pas.

L’homme suivit leurs regards, sourit et donna l’explication :

— Étonnant ! Cela a été inventé au XVIIIe siècle, l’évolution de cet objet a donné naissance au piano d’aujourd’hui. Son nom est pianoforte… et à côté, ce qui ressemble à une guitare par la forme, c’est un oud. Cet instrument est utilisé en Afrique du Nord et au Proche-Orient…

— Intéressant ! dit l’ex-commissaire.

— Mais je suppose que ces curiosités ne sont pas le but de votre visite, d’après ce que j’ai compris.

Morgane se laissa aller contre le dossier et dit :

— Vous supposez bien !

Ronan allait poser une question lorsqu’une ombre se matérialisa dans le couloir et s’arrêta devant la porte. En levant la tête, Constant lança :

— Vous pouvez partir maintenant. Je me débrouillerai… À demain et merci !

La jeune fille disparut à la vue du trio. L’homme se justifia :

— Elle vient m’aider presque tous les jours. À mon âge, la vie n’est plus aussi simple.

Son fume-cigarette qui ne l’avait pas quitté tournait toujours entre ses doigts fins.

Il le regarda d’un œil un peu dur en articulant :

— Je ne fume plus depuis un moment, mais il m’en reste quelque chose…

— Monsieur Gillec, comme nous ne voulons pas vous déranger trop longtemps, pourrions-nous entrer dans le vif du sujet ?

Il cligna plusieurs fois des paupières sans rien dire et le couple prit ce silence pour un assentiment.

— Vous connaissiez madame Émilie Gomel ?

Dans les yeux clairs de l’homme, une espèce de lueur nostalgique apparut.

— Oui !

— Oui, un peu… ou oui beaucoup ? demanda Morgane qui s’était redressée.

L’homme à l’allure aristocratique fixa son regard sur cette belle femme sans pouvoir se prononcer exactement sur ses origines. Il estima qu’elle représentait presque la perfection par le niveau des mensurations. Et le bougre s’y connaissait, il avait beaucoup voyagé.

— Disons… pas mal ! Attention ! Nous n’avons jamais été amants… que de l’amitié, mais forte. Elle a fini seule, même moi je ne suis pas allé à son incinération, car elle a finit carbonisée dans son pavillon. J’étais loin de la France.

— Bien ! fit le détective qui prenait le relais. Donnez-nous votre avis sur la disparition de madame Gomel dans l’incendie de son pavillon… mais franchement !

Instinctivement, l’homme se raidit en répliquant :

— Pourquoi ce mot franchement ?

— Parce que… ce sinistre est passé à première vue comme normal, alors que des choses clochent, d’après certaines sources.

Constant Gillec se relâcha un peu avec un petit sourire triste accroché à sa face.

— Vous savez, la police a eu quelques doutes, car cette nuit-là, d’après les voisins, la rue fut animée. Et une moto est passée dans la rue quelques secondes avant le déclenchement du feu.

— Nous le savons, enchaîna la journaliste, car un collègue a enquêté pour le journal, et ce n’est pas très clair. Cela dit, nous n’avons trouvé aucune preuve et la police non plus.

— Alors, pourquoi venir me poser des questions ? interrogea Constant.

Ce fut Ronan qui reprit la parole le premier :

— Vous avez peut-être lu les journaux, il y a eu des crimes du côté du Trégor et du Goëlo et il est possible qu’Émilie Gomel ait, il y a des années, hébergé un étudiant ou plusieurs étudiants en médecine, et que l’un d’eux soit peut-être mêlé de près ou de loin, aux affaires en cours !

— L’hébergement, ça remonte à quand ? demanda Constant.

— Au moins vingt ans !… Voire un peu plus !

Le front de l’homme se rida sous la réflexion et il laissa tomber :

— Un homme ?… Pas une femme ?

Le couple ne s’attendait pas à cette éventualité… Normalement, c’était un homme !

— Pourquoi cette question ? interrogea Morgane.

Le regard semblait remonter lentement le temps… Puis, le déclic !

— Je me souviens d’un jeune homme qui venait souvent avec une jeune femme assez jolie… et un peu plus tard, un autre jeune homme.

# CHAPITRE XXII

Une lueur d’intérêt alluma le regard du couple qui instinctivement se redressa.

— Si vous pouviez être plus précis, est-ce possible ? interrogea la journaliste soudain plus attentive.

Constant Gillec ferma complètement les yeux, ce qui le fit rajeunir de quelques années, car la tension du visage disparaissait pour se concentrer à l’intérieur du bonhomme.

Puis une petite ride apparut juste à la racine de ses cheveux. Les yeux toujours fermés, mais d’une voix un peu changée, qui semblait venir de loin, il récita :

— Lui, plutôt mince, je dirais même chétif… ah oui ! Ce qui m’avait marqué, c’est sa laideur en opposition totale avec la beauté de la jeune fille… Attendez !… je crois… OUI ! cria-t-il, je dois avoir une photo. Grâce au ciel, je suis minutieux et je classe tout.

Pour son âge, il se leva prestement, tira légèrement sa jambe et fila vers le couloir où il disparut.

— Tu y crois ? chuchota Morgane qui doutait un peu.

— Il le faut !

Constant fut absent deux minutes, deux minutes que mirent à profit Morgan et Ronan pour découvrir l’endroit où ils étaient. Mis à part le canapé profond et les deux fauteuils, une petite table en bois travaillé trônait à leurs pieds. Dans le prolongement de la pièce, de lourds rideaux de couleur pourpre encadraient une porte-fenêtre qui laissait passer un clair-obscur du plus bel effet.

Sur un mur, face à eux, une peinture représentant un samouraï à cheval détonait un peu avec l’ensemble des meubles.

— J’ai trouvé un carton plein de photos !

Constant venait de franchir la porte, il tenait une boîte en carton usagée, d’une couleur indéfinissable et la lumière frappait le couvercle cabossé.

— Tenez, regardez, je n’ai rien à cacher !

En prononçant ces mots, il déposa le carton sur la table basse, ôta le couvercle qui se déchira d’un coup et laissa apparaître un gros paquet de photos entassées à la va-vite.

— Il va falloir trier !

L’homme se pencha sur le carton, examina les clichés. Il écartait les photos inintéressantes d’un bref commentaire sous le regard attentif du couple.

— Tenez, regardez !

Le couple scrutait, mais, pour le moment, les photos ne représentaient rien pour lui.

— Celle-là peut-être ! fit Constant.

Morgane s’en saisit avec avidité et le regard de Ronan plongea sur le cliché. Elle représentait quatre personnes assises à une table dans une cuisine.

— C’est dans le pavillon d’Émilie Gomel. Retournez-là !

Au dos, une écriture serrée et maladroite : Grégor Albossian, Vasile Stephan, les deux autres noms étaient illisibles.

Ronan leva la tête et regarda le vieil homme qui l’observait. Il questionna :

— Vous n’étiez pas là ?

— Eh si !

— Je ne vous vois pas…

— Je prenais la photo… ces noms vous disent quelque chose ?

— Oui ! Enfin, un ! affirma le privé.

Constant eut un léger sourire en resserrant son foulard autour du cou un peu maigre et lâcha :

— Gregor Albossian !

— Oui ! Comment le savez-vous ?

Les yeux de Constant allaient de Ronan vers la photographie usagée.

— C’est facile, c’est le seul homme qui soit venu assez longtemps chez Émilie, les autres venaient plus épisodiquement. Il a passé plusieurs années chez elle. Il louait une chambre, ensuite, il est reparti en Roumanie travailler et est revenu en France pour exercer dans la chirurgie esthétique ou réparatrice, je ne sais plus.

Morgane, les yeux rivés à la photo, ne releva pas la tête et questionna :

— Vasile Stefan, ce visage ne m’est pas inconnu, non ?

Ronan approuva sans pouvoir vraiment l’identifier.

— Et à côté, vous connaissez la jeune femme ?

— Non ! Ce jour-là, elle est venue avec lui. Je l’ai vue deux ou trois fois, pas plus… quant aux autres, je n’en ai qu’un souvenir très flou.

Le privé, la photo dans une main, semblait ne pas vouloir la déposer sur la table. Ce fut Constant Gillec qui proposa :

— Voulez-vous la garder ? Si elle peut vous être utile, je n’y vois pas d’inconvénients !

— Merci ! J’allais vous le demander.

Morgane, fine mouche, savait, se doutait, qu’avec l’aide de cette photo, ils allaient se rendre à la faculté de médecine pour essayer d’en savoir plus.

Sauf que…

Elle se leva, se saisit de son téléphone et dit :

— Je vous demande une minute, j’ai un coup de fil à passer…

Quelques secondes plus tard, tout sourire, elle venait se rasseoir et renseigna :

— Je viens d’appeler mon journal. Un de mes collègues connaît madame le Limier à la faculté. Il va lui téléphoner afin qu’elle nous aide.

Ronan la remercia d’un sourire alors que Constant ouvrait des yeux admiratifs. Ces deux-là étaient redoutables et terriblement complémentaires, estima-t-il.

Déjà, Ronan se levait imité par Constant. Morgane, toujours assise, se demandait, en anticipant, si cela pouvait les mener vers le tueur.

Car pour le moment, rien !… Si ! Un étudiant en médecine sur une photo vieille d’une vingtaine d’années… mais qu’ils connaissaient.

Et si ce type était le tueur ?

Études de médecine chez nous, retour en Roumanie. Là-bas, des morts… enfin, un mort au moins vidé de son sang. L’individu revient en France et on se trouve confronté à des morts, aussi vidés de leur sang !

Tout cela concordait parfaitement bien… trop bien ?

Il allait falloir faire le rapprochement avec des meurtres dont un qui remontait à plusieurs années… avec un seul point commun : les morts étaient tous physiquement déformés, car leurs mères avaient accepté de prendre cette thalidomide pendant leur grossesse, ce fameux médicament qui avait provoqué un énorme scandale à l’époque !

Morgane et Ronan dubitatifs, se retrouvèrent dans la rue, sur le trottoir non loin de leur voiture. Quelques nuages téméraires s’avançaient au-dessus de la ville, semblaient s’arrêter, puis disparaissaient vers les terres.

Elle soumit ses déductions, un peu hâtives, à Ronan, ce qui le fit légèrement sourire.

— C’est si amusant que cela ?… Ah ! tu y as pensé aussi ?

— Un peu mon neveu !

— Et alors ? s’impatienta-t-elle.

Il la regarda droit dans les yeux, au fond de ses prunelles elle vit comme un brasier illuminer son regard.

— Ce n’est pas idiot du tout !… On y va ?

Une fois au volant, le détective ne se relâcha pas.

— Qu’est-ce que tu as ? interrogea la journaliste.

Les doigts de Ronan se mirent à serrer le volant épisodiquement et les muscles de son dos se contractèrent de nouveau.

— Je ne suis pas à l’aise et je ne sais pas pourquoi… quelque chose m’échappe et ça m’ennuie. La solution Albossian paraît trop simple.

Morgane se pencha, l’embrassa chastement sur la joue en disant :

— On avance quand même, non ?

Il fit la moue en répliquant :

— Si peu !

Le véhicule arrivait à la faculté rue Camille Desmoulins. Une fois à l’intérieur du grand bâtiment, ils se dirigèrent vers l’accueil vitré où officiait une femme entre deux âges.

— C’est pourquoi ? fit-elle avec un sourire agréable.

Ronan se présenta et expliqua la raison de sa venue. La femme acquiesça simplement, répondit « d’accord ! » Puis passa un coup de téléphone. Elle raccrocha et dit :

— Étage deux, porte 22, madame Le Limier. L’ascenseur est au bout du couloir…

— Et l’escalier ? demanda Morgane.

— Juste avant !

Et la femme se replongea dans ses problèmes internes.

D’une démarche rapide, le couple s’éloigna vers l’escalier. Il croisa deux personnes tenant de volumineux dossiers en équilibre sur un chariot. Le bonhomme, l’air ronchon, disait à la femme souriante qui l’accompagnait :

— La prochaine fois, ses dossiers, il ira les chercher lui-même. On n’est pas ses boys, merde !

La femme le calma en lui posant la main sur le bras :

— Ce n’est pas grave !

Ronan et Morgane arrivaient non loin de l’ascenseur et s’arrêtèrent juste avant une porte-coupe-feu.

Ils la poussèrent et l’escalier apparut. Pas un bruit. Très peu de monde semblait l’emprunter.

Ils le gravirent lentement et arrivèrent sur le palier du deuxième étage. Dans le couloir, il y avait plus de mouvement, des jeunes, femmes et hommes confondus, allaient d’une porte à l’autre.

Porte 22 !

Ronan frappa contre le battant. Aussitôt la réponse arriva légèrement étouffée.

Morgane entra la première et Ronan ferma la porte. Ils se trouvaient dans une pièce claire assez vaste où trônaient deux bureaux. Un seul était occupé, par une femme

— Madame Le Limier ? Nous venons de la part du journal « Global Ouest. »

— C’est moi ! fit-elle à la demande de la journaliste.

Le couple, sur invitation de la femme, s’assit sur les deux chaises vacantes. Le regard de Ronan balayait les murs où étaient épinglées des photos qui représentaient toutes, sans aucune exception, des plages, une mer limpide et des cocotiers.

Le privé s’étonnait lorsque la porte fut poussée et qu’une personne entra pour s’installer derrière le bureau vide. Ronan sourit en découvrant un bel homme noir avec un sourire étincelant. Les photos devaient l’aider à se souvenir de son pays.

L’homme dit simplement bonjour poliment et se plongea sur l’écran de son ordinateur.

Morgane avait commencé à parler avec la femme brune et elle lui montra la photographie confiée par Constant, car d’après ses dires, elle travaillait depuis 25 ans dans la maison… Alors, avec un peu de chance !

Madame Le Limier ajusta ses lunettes, fixa la photo pendant quelques secondes. Ensuite, elle la tourna pour voir si une date ou une phrase pouvait lui rappeler quelque chose.

Enfin, elle murmura :

— Vous savez, 25 ans de boulot derrière un bureau, j’en ai vu passer du monde, parfois, sans connaître leur nom.

Elle n’était pas encourageante. Néanmoins, Ronan insista :

— Cette photo, d’accord ! Mais dans les archives, c’est possible non ?… La photo remonte à 20, 25 ans, environ.

— Certainement ! Vous attendez-moi là, j’en ai peut-être pour un petit moment… Vous pouvez prendre un café en attendant, c’est un peu plus loin à droite.

Le trio quitta la pièce en laissant le bel Antillais à son ordinateur.

Ronan et Morgane dégustèrent tranquillement leur jus en regardant par la fenêtre, plongeant sur une grande cour qui finissait sur la rue principale.

— À quoi tu penses ? interrogea Morgane.

Le privé, les yeux ailleurs, tourna la tête au moment où un rayon de soleil plongeait dans la chevelure de sa compagne et donnait une couleur cuivrée à quelques mèches de cheveux. Ses joues hautes, sans maquillage, laissaient apparaître une peau légèrement rosée.

Il se disait qu’il avait de la chance d’avoir rencontré cette femme. En fait, il n’y était pour pas grand-chose : en effet, c’est elle qui l’avait dragué un soir où il n’était pas très en forme. Enfin, disons qu’à cette époque, il avait beaucoup de bas et très peu de hauts. Ce soir-là, sur l’échelle des dépressifs, il n’était pas au mieux, mais avait décidé de se changer les idées.

À quoi tient un changement radical de vie !… Parfois une rencontre et tout change en bien. Ce qui était son cas. Parfois, des rencontres en mal, et tout bascule dans le néant !

À quoi tient ce fil ?… À une bobine achetée au bon endroit, au bon moment !

— À ma vie ici ! lança le privé.

Morgane décida de la jouer ironique.

— Tout un programme !… Mais ta vie à Paris, c’est un programme ancien, ça sent le vieux, le périmé… À oublier !

Ronan lui caressa la joue gentiment et murmura :

— Tu crois que l’on peut oublier deux mariages, donc deux femmes. La première, que j’aimais et qui m’aimait, mais qui ne supportait plus mon travail de flic surbooké… et puis la mort de la deuxième dans des conditions particulièrement atroces.

Il ouvrit la bouche, découvrant ses dents de carnassier, et laissa fuser :

— Ce sont des péripéties de la vie que je ne peux et ne veux pas oublier. C’est peut-être ce qui me permet de garder les pieds sur terre. De savoir qui je suis… ce que nous sommes !

— Ce qui veut dire ?

— Pas grand-chose !

Morgane sourit à peine ; le rayon de soleil, poursuivant sa course, frappait maintenant un coin du mur où une petite mouche, dérangée, prit son envol silencieusement.

— Tu n’es pas gai aujourd’hui ! constata-t-elle.

— Ouais !… C’est peut-être à force de patauger dans les délires de l’humain. J’ai beau les connaître, je suis toujours surpris par cet esprit créatif du mal… Cette personne, homme ou femme, qui tue ces thalidomiens, pourquoi ? En plus, vidés de leur sang comme des poulets ! Que fait-il du sang ? Je cherche la raison !

Ronan secoua la tête et enchaîna :

— Nous sommes de sacrés tarés… graves !

La journaliste ne dit rien, elle n’avait pas le vécu de son compagnon. Elle consulta sa montre et murmura :

— On y va, elle doit être revenue des archives maintenant.

Ils se retrouvèrent dans le bureau, face à madame Le Limier qui les attendait en souriant.

Enfin, une bonne nouvelle, pensa le détective.

— Alors ?

La femme tenait des notes à la main et dit :

— Vous m’aviez parlé de Gregor Albossian. Pas de problème, il a fait ses six années d’études chez nous.

Ensuite, la secrétaire tendit la liste à Ronan afin qu’il la lise lui-même. Morgane se pencha sur son épaule et tous deux la parcoururent.

Elle était assez longue. D’abord, ils la lurent en entier sans s’arrêter sur chaque nom. Ensuite, ils revinrent au début et détaillèrent :

Elle démarrait avec Gregor Albossian. Normal ! On passait à Clarisse Amaury, ensuite trois noms inconnus du couple puis Vasile Stefan… avec sa tête d’inconnu connu

Le journaliste de « Global-Ouest » avait fait du bon boulot

Ronan approuva et continua :

— Encore quatre noms qui ne disent rien, et Marguerite Flicker…

Il releva la tête pour regarder Morgane.

— Et là, Magdalena Nechito et Victoire de Carbon.

Le détective s’arrêta. Les yeux dans le vague, il essayait d’emmagasiner ce qu’il venait de lire, mais c’est Morgane qui le devança :

— Si je m’attendais à ça !… et toi ?

— Pas du tout ! Des suspects à la pelle, sacrée liste !

Le privé se mit à les compter sur la feuille avant d’observer :

— Six noms de personnes qui ont commencé ici leurs études de médecine. Seulement deux les ont terminées. Albossian et Victoire de Carbon. Gregor est retourné en Roumanie pour exercer sous le règne de Ceaucescu… Mais pourquoi est-il revenu en France ?

— Moi, je sais ! fit la journaliste.

Ronan tourna la tête, interloqué.

— Et tu ne disais rien !

— Je l’ai appris pendant mon coup de fil donné chez Constant Gillec, tu sais, lorsque je me suis isolée… je savais que l’on y viendrait… Écoute !

Elle sortit une feuille de papier, la déplia et commença :

— Lors du charnier de Timisoara, Albossian a été vu dans la région. Nous ignorons pourquoi, car son boulot, c’était d’opérer à l’Euroclinika, un point c’est tout. En revanche, son frère qui était dans l’entourage des Ceaucescu opérait aussi. Mais, apparemment, ses opérations n’étaient pas toujours des réussites. Il faisait, paraît-il des essais, des opérations de la dernière chance. Et, sur le fils d’une personnalité, il y aurait eu un ratage et des poursuites malgré la protection dont bénéficiait l’entourage du tyran. La protection a réussi à faire bloquer le dossier par la bureaucratie locale pendant deux ans, mais, sentant le vent tourner, le frère aurait quitté précipitamment son pays d’origine et on le suppose en France. Mais en fait, personne ne l’a vu, peut-être va-t-il essayé d’entrer en contact avec Gregor.

Madame Le Limier avait regardé le couple discuter sans intervenir. Ce grand type, pas spécialement beau, mais au magnétisme inquiétant par moments, et cette femme presque trop belle et parfaite, paraissaient se compléter.

Finalement, elle se mêla à la conversation et demanda :

— Vous cherchez quelque chose de spécial… ou une personne spéciale ?

Ce fut Ronan qui donna les renseignements nécessaires, mais juste ce qu’il fallait.

La femme eut beau réfléchir, elle ne fut d’aucun secours au couple.

# CHAPITRE XXIII

Gregor Albossian se préparait dans son appartement, une soirée importante programmée depuis longtemps l’attendait.

L’interphone grésilla et en maillot marcel et caleçon à fleurs, il traversa les pièces pour aller répondre.

— Oui !

— C’est moi !

Gregor parut étonné et dit :

— Tu n’es pas en retard, monte !

D’un geste vif, il débloqua la porte donnant sur le palier et fila vers la salle de bains. Sans déclencher la lumière, il entra, faillit se cogner au meuble, jura tout seul contre sa connerie et finalement alluma la petite lampe qui y diffusait une lumière tamisée.

Seul un éclairage limité le rassurait. Dans la pénombre, sa petite gueule d’oiseau de proie, son torse étriqué et ses bras pas plus épais qu’une cartouche de stylos-billes, ne se voyaient pas.

Il maudit encore une fois ses parents, les pauvres !

Et commença à s’enduire le visage de crème, la dernière née d’une gamme pour donner un coup d’éclat après une journée de labeur… et là, tel était le mot exact tant une opération avait été pénible et prolongée.

La clinique avait eu une coupure d’électricité, heureusement que les groupes électrogènes avaient pallié cette anomalie. Il sourit en repensant à la Roumanie d’avant où de tels incidents étaient monnaie courante.

Ses doigts couraient tout en caressant la peau et la crème pénétrait lentement en régénérant les tissus. Il commençait à se décontracter après cette journée d’enfer. En rentrant, il s’était allongé un peu avec, en fond, une musique douce pour adoucir les nerfs.

Bon !… Il respira un grand coup, ses premiers soins étaient terminés

Gregor repensa à l’interphone en se disant : qu’est-ce qu’il fout ? Et, comme il était pratiquement dans le noir, sans pouvoir consulter sa montre, il se tourna vers le couloir, là où la lumière plus intense permettait de voir à une petite horloge…

… Il fut happé par une force phénoménale sans voir d’où cela venait. Soulevé de terre comme un fétu de paille, les yeux hagards, il ne comprit pas, n’assimila pas. Ses pieds décollaient du sol et son cou atomisé le torturait…

… La respiration bloquée, Gregor Albossian sentait sa vie s’enfuir rapidement. Des milliers d’aiguilles dansaient devant ses yeux. Deux mains qui lui semblaient énormes lui écrasaient le pharynx comme une vulgaire coquille de noix. Dans un dernier sursaut de pantin désarticulé, ses doigts de chirurgien, habitués à inciser, essayèrent de se défaire de l’étau qui enserrait son cou…

… Juste avant que l’ultime craquement ne le laisse inerte après un dernier soubresaut inutile comme celui d’un clown qui effectuait son dernier numéro.

L’autre le lâcha sans le déposer, comme un sac de patates encombrant. Le visage calme n’affichait rien. Pas une émotion, pas un rictus, rien !… Sauf une respiration un peu sifflante qui signifiait que la mise à mort n’avait pas été aussi facile que prévue.

\* \* \*

À Ploubazlanec, pointe de l’Arcouest, non loin de l’hôtel « le Barbu », une petite rue connaissait une agitation anormale à cette heure : vingt et une heures trente, l’heure où les braves gens étaient rentrés chez eux. De grosses limousines et quelques coupés silencieux entreprenaient de s’y garer.

On donnait une fête dans une des demeures qui parsemaient la côte. L’air du large vivifiait les poumons et à quelques miles, l’île de Bréhat, dans le noir, montait une garde vigilante. Des éclats de voix se faisaient entendre en même temps que des portières claquaient.

On sentait que les invités n’avaient pas l’intention de s’ennuyer.

Un 4x4 énorme de fabrication étrangère se rangea difficilement entre une Buick ancien modèle des Années 60 et une rutilante Mercedes dernier cri.

— Bravo ! Bravo !

Un couple plus que mondain applaudissait et donnait de la voix à l’exploit. L’homme au volant du monstre avait réussi à se garer sans emboutir un autre.

Un sourire fat illumina le visage de l’homme encore jeune. D’un geste de vainqueur, il remercia ses admirateurs. Puis, il baissa la vitre et lança :

— J’ai l’habitude… mais quand même, aujourd’hui, je suis particulièrement en forme pour les créneaux… Pour la fête, il faut voir !

Et il éclata d’un rire tonitruant, légèrement incongru et remonta la vitre. Une autre voiture américaine avançait silencieusement et remontait la rue ; le conducteur n’arrêtait pas de jouer avec ses feux de croisement qui illuminaient la portion de rue.

Des portières claquèrent encore, puis soudain la rue redevint si calme qu’on percevait le bruit des vagues porté par un léger vent.

Les invités remontaient l’allée éclairée par des spots dissimulés pour l’occasion dans les arbres proches. Plus on approchait de la demeure, plus la musique se faisait présente. Pour le moment, une samba montait dans l’air. À l’intérieur de la propriété, le vent de la côte était moins perceptible. Des invités pénétrèrent par la porte coulissante au moment où la musique s’éteignait d’un seul coup.

Le salon ! Enfin, Clarisse Amaury, l’infirmière homo de Bréhat, appela cette pièce, « salon », mais elle ne savait pas trop, car c’était immense et à l’autre bout, un morceau de piscine apparaissait. L’autre extrémité, invisible de la place où elle se trouvait, devait se prolonger, vers l’extérieur, ou vers une autre pièce.

— C’est chouette ! Hein !

Marguerite Flicker, la directrice de l’institut de Bréhat, dans un petit geste furtif, passa la paume de sa main sur la joue de sa maîtresse.

— Et toute cette partie de la côte est comme ça !

Clarisse frissonna au contact de la main et demanda :

— Nous sommes chez qui ?

— Un grand chirurgien de Paris qui a fait ses études à Brest, comme nous… sauf que nous avons bifurqué avant, nous. C’est, comment dirais-je… une réunion de famille… de grande famille !

— Curieuse famille !

— Pourquoi dis-tu ça ? s’étonna Marguerite.

— Car à part les études faites au même endroit, rien ne nous rapproche !

— Si !… La médecine, sauver les gens ! asséna la directrice.

Un air de tango langoureux emplit l’atmosphère, il enveloppait, massait les corps qui se laissaient aller au son de la musique. Tout le monde tournait dans le même sens, sans bruit, excepté peut-être quelques raclements de chaussures qui rappelaient que certains n’étaient pas des habitués de la danse.

Clarisse demanda :

— Tous ceux qui sont là ont fait des études de médecine à Brest ? Tu m’étonnes !

— Oui ! Pourquoi ?

— Regarde cet homme !

Marguerite Flicker tourna la tête et son regard accrocha un homme pas vieux… la bonne trentaine, estima-t-elle, pas très grand, disons, 1,73 m, cheveux en brosse sur un visage agréable. Un détail choquait, du moins pour elle. Ses sourcils étaient trop fournis.

Elle sourit de cet examen clinique rapide, mais elle ne le connaissait pas.

— Et alors ?

La réponse ne se fit pas attendre, Clarisse déclara :

— Je le connais… oh, pas intimement, mais j’ai déjà vu sa tête quelque part…

— Peut-être un visiteur à la clinique… On voit tellement de monde, fit Marguerite.

Clarisse hésita avant de laisser tomber :

— Tu as sans doute raison… après tout, quelle importance ! On est là pour s’amuser, non ?

La directrice approuva en zieutant la salle immense. L’orchestre faisait une pause et les musiciens s’éparpillèrent un instant. L’un deux, cigarette éteinte à la main se dirigea vers le jardin. Deux autres se rapprochèrent du buffet superbement garni. Le dernier s’épongea le front avec un mouchoir en papier avant de se diriger vers le morceau de piscine extérieure.

Le brouhaha des conversations s’amplifiait. Chacun avait des choses à dire, d’autres se retrouvaient après bien des années d’éloignement.

Jérôme Florian, le chirurgien et propriétaire de cette demeure, avait eu la riche idée des retrouvailles. Certains étaient fous de joie et se juraient de ne plus se quitter. Ce n’étaient pas des paroles d’ivrognes, car l’alcool n’avait pas encore fait de ravages.

Sur le côté de cet immense salon, un escalier monumental en marbre montait à l’étage. Marguerite Flicker se fit la réflexion que les murs étaient étrangement nus, juste recouverts d’une espèce de crépi inconnu.

Jérôme Florian !

Marguerite le trouva plutôt beau gosse. Baraqué, une véritable armoire à glace, malgré un léger embonpoint que l’on devinait sous sa veste très ajustée. Son teint bronzé, certainement à l’année, contrastait avec des yeux très clairs, limite insoutenable, lorsqu’ils vous fixaient.

Fier de lui, de sa réussite professionnelle et de son invitation, il se promenait parmi les convives en distribuant quelques bons mots… parfois comme : « Aucune femme ne s’intéresse à des journaux coupés en morceaux… en revanche, une femme coupée en morceaux intéresse les journaux, » et tout le groupe de s’esclaffer !

Satisfait de lui, il filait en glissant sur des chaussures à 1500 euros, vers un autre groupe qui semblait l’attendre avec impatience.

Marguerite Flicker l’accompagnait du regard sans porter de jugement. Elle ne le connaissait que par le courriel reçu à la clinique et qui l’invitait à cette soirée. Après vérification, il s’était avéré que ce n’était pas une blague de potache.

Effectivement, plusieurs personnes de sa promo à Brest se retrouvaient ici en bonne compagnie.

— Tu viens prendre un verre ?

C’était Clarisse qui lui prenait la main et l’entraînait vers le buffet relativement clairsemé. En effet, comme partout dans le monde, au début, les morfals se précipitaient, se bousculaient, engloutissaient, et une fois rassasiés, s’éloignaient un peu, commençaient à bavarder en gardant quand même un œil sur le buffet… des fois que…

Devant la table, les deux femmes hésitèrent devant l’abondance et la variété des toasts. Il y avait de tout. À tel point qu’un invité, devant un toast d’une curieuse couleur, demanda :

— Sur le dessus, vous savez ce que c’est ?

De l’autre côté de la table, le serveur sourit poliment en disant :

— C’est du gratin de crabe à l’indienne, là, c’est de l’andouillette hachée menu avec une goutte de beaujolais.

— Pardon ?

— Oui, le vin ! Goûtez !

Elle goûta délicatement et avala. Ne fit pas la grimace.

— Et là ?

Elle désignait des toasts plus petits.

— Foie gras avec une goutte de banyuls.

Et il poursuivit ses explications :

— Tous ces vins proviennent de propriétés appartenant à monsieur Florian ou à des amis très proches…. Vous aimez ces toasts ?

— Succulents ! fit Clarisse… Tu te sers ?

Elle s’adressait à son amie qui était davantage sur la réserve. La directrice observait les plats disséminés sur la table. D’autres arrivaient et étaient aussitôt disposés à leur tour.

— Et en boisson, ce sera ? interrogea le serveur.

Il regardait les deux femmes qui hésitaient.

— Un doigt de champagne, dit Marguerite.

Le serveur fit la moue, car le champagne ne s’alliait pas bien avec les petits fours choisis.

Les deux femmes passèrent quelques minutes au même endroit sans être bousculées. De temps en temps, elles voyaient un invité s’approcher, hésiter toujours ; le choix trop important faisait que dans le cerveau, un tri devait s’effectuer.

Finalement, elles s’essuyèrent les mains consciencieusement et se tournèrent vers la salle.

— As-tu vu qui arrive ! murmura Marguerite Flicker à son amie.

Elle avait remarqué.

Un couple passa la porte, Ronan et Morgane arrivaient un peu en retard. Lui, costume strict qui datait de sa vie d’avant à Paris, chemise bleu ciel et cravate tirant sur le rose. Sa haute stature se faisait automatiquement remarquer. Avec sa gueule légèrement torturée, une mèche courte qui pendait sur le front, il paraissait à l’aise, d’autant plus que Morgane le tenait par le bras et que son sourire en disait long sur leur relation intime. Elle, cool, en beauté, peut-être plus que d’habitude, car sa chevelure était particulièrement travaillée.

Quelques regards accompagnèrent leur arrivée. Certains hommes se retinrent de siffler… ringard !… Quant aux femmes, c’était différent, il y avait un mélange d’admiration et sûrement plus d’envie.

C’était un peu pour cela que Morgane souriait.

— Je te laisse ! dit Morgane. À tout à l’heure !

Ronan avait compris et ne dit rien. Le couple était là pour le boulot… même un sale boulot… annoncer la mort de Gregor Albossian.

Il avait été prévenu par la police de la mort d’Albossian, d’où le retard à l’invitation. La musique reprenait ses droits et quelques couples envahirent le milieu de la salle. Morgane avança, s’approcha d’un homme qui lui tournait le dos et discutait avec une jolie femme, tout sourire.

— Monsieur Puilout, Paul ?

L’homme se tourna, et un sourire ravageur explosa sur son visage en découvrant Morgane qu’il jugea aussitôt attirante.

— Je pourrais vous parler une minute ?

— Même plus si vous le désirez !… Excuse-moi, Bernadette !

La journaliste l’entraîna un peu à l’écart. Lui, légèrement en retrait, apprécia la silhouette.

À l’angle du mur qui s’ouvrait vers la piscine, elle s’arrêta et demanda :

— Vous connaissez bien Gregor Albossian ?

Intrigué, Paul fixa Morgane avec force. Pourquoi cette question ?

Néanmoins, il répondit volontiers et sans détour, se promit de poser des questions à cette belle nana qui paraissait un peu curieuse.

— C’est un… c’est MON ami le plus proche !… Qui êtes-vous ?

Morgane amorça une espèce de sourire limite rictus et se présenta.

— Bien ! Et alors, qu’est-ce que vous me voulez ?

Elle n’y alla pas par quatre chemins et annonça :

— Votre ami Gregor est décédé !

En même temps, la journaliste attendait une réaction, son œil averti aperçut Ronan qui s’était rapproché et observait avec attention l’ami proche du mort.

Le visage de Paul se décomposa d’un seul coup, devint grisâtre. Ses yeux manifestaient, non pas une incompréhension, mais un grand vide, une impossibilité à admettre ce mot.

# CHAPITRE XXIV

Décédé !…

DÉCÉDÉ !!!

Il secoua la tête, comme si ce geste pouvait rejeter loin la phrase de Morgane… loin de son cerveau.

Et puis, tout ce que cela voulait dire pour APRÈS !…

À partir de cette seconde, il se sentit orphelin pour la deuxième fois : son frère d’abord, ensuite son meilleur ami.

Les yeux dans le vague, il murmura, plus pour lui que pour les autres :

— La vie sans mon meilleur ami !… Ne plus jamais le revoir… non ! C’est un cauchemar !

Tant que le souvenir resterait vivace, Gregor existerait toujours. Mais, un jour, c’était inexorable, à force de ne plus le voir, sa disparition serait classée dans un coin de sa mémoire… pas oubliée, mais classée dans une espèce de hiérarchie… Bêtement, son image ne serait plus prioritaire… et il disparaîtrait une seconde fois !… Une deuxième mort !

— Monsieur !

C’est Morgane qui se rappelait à son bon souvenir. Il tourna la tête et regarda cette beauté qu’il ne voyait pas et murmura :

— Je lui disais toujours, tu roules trop vite !… Et voilà !… Il devait venir à cette soirée, nous avions rendez-vous.

Son regard paraissait fixer l’éternité.

— Erreur ! dit la journaliste

— Pardon ?

— Il a été assassiné dans son appartement.

— ASSASSINÉ !!!

Puis, il le répéta en grimaçant. Comme si ce mot le torturait, le blessait. Cela faisait mal, définitivement mal.

Il posa la question rituelle que deux personnes sur trois émettent :

— Et par qui ?

— Trop tôt pour le savoir. En tant que proche de la victime, vous allez être interrogé par la police, normal !

— Bien sûr, mais je l’attendais ici. Alors, quoi leur dire ?

— Les aider… la police va vous interroger sur vos relations proches… sur ceux que vous fréquentiez !… Parce que, il est mort dans son appartement, mais, il a certainement ouvert à une personne qu’il connaissait et qui est sans doute le tueur !

Ronan s’approcha, Paul le reconnut et demanda :

— Avant de venir ici, est-ce que quelqu’un devait le rejoindre chez lui ?

Paul Puilout répondit qu’il ne savait pas… mais que tout était possible.

Le privé posa encore quelques questions mais qui menaient, pour le moment, dans une impasse. Avant de laisser l’ami de la victime, Ronan questionna :

— Et ici, connaissez-vous particulièrement une personne assez proche de lui ?

Sans lever la tête, Paul articula distinctement :

— Il y en a plusieurs !

Et, son regard se détourna pour survoler la salle. Une seconde s’écoula avant qu’il dise :

— Il y a au moins dix personnes qu’il fréquentait, bien sûr. Plus ou moins.

— Dites !

Les yeux perçants de l’homme fouillaient les petits groupes, finalement, il lâcha du bout des lèvres :

— Là-bas à gauche, Bernadette Copic.

— Bien, merci. Nous allons la voir… à tout hasard !

Le couple laissa Paul à ses pensées moroses et s’avança vers la directrice. La femme vit le couple arriver. Comme elle les connaissait, elle laissa les quelques personnes présentes et vint vers eux.

— Si je m’attendais !… Vous n’avez rien à voir avec la médecine ?… Si ?

— Non ! dit le privé.

— Alors, vous êtes juste des invités exceptionnels, ou alors… je sais, vous êtes des amis du propriétaire ?

— Non plus ! fit la journaliste.

L’étonnement apparut dans le regard de Bernadette Copic.

— Ne cherchez pas, c’est un peu plus compliqué que ça ! avança l’ex-policier.

Pourtant, elle insista :

— Ce n’est quand même pas pour moi ?

Le privé trouva la question intéressante et abonda dans son sens volontairement :

— Justement, une question : vous connaissez bien Gregor Albossian ?

La directrice se contracta légèrement, c’est du moins ce que ressentit Ronan, mais ce fut très bref.

— Oui, nous ne sommes pas des intimes, mais l’on se voit souvent !

— Grâce aux études faites à Brest ?

— En partie, bien sûr !

— Savez-vous pourquoi il n’est pas là ce soir ? questionna la journaliste qui était restée muette jusque-là.

La directrice jeta un rapide regard à sa montre avant de constater :

— Il est en retard, mais il va venir. Il ne louperait pour rien au monde ce rendez-vous.

— Malheureusement si !… Il va le louper ce rendez-vous important, insista l’ex-commissaire.

Le visage de la femme ne montra qu’une légère incompréhension, mais elle ne dit pas un mot.

— Il a été assassiné dans son appartement, juste avant de venir ici !

La réaction ne se fit pas attendre. Bernadette porta ses deux mains devant sa bouche et écarquilla les yeux. Ce n’était pas de la panique, juste un réflexe féminin pour ne pas crier.

Dans son cerveau, une phrase venait de surgir, juste une phrase, mais qui prenait de plus en plus d’importance : « le frère ! Ce n’est pas possible !… Il aurait tué Gregor pour ne pas qu’il parle ? »

Finalement, elle entraîna le couple vers l’autre bout de la piscine, là où des sièges étaient disposés le long du mur. Et, en maîtrisant ses nerfs, elle expliqua ce qu’elle savait sur le frère… c’est-à-dire pas grand-chose.

— Vous savez que je suis roumaine et que j’ai commencé mes études de médecine en France, à Brest, mais pas en même temps que Gregor… À la fin de la première année, j’ai été recalée comme beaucoup. Ensuite, j’ai bifurqué vers les études d’infirmière.

— Donc, Gregor Albossian, vous ne connaissiez pas bien, dit Morgane. Vous n’avez connu que son frère !

La directrice approuva d’un signe de tête tout en se calant mieux sur la chaise. Ses yeux clairs fixaient l’eau calme et translucide de la piscine. Elle articula sans lever la tête :

— Il n’empêche que nous nous croisions de temps en temps, mais sans nous connaître… Attendez ! Reprenons depuis le début : après mes études d’infirmière, je suis retournée quelques années en Roumanie pour travailler, c’était sous le régime du dictateur et…

— Vous étiez quand même mieux en France, non ? s’étonna le privé.

— Oui !

Un petit sourire éclaira son visage ni beau ni laid et un semblant de nostalgie apparut.

— Mes parents vivaient encore et je voulais les aider… de plus, une amie m’avait parlé du docteur Albossian qui soi-disant faisait des miracles…

— L’autre, le frère ! précisa Morgane.

— Oui, Dragoï Albossian. Je suis allé le voir avant de savoir s’il pouvait m’opérer. Je me sentais femme.

Devant l’incompréhension des interlocuteurs, Bernadette s’expliqua très naturellement

— Il fallait que je le devienne, et puis l’intervention s’effectuait à un prix abordable.

— Pourquoi ce prix intéressant ? questionna le privé.

Là, le sourire de tout à l’heure se transforma en un rictus douloureux à l’évocation du sujet. Ses yeux jetaient des éclairs et elle répondit d’une voix sourde :

— En réalité, je ne savais pas, mais j’étais un cobaye pour lui. Il n’avait jamais fait ce type d’intervention sur des humains, n’avait aucune pratique, juste des connaissances.

Le couple était atterré et se regardait sans rien dire. La directrice reprit :

— En fait, après réflexion, j’aurai dû… enfin, il était curieux comme personnage.

— C’est-à-dire ? demanda Morgane.

— La première fois, dans son cabinet, un cabinet ultra-moderne, rien à dire, il m’a reçue en présence de deux femmes toubibs elles aussi.

— C’était rassurant, non ? questionna la journaliste.

— Effectivement, c’était pour rassurer… mais je l’ignorais. Et en même temps que les femmes parlaient de mon cas, lui ne disait rien et se tenait un peu à l’écart, souvent derrière moi.

— Et la raison, à votre avis ? interrogea Ronan.

— Je crois qu’il ne voulait pas trop se montrer, qu’on retienne plus en mémoire les deux femmes que lui.

— Bizarre, pourquoi ?

Ronan était visiblement intrigué ; quant à Morgane, elle enregistrait cette étonnante conversation sur son magnétophone.

— Je l’ai su par la suite, ce sont ces femmes qui étaient spécialistes, pas lui. Mais au moment de l’opération, on les a éliminées, paraît-il, et c’est lui qui a opéré parce qu’il le voulait. Et il m’a ratée ! Lorsque j’ai voulu le rencontrer, impossible, il était parti travailler soi-disant au fin fond de la Roumanie.

Là, la femme marqua une pause, car un jeune homme tout habillé venait de plonger dans la piscine en hurlant. Le trio le regarda se débattre un petit instant et lorsque Ronan se décida à aller voir, un groupe de personnes se répandit autour du bassin en rigolant.

C’était l’heure où l’alcool commençait à faire son effet et les excès de toutes sortes allaient se révéler.

La main d’un homme se tendit et vint au secours de l’imbécile que l’eau de la piscine avait en partie dégrisé.

Hissé à grand renfort de cris et de rires, l’homme, dégoulinant comme une serpillière, même pas penaud, se mit à vomir ce qu’il avait ingurgité auparavant.

Au même instant, à l’opposé, un couple passa, main dans la main en se dépêchant. Lui, commençait à déboutonner sa braguette alors que la femme tenait sa culotte en dentelle à la main. Ils passèrent une porte en verre transparente et disparurent à la vue des invités.

Bernadette Copic continua :

— Et, au pays, sous le règne des Ceaucescu, il y en a eu des horreurs faites en toute impunité… dont, au moins un cadavre retrouvé vidé de son sang, et qui était Thalidomien ! Comme ici. Mais, sous le règne des tyrans, les recherches n’aboutissaient jamais.

Évidemment !

Le privé observait que le processus des meurtres copiait les autres. Mais pourquoi le frère de Gregor serait-il venu en France pour tuer de la même façon ?

Ici, il risquait gros, très gros !

Ou alors ?…

Alors quoi ?

Une moue de scepticisme s’afficha sur le visage de Ronan. Il leva la tête pour réfléchir, s’aperçut que le nageur occasionnel, maintenant, se tenait le ventre et grimaçait. Les autres convives étaient retournés dans la grande salle sauf une femme qui essayait de l’aider.

L’ex-commissaire revint à son enquête.

— Pourquoi serait-il venu en France ?… Pour se cacher, là je comprendrais. Mais, il se remet à tuer, et là, je ne comprends pas.

— J’ai peut-être une idée, articula Morgane.

Les deux autres la regardèrent vivement et elle poursuivit :

— Je peux joindre Maria Bruta au Romania Libera ! Elle pourrait certainement nous aider encore plus, non ?

Ronan approuva et demanda en regardant Bernadette Copic.

— Vous la connaissez ?

— Non !

— C’est une journaliste roumaine.

— Si vous le dites ! Mais je ne la connais pas, renchérit-elle.

Morgane venait de couper le magnétophone et dit :

— Aucune importance, nous vous tiendrons au courant.

Le trio se leva. Maintenant la piscine avait retrouvé son calme et elle regagna l’endroit où les convives s’amusaient.

Ronan et Morgane laissèrent la directrice retourner vers son groupe et ils se retrouvèrent au milieu des autres, se regardant dans les yeux.

— Tu veux danser ? proposa Ronan.

— Je n’en attendais pas moins de toi ! pouffa-t-elle.

Et sous le regard concupiscent d’un type un peu rougeaud qui regardait le bas du dos de Morgane, le couple se faufila vers la piste.

Il faisait chaud et ils terminèrent en sueur.

— Écoute, dit Ronan, l’heure des braves a sonné. Je sais qu’à l’heure actuelle, tous les amis et copains de Gregor Albossian sont au courant de sa mort, dit Ronan.

— Alors ?

Son sourire en dit long d’un seul coup et ses lèvres murmurèrent à l’oreille de Morgane :

— Cela va bouger bientôt ! Dans quel sens, je ne sais pas, mais crois-moi, il va y avoir des surprises !

# CHAPITRE XXV

À la gendarmerie de Paimpol, des d’informations en grand nombre avaient été collectées, et maintenant, autour de la grande table se trouvaient réunis le lieutenant Gaël Brémorts, l’adjudant Prosper Blanc, le flic Hervé Silic et Venceslas Bordowski, de Perros-Guirec.

Une petite heure s’était écoulée et la discussion, animée, n’avait pas permis de tirer des conclusions évidentes.

Des cafés furent servis encore une fois et chacun, sans regarder les autres, essaya d’avaler le breuvage. Le groupe avait résumé tout ce qui avait un rapport avec les assassinats de Paimpol, cinq ans avant, de Lannion, de Bréhat, et le dernier, juste à côté de l’abbaye. Sauf que peut-être, avec ces nouveaux meurtres, un éclairage nouveau allait donner aux gendarmes et policiers une orientation différente et expliquer celui qui remontait à cinq ans.

En revanche, que venait faire la mort de Gregor Albossian au milieu des autres ? Il n’était, ni thalidomien, ni exsangue… Alors, un assassinat ordinaire, qui n’avait rien à voir avec les autres ! Tout frais, il venait embrouiller un peu plus le schéma… Ou alors, ce qui simplifierait tout, c’était lui le tueur.

Mais alors, qui avait tué le tueur ? On ne s’en sortait pas !

Ce fut Bordo qui demanda :

— On déduit quoi maintenant ?

La question, balancée comme ça, était d’une simplicité biblique… Quant à la réponse ou LES réponses à apporter, elles étaient d’une complication sans nom.

Ce fut le lieutenant Brémorts qui se décida à intervenir le premier. Il préféra se lever, s’éloigner de la grande table pour s’exprimer. D’abord, face à la fenêtre, il resta deux secondes à admirer ou fit semblant. En réalité, il rassemblait les pièces du puzzle, du moins il essayait.

— Voilà ! fit-il.

Les autres étaient à l’écoute, attendaient…

— Pourquoi des assassinats de personnes diminuées physiquement et intellectuellement… en faite, sans aucune défense ?… C’est la grande question ?

— Évidemment, lança le flic Hervé Silic. J’avoue que lorsque j’ai été confronté sur le quai de Lannion avec notre premier cadavre, j’ai eu un tel coup que mon raisonnement s’en est trouvé altéré pour un moment.

— Moi aussi ! renchérit Bordo.

Brémorts attendit que le silence revienne pour poursuivre :

— TOUS les enquêteurs, je dis bien tous, ont été choqués par ces assassinats hors du commun. Nous nous sommes renseignés, au cas où dans le sang, il y aurait des molécules particulièrement importantes qui pourraient être négociées, mais non ! À part faire des transfusions, je ne vois pas. Mais chaque mort a un groupe sanguin différent, donc, pour le moment, nous nageons en plein film d’horreur ou de science-fiction, au choix.

Un silence s’installa, juste dérangé par un ange étonné au visage éclaboussé de sang, et qui tenait une perfusion.

— Est-ce que le type, nous supposons que c’est un type, je ne vois pas une femme faire ce boulot, s’inspire de films gores ? Est-ce que c’est juste pour impressionner ?… Je crois que ce n’est pas un fou, donc, ce qui le rend d’autant plus dangereux.

— Renseignements pris, Gregor Albossian, je parle du dernier mort, n’était pas thalidomien, donc, a priori, si les autres étaient inoffensifs, lui, pouvait ne pas l’être…

— Ce qui veut dire ? demanda Silic en se redressant.

Le lieutenant reprit :

— Il avait fait ses études de médecine à Brest et avait un peu exercé ici avant de retourner en Roumanie.

— Oui d’ailleurs, c’est curieux ! dit Silic.

Brémorts se tourna vers le flic qui venait de parler et demanda :

— Sur le quai de Lannion, le mort a un frère !

— Oui, Paul Puilout !

— C’est ça ! confirma Brémorts, et il était très pote avec Albossian, non ?

— Exact !… Tu veux en venir où ?

— Quoi donc ? s’étonna Prosper Blanc, mais il avait sa petite idée sur la suite.

— En France, il avait bien débuté, pourquoi retourner dans la Roumanie de Ceaucescu ?… Ou alors, il était bien vu dans l’entourage du dictateur !

C’est Brémorts, qui le premier, se pencha sur le dossier, feuilleta et lâcha :

— Non ! Pas spécialement. En revanche, il avait un frère et c’est lui qui était dans l’entourage du couple maudit. Gregor était retourné pour sa famille en disant que de toute façon il reviendrait. Et c’est ce qu’il a fait.

— Bon, d’accord ! rétorqua Silic, ça ne nous avance pas beaucoup de savoir qu’il avait un frère haut placé. Qu’est-il devenu ?

Personne ne le savait.

Et la Roumanie de cette époque était tellement fermée qu’elle paraissait être bien plus lointaine qu’en réalité.

\* \* \*

Morgane et Ronan marchaient dans les rues de Paimpol. Le soleil balançait quelques rayons timides qui réchauffaient les façades anciennes de la place du Martray.

Le couple s’arrêta devant la pharmacie et Ronan dit :

— Tu n’avais pas besoin de quelque chose ?

— Si ! Tu as raison… tu m’attends ?

Il sourit et murmura :

— Non, je rentre seul à la maison…

Et il reçut une bourrade dans l’avant-bras juste avant qu’elle ne disparaisse dans l’officine. Quant à lui, il patienta tranquillement en contemplant les toits en ardoises de la petite ville. Quelques voitures circulaient au ralenti sur la place pour filer vers le quai proche.

Ronan aimait bien Paimpol, c’était une ville très vivante toute l’année. Ce qui n’était pas le cas de certaines stations balnéaires de la région.

Il rêvait depuis un moment sans se rendre compte que Morgane s’éternisait… ce qui paraissait anormal.

Intrigué, il se décida à jeter un coup d’œil à l’intérieur de la pharmacie, et, à cette fin, il franchit les quelques mètres qui le séparaient de la porte. Regarda.

Sa journaliste préférée était en grande conversation avec une femme. De dos, il avait du mal à l’identifier, mais il reconnaissait la silhouette.

À cet instant, Morgane tourna la tête, aperçut Ronan et entraîna la femme vers la sortie : c’était Victoire de Carbon. Elle était vêtue d’un imperméable dont la couleur ne passait pas inaperçue, trop criard au goût de Ronan. Pourtant, malgré une certaine classe, cette femme ne se faisait pas remarquer.

Élancée, elle avait un léger balancement dans sa démarche qui pouvait faire penser que plus jeune, elle avait été danseuse.

Il la salua et aussitôt elle proposa sans aucun chichi :

— Si vous avez le temps, venez prendre l’apéritif à la maison, mon mari sera ravi… Si, si, j’y tiens !

Le couple se regarda sans prononcer une parole et suivit la femme qui habitait de l’autre côté de la rue.

Au premier étage, Victoire devança le couple et cogna légèrement contre le battant en disant :

— J’ai oublié mes clés.

Quelques jappements retentirent de l’autre côté du battant.

— C’est Mirza ! crut-elle bon de préciser.

Le palier était calme, classe aussi. Aussitôt la porte s’ouvrit…

— Entre, ma chérie…

Yann de Carbon ne dissimula pas sa surprise en voyant le couple qui accompagnait sa femme. Néanmoins bon prince, un sourire s’afficha et il pria le couple d’entrer.

Il n’y avait pas de couloir, mais une immense pièce, sans doute des cloisons avaient été abattues. Mirza, contente, virevoltait autour des invités. Un peu impressionnée quant à elle, Morgane regardait partout.

— Vous aimez ? demanda la maîtresse de maison.

Tout était de bon goût sans être « tape-à-l’œil. » Mais son regard fut attiré par un piano qui trônait presque au milieu du salon qui prolongeait la salle de séjour.

— C’est un petit piano que l’on surnomme piano crapaud !

— Et l’autre ? interrogea la journaliste.

Victoire de Carbon ne répondit pas à la question, mais demanda :

— Vous savez jouer ?

— Dans ma jeunesse, j’ai pris des cours pendant quelques années.

— Alors, ce n’est pas si loin ! remarqua Yann. Asseyez-vous, vous allez être surprise !

Morgane s’empressa et ses doigts effleurèrent trois notes. Elle s’arrêta et consulta son hôte du regard. Le son était très curieux.

Il expliqua en souriant :

— C’est un piano préparé, venez voir !

Elle se leva et regarda l’intérieur, un peu ébahie. Le son était transformé, car entre les cordes des objets ou des matériaux avaient été placés et modifiaient la résonance de celles-ci.

Du coup, Morgane abandonna, c’était déroutant et il fallait sans doute du temps pour s’habituer.

Pendant ce temps, Ronan, qui n’était pas un grand amateur de musique, regardait les murs tendus de beaux tissus, mais classiques.

Son regard fut tout de suite attiré par un masque accroché au mur… Étonnant !

Le maître de maison s’était approché à toucher Ronan et lui murmura d’un souffle inaudible comme si des oreilles indiscrètes ne devaient pas capter ce qu’il allait dire :

— C’est beau, hein !… De toute façon, vous ne trouverez pas d’où ça vient !…

Et il se tut.

— Alors ?…

Dans sa voix, ce n’était pas de l’impatience… Finalement, il se laissa aller :

— C’est un masque d’initiation porté lors de la circoncision chez les Chokwe d’Angola et du Congo.

Ronan fit semblant d’être impressionné, mais en fait, il s’en fichait royalement. Chacun jouissait avec ce qu’il pouvait !

Le masque était globalement de couleur foncée, mais ce qui fascinait l’ex-commissaire, c’était la touche de rouge qui entourait les yeux et la bouche.

Il fit quelques pas qui l’amenèrent devant une armoire paysanne bavaroise datée de 1778. L’autre suivait, lui collait au train.

— C’est beau, non ?

Il n’avait que ce mot-là à la bouche.

— Oui ! dit poliment le privé.

Il ne savait pas vraiment apprécier ce genre de choses. Puis, les quatre personnes se retrouvèrent devant la baie qui donnait sur la place assez calme maintenant.

— L’endroit est reposant, vous ne trouvez pas ?

Victoire de Carbon, en fait, ne posait pas la question, c’était une constatation dont le couple reconnut le bien-fondé.

— Vous êtes vraiment bien placés ici, lâcha Morgane qui observait la place.

Finalement, Yann entraîna tout le monde à l’autre bout, là où un canapé et trois fauteuils les attendaient.

— Vous boirez quoi ? demanda la maîtresse de maison… Et sans laisser les invités répondre, elle proposa :

— Champagne pour tout le monde ! C’est léger, que des bulles !

Et elle éclata de rire. Ce devait être communicatif, car les autres l’imitèrent. Ronan jouait le jeu, il trouvait cela un peu con et sans doute que Morgane aussi, mais il attendait quelque chose sans savoir quoi !

Et sans aucune impatience.

Bien sûr, ils durent supporter toutes les simagrées de leurs hôtes… mais comme à Paris il avait supporté dix fois plus de son entourage et de sa hiérarchie… il n’en était pas mort.

En revanche, il savait en général renifler le vrai du faux… mais là, il ne savait pas, hésitait.

Qui étaient ces deux personnages ? Du fric, sans doute !… Mais ce n’était pas condamnable.

Ils levèrent leur verre, trinquèrent joyeusement, comme si le couple de Carbon cherchait à les diriger, Morgane et lui, vers un amusement factice.

Ce fut Ronan qui posa une question :

— Dites-moi, madame de Carbon !

Elle se fit attentive, posa son verre sur la petite table marquetée.

— C’est bien vous qui avez ramené la lettre de Bréhat aux gendarmes de Paimpol.

Une ombre passa dans les yeux de Victoire, elle se remémorait ce moment.

— … Oui !

— Et vous ne vous êtes pas demandé pourquoi vous ?

Victoire se pencha, faillit reprendre son verre et s’arrêta dans un geste théâtral… sauf que le public était maigre, très maigre et qu’aucun applaudissement ne vint ponctuer son geste.

Elle parut déçue… Ronan qui l’observait tira cette constatation. Un œil du côté de Morgane le rassura, elle était sur la même longueur d’onde que lui.

Yann, le mari, pour changer, contemplait ses tableaux et ses sculptures. Il était apparemment fort loin des recherches de Ronan et Morgane.

C’était un curieux couple !

# CHAPITRE XXVI

Morgane, appuyée de nouveau contre le dossier, dit simplement :

— Non ! Le hasard sans doute !

— Vous y croyez ?

— Bien sûr ! fit-elle… Pourquoi pas ?

Le privé regarda les deux autres en silence. Puis son regard revint sur Victoire.

— J’ai l’impression… mais ce n’est qu’une impression, que le hasard n’a rien à voir là-dedans.

— Pourquoi dites-vous ça ?

C’était le mari qui posait la question. Il semblait d’un seul coup revenir dans le circuit.

— Depuis le début que je suis ces meurtres, sans être au centre, je sens une espèce de manipulation ! constata le privé sans s’étendre.

— C’est-à-dire ? interrogea le maître des lieux.

Ronan, plongé dans ses pensées, répondit en posant une autre question :

— Madame de Carbon, s’il vous plaît, parlez-moi de votre parcours… disons, à partir de vos études !

Victoire jeta un rapide regard interrogatif vers son mari et revint aussitôt au privé.

— Vous croyez que ?…

— Non, je ne crois rien, j’essaie de comprendre pourquoi on vous a demandé de servir de passeur pour cette lettre. Peut-être est-ce le hasard, mais peut-être pas ?

Déjà, la femme fermait les yeux, plongeait dans son passé. Des petites pattes d’oie apparaissaient aux coins de ses yeux.

— J’ai commencé par mes études de médecine à Brest…

— Comme Bernadette Copic, Marguerite Flicker et Gregor Albossian ? questionna Morgane.

— Oui ! Et Clarisse Amaury. Vous les connaissez ?

— Comme ça ! dit Ronan. Poursuivez !

— J’ai interrompu mes études pas longtemps après…

— Comme les autres femmes, seul Albossian est allé au bout ! dit Ronan.

— C’est vrai ! confirma Victoire.

— Ensuite ?

Elle ferma de nouveau les yeux pour se concentrer ;

— Ah oui ! J’ai passé un an en Roumanie… c’est important ?

Le détective tiqua, se redressa, et se frotta les cheveux, comme s’il pouvait par ce geste aérer son cerveau.

— Continuez ! Votre voyage en Roumanie, vous aviez une raison particulière ?

— Non !… enfin si ! Comme j’avais fait des études avec quelques Roumains, j’ai répondu à une invitation d’étudiants. Mais rien de particulier… pour visiter, connaître !

Elle se tut un instant. Son mari en profita pour allumer un gros cigare qu’il téta goulûment en se levant pour s’éloigner afin de ne pas incommoder les invités.

Il disparut vers la cuisine, poursuivi par l’odeur épicée.

Le silence s’éternisait… La Roumanie ! Si proche et si lointaine. Il y avait quelque chose à fouiller de ce côté-là. Ronan le sentait. Mais quoi ?

— Je parie que vous avez été invitée par Copic et Flicker !… Je me trompe ?

— Non ! Ce fut un séjour sympa. En plus, elles m’avaient dit qu’elles reviendraient en France pour travailler… et nous nous sommes retrouvées.

Morgane se pencha pour demander :

— Dans le Goëlo ! En plus, cette simultanéité avec les assassinats atroces, une histoire de toubib fou en Roumanie qui serait revenu ici, le monde est petit, non ?

Morgane, sans avoir l’air, posait la bonne interrogation. Ronan, lui, prenait du recul, observait. Il aimait bien lorsque sa journaliste préférée enchaînait les questions, car l’autre personne devait détourner son regard et l’oubliait un instant.

Parfois, cela durait un peu et le détective décortiquait tout : la gestuelle, les paroles, les silences, les soupirs, etc… Comme l’entomologiste en plein boulot.

Ensuite, il en tirait des conclusions, mais elles pouvaient ne pas être définitives. Car le monde glauque et poisseux dans lequel il avait évolué lui avait appris qu’un coupable désigné d’avance pouvait être innocent, et vice-versa. Il FALLAIT toujours des preuves. Les coïncidences étaient souvent trompeuses.

Là, Victoire paraissait accuser le coup. Visiblement, son cerveau tournait à fond… Enfin, elle lâcha :

— Ce n’est pas possible ! Vous voulez dire que ces femmes seraient à l’origine des assassinats perpétrés à Bréhat, à Paimpol et…

— Sur le quai de Lannion ! termina la journaliste… Non, je n’affirme pas, mais avouez que tout cela est troublant !

Victoire secoua la tête… non, elle ne voyait rien de troublant… le hasard, sans doute ! Rien d’autre.

Têtue, elle dit :

— Non, impossible ! Elles ne pensent qu’au bien de leurs patients… il va falloir chercher ailleurs !

Le privé scrutait toujours cette belle femme quelque peu perturbée. Elle paraissait tellement sincère qu’elle en était touchante… mais il avait connu ce genre de situation.

Ronan sembla se réveiller d’un seul coup en demandant un peu brusquement :

— Et Gregor Albossian ? Vous le connaissiez ?

Elle tourna la tête vers la cuisine, vers son mari, comme pour chercher de l’aide. L’odeur de cigare signalait qu’il y était, mais il ne se montrait pas. Attendait-il la fin de la conversation ?… Et dans ce cas, pourquoi ?

Le mari réapparut avant que Victoire ne formulât sa réponse.

— C’était un de nos amis ! articula-t-il d’une voix sourde.

Les trois autres tournèrent la tête vers l’apparition. Un bout de cigare cramé pendait au bout de ses doigts et il le massacrait consciencieusement. Il se moquait complètement des morceaux de tabacs qui parsemaient le sol.

L’homme paraissait perturbé d’un seul coup. Un tic agitait périodiquement sa lèvre supérieure sans qu’il puisse le contrôler. Ses yeux étaient plus sombres.

Un peu surpris, le privé enregistra ce changement notable dans l’attitude du bonhomme.

Nerveux ! Sans doute !… Mais pourquoi ?…

Comme s’il avait peur.

Un peu dérouté, le privé regarda Morgane qui avait enregistré aussi ce changement. Le mari de Victoire semblait hésiter à parler. Finalement, après une longue inspiration, il se décida sous le regard encourageant de sa femme :

— Oui, il était notre ami… pourtant, depuis quelque temps, nous le voyions changer, imperceptiblement… n’est-ce pas ?

Visage tendu, Victoire approuva d’un petit hochement de tête. Sans doute se remémorait-elle !

— C’est-à-dire ? demanda le privé.

Le magnéto enregistrait.

L’autre hésitait et le privé vint à son secours en lui demandant d’être plus précis :

— Depuis combien de temps avez-vous commencé à ressentir ce changement ?

Les yeux fixes, Yann réfléchissait en silence et c’est sa femme qui parla :

— … Peut-être lors de la sortie chez son pote, Paul…

— Puilout ! dit la journaliste.

— Effectivement ! renchérit le mari.

Le regard de Ronan allait de la femme au mari ; finalement, il interrogea :

— Et ce changement se manifestait comment ?

Victoire sourit franchement en agitant les mains, mais ce n’était pas un sourire qui engendrait la gaîté. Ses bagues étincelèrent un instant sous la lumière d’un rayon de soleil et elle articula très à l’aise :

— Oh c’est facile. Je l’ai surpris dans la cuisine de l’appartement de Paul, au cours de la soirée ; il avalait un comprimé en vitesse en essayant de ne pas être vu.

— Et alors ? demanda Morgane.

— Poursuis ! dit le mari.

— Je lui ai demandé s’il allait bien et c’est là, en toute franchise qu’il m’a dit qu’il avait des petits soucis.

— De quel ordre ?

C’était le privé qui questionnait.

— Il n’a pas voulu me le dire, sauf que ce n’était pas de l’ordre de la maladie.

— Donc ? demanda Morgane.

— Aucune idée jusqu’à ce qu’il dise à son pote…

— Paul ! reprit Ronan.

Victoire, sous l’œil attentif de son mari, révéla :

— Qu’il se sentait épié !

— Ah !… Et c’était nouveau ? interrogea la journaliste.

— Je ne sais pas, dit la maîtresse de maison.

Un silence s’installa. Seul, à l’extérieur, le bruit de moteur d’une moto qui passait sur la place, monta jusqu’aux fenêtres.

— Il n’en a pas dit plus ? demanda Ronan.

— Non ! dit Victoire.

Morgane regarda Ronan ; dans ses yeux, une interrogation pointait.

— C’est mince, rétorque le privé… Et après ?

— Quoi donc ?

Morgane bougea un peu ses fesses et demanda :

— Vous l’avez revu, je suppose ?

— Bien sûr !

— Et aucune allusion à cette espèce de surveillance supposée !

Comme piquée au vif, Victoire se redressa en disant :

— Vous n’y croyez pas ?

Ronan intervint de sa voix douce :

— Morgane n’a pas dit ça !

La femme sembla se décontracter un peu et un léger sourire effleura ses lèvres. Ses yeux brillaient lorsqu’elle répondit :

— Non !… N’est-ce pas chéri ?

Chéri, muet, retrouva sa voix.

— C’est vrai, à chaque fois que nous l’avons revu, il paraissait plus décontracté.

Ronan conclut :

— Donc, vous n’en savez pas plus !

— Non, nous somme désolés ! termina le mari.

Ronan laissa à nouveau passer un petit silence avant d’asséner tranquillement :

— Il n’empêche qu’il est mort assassiné ! Donc…

— Est-ce que sa mort a un rapport avec ce qu’il ressentait ? interrogea Victoire

Ronan haussa les épaules en se levant et se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur la place tranquille. De ses yeux fureteurs, il examinait les environs, comme si celui ou celle qui avait épié Albossian pouvait être là à surveiller sous les fenêtres.

De l’autre côté de la place, la porte de la pharmacie bâillait pour laisser entrer les clients. Une grosse femme emmitouflée dans une espèce de châle multicolore toussait bruyamment.

— Qui peut savoir ?… demanda-t-il, toujours face à la fenêtre.

— Peut-être son ami Paul, lâcha le mari. Ils étaient presque inséparables… comme des jumeaux.

La stature élancée de l’ancien commissaire bouchait une grande partie de la vue.

Finalement, il se tourna vers le trio et resta là, debout, à leur faire face.

— Nous allons retourner voir ce Paul, vous savez où…

Une petite musique résonna d’un seul coup.

— Excusez-moi, murmura Victoire.

Elle se leva prestement et attrapa son portable resté sur un petit meuble. Tout en écoutant, ses yeux regardaient souvent le privé et elle dit :

— Justement, il est là, je te le passe !

En même temps, elle tendait le téléphone à Ronan, qui sur le moment ne comprit pas.

— C’est pour vous !

Il se leva, s’en saisit en disant :

— Allô !… Allô !

À l’autre bout, juste un grésillement désagréable. Il répéta plus fort, mais le grésillement persistait et aucune voix ne répondait.

— Venez écouter ! dit l’ex-flic à la maîtresse de maison.

Victoire se saisit de l’appareil, le porta à l’oreille. La moue qu’elle fit en disait long.

Elle leva les yeux vers Ronan en marmonnant :

— C’est bizarre, Paul voulait vous parler en urgence. Il vous cherchait partout, paraît-il !… Je ne comprends pas.

Il reprit l’appareil un peu brutalement, faillit s’excuser, mais ce n’était pas le moment.

Et toujours ce foutu grésillement qui agaçait les oreilles.

— Allô ! fit-il une dernière fois.

En vain !

Il ne comprenait pas et rendit l’appareil à Victoire. Y avait-il seulement quelque chose à comprendre ?

— Qu’en pensez-vous ? questionna le privé.

L’incompréhension persistait lorsque de nouveau la petite musique du téléphone se fit entendre.

— Allô ! dit Victoire.

Tout le monde retenait sa respiration.

— Où étais-tu passé ?

D’un signe impatient, elle fit comprendre que Paul était à l’autre bout.

— D’accord !… PAUL !… RÉPONDS !

Trop tard… le grésillement résonnait dans l’appareil.

À côté de la femme, Ronan se trouvait impuissant. Que voulait dire tout ce cirque ? Il demanda rapidement :

— Vous avez eu une explication à son…

— Il est en danger ! Il me l’a dit avant d’être coupé.

Morgane s’était aussi approchée, comme si à eux trois le problème pouvait être résolu plus facilement.

Les traits pâles et le regard voilé, Victoire articula, comme pour se débarrasser de la phrase :

— Il a juste eu le temps de me dire qu’il se trouvait à l’abbaye de Beauport.

— Hein ! C’est tout ? s’étonna le privé, c’est plusieurs bâtiments sur au moins 50, voire 60 hectares.

— 70 ! lâcha le mari venu les rejoindre près de la fenêtre.

— Qu’est-ce que vous allez faire ? interrogea la maîtresse de maison.

Le ton de sa voix révélait une inquiétude naissante.

Le privé ne répondit pas à la question, mais il avait déjà son portable en main et s’éloignait vers le couloir pour prévenir la gendarmerie. Il parlementa un peu, raccrocha, pas plus soulagé pour autant.

D’un seul coup, une boule d’angoisse bloquait son estomac. Il regarda sa journaliste préférée, ils étaient encore sur la même longueur d’onde. La longueur des emmerdes en perspective.

Dans l’appartement, chacun se sentait un peu mal à l’aise. L’invitation finissait plutôt mal.

— Alors, vous faites quoi ? insista Victoire.

— Je vais à l’abbaye, je dois y retrouver la gendarmerie et…

— Nous allons avec vous ! cria presque Victoire.

Ronan faillit refuser puis réfléchit et finit par admettre que le couple connaissait Paul, donc pouvait sans doute les aider.

# CHAPITRE XXVII

Le coupé de Ronan et Morgane, suivi de près par la Mercedes de Victoire et Yann de Carbon, filait dans les rues désertes de Paimpol. Le soir était arrivé en amenant de lourds nuages noirs. À la sortie de la ville Ronan attrapa la route côtière qui menait à l’abbaye.

Quelques minutes plus tard, fantasmagoriques, les bâtiments apparurent dans la lueur des phares au moment où une petite pluie fine arrosait la région sans faire le moindre bruit.

L’asphalte luisait sous la lumière des phares. Le privé ralentit face à l’abbaye. Déjà sur place, la gendarmerie s’agitait et une laborieuse effervescence envahissait le coin.

La gendarmerie de Paimpol, avec à sa tête le lieutenant Gaël Brémorts, se démultipliait, donnait des ordres que l’adjudant Prosper Blanc répercutait illico.

On les sentait sur des charbons ardents.

Deux fourgons stationnaient un peu à l’écart et le privé se gara non loin d’eux, suivi du couple de Carbon.

— Prends le parapluie ! conseilla Morgane qui n’avait pas l’intention de sortir tout de suite.

Ronan fit un geste de dénégation et courut vers le lieutenant. Elle le regarda s’éloigner sous la pluie au moment où Yann coupait le contact de sa voiture.

Morgane jeta un œil dans le rétroviseur ; il lui sembla que Victoire engueulait son époux et que celui ne mouftait pas. Mais il faisait tellement sombre qu’elle n’était certaine de rien et concentra son regard droit devant elle.

Une voiture arrivait à grande vitesse, la dépassa et s’arrêta, freins bloqués.

« Tiens ! Les cow-boys arrivent ! » Ce fut plus fort qu’elle, elle ne supportait pas les arrivées comme dans les films. Au cinéma, on pouvait rejouer la scène si elle foirait… là, non !

Morgane trouva tout ceci excessif et un peu superfétatoire.

Elle repensa au coup de téléphone de Paul… Curieux !… Qu’est-ce qu’il pouvait bien faire à l’abbaye de Beauport ?…

Pour couronner le tout, il appelait au secours !

C’était un lieu de visites pour les touristes, mais être là et y être en pleine nuit ! Pourquoi ?

Morgane n’alla pas plus loin dans ses réflexions, car Ronan revenait, son imperméable tout dégoulinant de flotte.

Une fois assis, le visage sombre, il déclara :

— C’est bizarre, la gendarmerie a reçu le même coup de téléphone que nous. Paul demandait du secours, pourquoi ? En plus, il a eu le temps de les appeler eux et nous… étonnant, non ?

Les « cow-boys » s’éjectèrent du véhicule ; il y avait le flic, Hervé Silec et le commandant Didier Ploumarch. D’un pas rapide, ils rejoignirent les gendarmes.

Près des fourgons on s’activait, des gendarmes en descendaient avec quatre chiens. Ceux-ci, impatients, tiraient sur leurs laisses et les hommes essayaient de les calmer.

Le couple regardait la scène un peu surréaliste.

Là, on sentait une montée de l’excitation. D’un seul coup, par petits groupes, les gendarmes s’éloignèrent pour la recherche. Le téléphone portable de Paul Puilout ne répondait plus.

S’il était ici, il allait falloir le trouver. Un sacré boulot en perspective. Ronan pensa que tout le monde allait y passer la nuit, sauf coup de chance inouï.

La pluie se calmait. Déjà un groupe disparaissait derrière un bâtiment pour explorer les vergers de pommes à cidre. Un autre groupe s’éloigna plus à gauche, passa devant le bâtiment où des appartements étaient en travaux.

Puis brusquement, le calme s’installa. Ronan regarda Morgane qui, les yeux fermés, appuyait sa nuque contre l’appui-tête et paraissait relax. Sa respiration tranquille donnait l’impression qu’elle dormait.

— Que vas-tu faire ? questionna-t-elle en ouvrant les yeux.

— À ton avis ?

Un petit haussement d’épaules donna la réponse.

— J’ai l’intention, moi, de faire le tour au plus près des bâtiments. Laissons à la gendarmerie le soin de fouiller le terrain, précisa le privé.

— Juste le tour ?

— Bien sûr que non ! Cette abbaye m’intrigue…. Tu viens ?

Ils sortirent de la voiture, dans le noir, munis de puissantes torches.

Ronan négligea l’entrée principale, s’éloigna en longeant le mur humide. Plus loin, il trouva une porte mal fermée et entra suivi de Morgane…

Ils passèrent une bonne demi-heure, firent chou blanc. Un peu las, le couple se retrouva au dehors. La pluie avait repris, toujours aussi fine. Leurs chaussures crottées ne ressemblaient plus à rien et leurs vêtements étaient maculés de boue.

La journaliste donnait des signes de lassitude.

— Tu veux aller m’attendre dans la voiture ? demanda-t-il.

Un pâle sourire s’afficha sur le visage aux traits tirés.

— Non ! Je vais avec toi !

Ils poursuivirent, firent le tour complet sans découvrir quoi que ce soit. C’est au moment où Morgane butait contre une racine, et qu’elle essayait de se rattraper, que le rayon de sa lampe accrocha une espèce de petit cabanon à l’écart, presque invisible, envahi par les ronces et le lierre.

Ronan articula :

— Allez, la dernière tentative… après, on laisse faire la gendarmerie…

… Incongrue, la sonnerie de son portable se fit entendre, les mettant mal à l’aise. Une dernière averse dégoulinait sur leurs vêtements sales. Ronan passa la main sur son visage trempé tout en se mettant à l’écoute.

— Allô !

Traits tendus par l’effort, il ne dit rien, mais écouta… grimaça en lâchant son mot favori :

— MERDE ! Mais qu’est-ce que ça veut dire ?… Ne bougez pas de là-bas. Nous allons vous rejoindre dans un petit moment !

Clic !

Morgane attendait… la catastrophe… qui ne vint pas !

— Alors ?

Les yeux de l’ex-flic regardaient dans le lointain et ça, Morgane savait ce que cela voulait dire. Les vieux démons de Ronan, le commissaire de l’époque parisienne, revenaient le hanter.

Pourtant, elle l’avait soigné avec amour pendant des mois. Les crises s’étaient espacées, mais de temps en temps, elles revenaient, l’obsédaient. Son cerveau se replongeait dans son ancien métier à Paris. Patron d’une brigade « spéciale coups tordus. » Il intervenait avec ses hommes lorsque tous les autres avaient échoué.

Dur ! Stressant ! Malgré des résultats positifs. Mais usant, sucé jusqu’à la moelle par un métier passionnant jusqu’au jour où la Dépression, avec un grand D, vous tombe dessus sans crier gare.

Bien sûr, avant, sa femme était partie ; elle ne supportait plus les horaires indécents, les jours de congés annulés, les vacances remises et les planques de nuit avec des retours aux petits matins gris.

D’ailleurs, sa femme, il l’avait croisée un matin dégueulasse, après une intervention musclée avec un mort à la clé. Il était rentré épuisé nerveusement. Moralement mort. Elle, deux valises à la main, allait fermer la porte pour partir définitivement.

Sans un mot, elle la laissa ouverte, eut un sourire triste en guise d’adieu… Il avait été prévenu plusieurs fois, mais son métier était plus fort que tout.

C’était sa première femme !… La deuxième était morte devant lui, piégée à l’intérieur de sa voiture qui avait explosé. Il n’avait rien pu faire et se le reprochait encore maintenant.

Il avait essayé de résister, grâce au travail… la chute n’en avait été que plus brutale… grosse déprime et finalement dépression carabinée…

… Pilules !… Puis, pilules alcool !… Enfin, alcool seul…

Beaucoup ! Trop !

Le trou noir !… Les soins, l’enfermement, plusieurs fois.

Finalement, son départ de la police…

— Alors ?…

# CHAPITRE XXVIII

… Morgane insistait gentiment en voyant les yeux de Ronan s’adoucirent.

Il tourna la tête. Dans son cerveau, tout redevenait normal et il récita :

— Bernadette Copic nous attend sur le quai à Paimpol… Paul lui a donné rendez-vous à cet endroit.

La journaliste se frotta les yeux. La fatigue la gagnait et elle avait du mal à comprendre. Elle bâilla un grand coup, laissa échapper un rugissement digne d’une lionne acculée.

— Vas prendre une barre chocolatée dans la voiture et attends-moi. Je jette un œil à l’intérieur de ta découverte et…

— Pas question je t’accompagne, c’est MA découverte !

La pluie, après s’être calmée, redoublait ; le couple pataugeait dans une espèce de petite mare. Ronan décida d’avancer vers la porte, Morgane suivait, presque collée à lui.

Devant le battant en ferraille, il braqua sa torche afin de voir comment l’ouvrir. Rien de plus simple, une clé était dessus.

— Bizarre, non ? remarqua Morgane.

— Non ! S’il n’y a rien à cacher.

Il la tourna, poussa la porte qui ne grinça pas. Le noir absolu. Le privé, toujours arrêté à l’entrée, promena le rayon lumineux sur toutes les surfaces. Une espèce de couloir paraissait descendre légèrement sous terre. Ronan en fut d’abord un peu surpris. Pour finalement se dire que dans bien des endroits comme celui-ci, des souterrains devaient exister.

— On y va ? demanda Morgane, je n’ai pas chaud avec cette pluie.

Le privé s’avança d’abord prudemment. Une cinquantaine de mètres plus loin, il stoppa et murmura :

— Chut !

Et il éteignit sa lampe.

Une tombe !… Pas plus, pas moins !

Aucun bruit ne parvenait jusqu’à eux. Il sentit le bras de Morgane le serrer plus fortement, mais elle ne tremblait pas.

Le rayon lumineux reprit possession du couloir et le couple repartit de l’avant. Avec toujours cette prudence inhérente à l’inconnu.

— Tu crois que ce couloir va loin ?

Cette question n’amenait pas de réponse, car l’ex-commissaire l’ignorait et Morgane le savait. C’était juste une façon de se rassurer.

L’avancée dura dix petites minutes encore.

— Nous sommes où à ton avis ? questionna la journaliste.

Ronan s’arrêta encore une fois pour essayer de se situer.

— Nous avons tourné légèrement à droite… nous avons dû passer sous la route côtière. Nous devons approcher de certaines maisons… Allez, on continue !

Encore une minute de marche et le couloir tournait encore sur la droite.

— Ah, une porte !

Le rayon lumineux éclairait un battant en bois… du chêne solide… avec encore la clé sur la porte.

— Décidemment, le travail est facile ! remarqua Ronan.

— Trop peut-être !

— Nous le saurons plus tard ! Enfin, j’espère !

Changement de décor !

La porte poussée révélait une pièce. En tâtonnant, le privé donna la lumière, légèrement voilée. Le couple découvrit un petit endroit presque nu, juste une armoire et un tabouret.

Une autre porte entrouverte menait plus loin.

Morgane se pencha à l’oreille de Ronan.

— Curieux quand même, non ?

Il ne répondit pas.

Et toujours aucun bruit.

Deuxième porte… Morgane la poussa et Ronan passa devant elle, sur le qui-vive. Des picotements lui parcouraient la colonne vertébrale. C’était un signe annonciateur… mais de quoi ?

L’énorme surprise apparut devant les yeux. Une grande pièce, toute blanche, du sol au plafond, comme dans une clinique.

Ils s’avancèrent encore pour mieux regarder. Tout était net, propre, clean… à peine un peu de poussière. À droite, le long du mur, une paillasse recouverte de carreaux blancs courait tout le long du mur avec quelques becs qui permettaient de chauffer… Quoi ?

À gauche quelques cornues bizarres prolongées par des serpentins. Dans le coin, un réfrigérateur ou un congélateur débranché.

La journaliste s’approcha et ouvrit la porte. L’intérieur était vide. Elle se tourna vers Ronan en esquissant une petite grimace d’incompréhension.

— Qu’est-ce qu’on peut faire ici ? interrogea-t-elle.

— Sûrement des expériences ! Mais pourquoi ? Et surtout dans la clandestinité ! Et qui ?

— Viens voir ! dit Morgane.

En même temps, elle désignait un bocal fermé hermétiquement.

Ronan s’approcha, de plus en plus intrigué. Déjà, la journaliste se penchait en avant. Il fit de même en écarquillant les yeux… Un cordon ombilical était à l’intérieur et baignait dans un liquide jaunâtre.

Tous deux se redressèrent, très étonnés. Ils avaient découvert une espèce de laboratoire secret sous l’abbaye de Beauport.

Ils se décidèrent à poursuivre, car une autre porte leur tendait les bras.

Poussée, elle ne révéla rien de particulier. Juste un couloir qui tournait à gauche et semblait remonter vers la surface.

Cinq minutes plus tard, le couple se retrouva à l’air libre dans la lande. Sans avoir rencontré la moindre embûche.

— Trop facile, non ?

Fine mouche, la journaliste analysait bien.

— Ouais ! Maintenant, nous devons savoir pourquoi il fallait que cet endroit soit découvert ! remarqua le privé. Allons retrouver la gendarmerie.

Quelques minutes plus tard, crottés comme des chiens errants, ils se retrouvèrent à la hauteur des voitures de la gendarmerie. La pluie avait cessé et la lune, innocente, souriait naïvement à travers les nuages.

— Où étiez-vous passés ? interrogea Venceslas Bordowski qui avait rejoint les gendarmes sur le terrain.

Et Ronan raconta. Tout.

— C’est fou !

Le gendarme ne s’attendait pas à ça. À cet instant, plusieurs petits groupes revenaient de leurs recherches…

… Qui se révélaient infructueuses !

Les responsables de la gendarmerie se rassemblèrent dans un fourgon en présence du couple qui expliqua leur découverte.

— On ferme le secteur et on appelle TIC.

Les techniciens arrivèrent à bord d’une Peugeot. Ils étaient quatre. Aussitôt, ils se préparèrent. Une fois recouverts de haut en bas de leur combinaison blanche, ils ajoutèrent une charlotte pour les cheveux, des bottillons en tissu pour les pieds et masque pour le visage. Les hommes avaient très chaud ainsi équipé, mais l’objectif était primordial : ne laisser aucune trace supplémentaire. Les spécialistes, après avoir consulté leurs collègues, passèrent la porte qui menait au labo.

Ronan se pencha à l’oreille de Morgane :

— Bon, on file au port ! Espérons que Bernadette Copic nous attende.

Finalement, ils quittèrent les gendarmes affairés, et à bord du coupé, le couple retraversa Paimpol. La lune, discrète, presque honteuse, avait tendance à se planquer derrière un amas de nuages.

Se fiant à son instinct, Ronan préféra arriver par l’autre côté du port. Il tourna à gauche, enfila la rue du Marais, l’avenue Chateaubriand et la rue de la Marne. Il laissa Notre-Dame de Bonne Nouvelle endormie et ralentit en abordant le quai Pierre Loti. Ronan arrêta la voiture non loin de la salle des Fêtes, coupa le contact et éteignit les feux.

— Que fais-tu ? demanda Morgane, tu crois que…

— Prudence !… tu avais raison, on a trouvé le labo trop facilement… mais pas de Paul !… Et il donne rendez-vous à la directrice sur le port de Paimpol, pourquoi ?

— Tu redoutes une entourloupe ?

Il fit la moue avant de répondre :

— Je n’aime pas lorsque je ne maîtrise pas… j’aimerais bien reprendre la partie avec des cartes maîtresses.

— D’accord ! Alors, qu’est-ce qu’on fait ?

Il tourna la tête vers Morgane en souriant gentiment.

— Je vais aller à pied vers le lieu du rendez-vous… toi, tu surveilles. Je n’en ai pas pour longtemps. Lorsque j’arriverai à proximité, je te téléphone et on laisse les portables branchés, comme ça, tu pourras entendre tout… au cas où !

Et il quitta la voiture avant que Morgane ne puisse émettre la moindre objection. De l’autre côté, le bâtiment de la Capitainerie, faiblement éclairé semblait surveiller le port endormi.

Le privé, après avoir regardé les environs proches, se dirigea vers le quai Morand et, en même temps, consulta sa montre en faisant la grimace : il était deux heures. La nuit, devenue épaisse, se complaisait dans cette opacité.

En relevant la tête, il lui sembla voir des ombres s’éloigner et disparaître rue du port. Il laissa la rue de Courcy dans le noir et continua son chemin. Son regard vigilant scrutait tout. Il prit son téléphone, appela Morgane pour lui dire que tout roulait et ils restèrent branchés.

# CHAPITRE XXIX

Ronan passa devant un café aux grilles baissées et s’approcha de la Maison de la Presse tapie dans l’obscurité… Personne aux alentours !

Son rendez-vous était fixé ici et pas de Bernadette Copic… Qu’est-ce que signifiaient tous ces rendez-vous avortés ? Et aucun signe de celui qui avait téléphoné !

Mais était-ce bien Paul Puilout ?

Malgré lui, son cerveau carburait, analysait… et le nom de Paul refaisait surface… Paul Puilout, l’ami. L’ami de Gregor Albossian.

Gregor Albossian assassiné !

De guerre lasse, il battit en retraite, retourna à la voiture. La journaliste fit un petit signe rassurant.

— Alors ? dit-elle.

Une fois installé, Ronan posa ses mains sur le volant, essaya de se décontracter, car certains muscles de son dos le rappelaient à l’ordre. Trop de tension d’un seul coup.

— Alors rien !

Le privé avait à peine coupé son téléphone que la sonnerie se mit à résonner dans l’habitacle. Le couple se regarda, une lueur d’espoir dans le regard.

Puis, l’ex-commissaire porta l’appareil à son oreille :

— Oui !

En même temps son regard croisa celui de Morgane…

Silence !

— Allo ! fit Ronan.

Il y avait un bruit de fond difficile à cerner, comme des vagues qui seraient venues mourir contre un mur.

Puis une voix… reconnaissable… PAUL !

— Allo ! fit-il rapidement… je suis sur Bréhat… sur la plage de Guerzi…

Communication coupée. Encore !

Le détective esquissa une mimique de contrariété, mais la couleur glaciale de ses yeux voulait dire que maintenant il en avait marre et qu’il allait passer à l’action, d’une façon ou d’une autre.

Se faire balader ne durait qu’un temps !

Il rangea son portable qui se remit à sonner.

Décidément !

— Oui !

C’était Brémorts qui appelait de l’abbaye de Beauport :

— Magyar… Vous feriez mieux de revenir en vitesse…

— Parce que ?

— Nous avons découvert une autre pièce, genre laboratoire et…

Le privé reprit la parole et expliqua qu’il poursuivait Paul Puilout dans un jeu de piste un peu emmerdant.

— OK ! répondit Brémorts, tenez-nous au courant et revenez vite si possible !

Il raccrocha aussitôt. Ronan souffla. D’un seul coup, une accélération des évènements semblait s’amorcer… un peu trop vite peut-être !

Il aurait fallu être à deux endroits à la fois… en espérant que sur les deux, un était intéressant.

— Comment allons-nous traverser à cette heure ?

Morgane posait la bonne question. Il était 4 heures 30. Et le jour ne tarderait pas.

La réponse fut apportée avec l’arrivée d’une fourgonnette de pompiers que la police avait prévenue. Avec un pneumatique.

Dix minutes plus tard, tout le monde embarquait : direction Bréhat, légèrement fantomatique dans le lointain.

Le bateau secouait pas mal, et le couple fut obligé de se cramponner durant la traversée. Le groupe aborda directement la plage de Guerzido. Arrivé sur le sable, le pneumatique s’immobilisa complètement.

Une fois sur la plage, un des pompiers précisa :

— Nous vous attendons, nous restons à votre service pour le retour.

Après un petit geste de la main, Ronan et Morgane s’éloignèrent un peu de la mer. Sa main sur le portable, Ronan espérait un appel. Ses yeux scrutaient les alentours, mais pas la moindre silhouette de Paul Puilout. Un peu irréelle, la masse du restaurant apparut dans la légère brume qui stagnait sur l’île. Aucune lumière dans le bâtiment.

Le portable ne sonnait pas.

Immobile, le couple ne savait pas où aller.

— Tu crois qu’on est surveillés ? souffla Morgane en se serrant contre le bras de Ronan.

Il ne répondit même pas à la question… il était sur le qui-vive… En alerte maximum…

Prêt à tout !

Il ne se passait toujours rien… sauf dans le lointain, le bruit d’un moteur de bateau qui s’éloignait de l’île. Quoique, avec le vent contraire, ce n’était pas facile à identifier… ou alors, un tracteur que l’on mettait en route et qui tournait au ralenti.

En tout cas, c’était un moteur.

Et puis, soudain, une petite explosion retentit, suivie de flammes. De l’autre côté de la plage, là où les bateaux étaient amarrés, « la Chambre » s’embrasait. Un feu partait, montait vite en puissance.

Sur la plage même, les pompiers avaient entendu, et à bord de leur pneumatique, filaient vers l’endroit du sinistre.

Ronan et Morgane réagirent au quart de tour et se mirent à courir. Ce n’était pas loin, mais dans le sable, sans retirer ses chaussures, l’exercice se révélait pénible. Ils arrivèrent quand même presque au moment où le pneumatique se pointait à la « Chambre. »

Là, le spectacle était impressionnant. Comme une torche, un bateau brûlait en dégageant une fumée noire et suffocante.

Interdits, les pompiers ne pouvaient même pas s’approcher, de plus, ils n’étaient pas assez équipés. C’est impuissant qu’ils assistèrent à la scène.

Sans pouvoir intervenir, les deux hommes du feu firent un petit détour pour s’approcher de la terre et du couple qui regardait.

Le feu étant en nette diminution, les pompiers balancèrent de la neige carbonique sur les flammes presque mourantes.

Une fumée épaisse s’élevait dans l’air. À proximité, cela prenait à la gorge. Pendant ce temps, Ronan avait prévenu la gendarmerie et la police.

— Ils vont venir ! dit-il.

Maintenant, seules quelques fumerolles combattaient pour survivre sous le tas de neige carbonique.

— Ce n’est pas le hasard tout de même ? interrogea Morgane.

Le privé répondit en fixant des yeux ce qui avait été un bateau :

— Souvent le hasard a le dos large, mais là ! La largeur dépasse l’entendement !… Non ! Et en plus, sans me tromper, j’ai l’impression que l’on va retrouver un cadavre, voire deux, dans ce qui reste du bateau.

La journaliste resserrait son foulard en frissonnant.

— Et qui à ton avis ?… les paris sont ouverts !

Ce n’était pas drôle, mais elle avait besoin de cela pour faire passer cette nuit sinistre qui n’en finissait pas.

La lune s’éclipsait sans faire de bruit, pour faire place à un début de jour. Morgane apercevait le contour du visage de Ronan.

Maintenant, des habitants sortaient de chez eux pour essayer de comprendre. Un homme corpulent, les yeux encore pisseux et les cheveux emmêlés, se détacha du groupe. Sous son nez, une petite moustache frémissait de temps en temps.

— C’est vous le responsable ?

Il apostrophait le privé.

— Responsable de quoi ? retorqua Ronan.

L’autre, interdit, se présenta :

— Je suis adjoint au maire, que s’est-il passé ?… J’ai besoin de savoir !

# CHAPITRE XXX

La voix s’était radoucie brusquement. Le détective se présenta sans donner trop d’explications, qu’il réservait pour la police et la gendarmerie. Néanmoins, il parla de l’explosion et de la découverte du bateau.

Un bruit de moteur venait de la mer, le couple supposa que les forces de l’ordre arrivaient.

Effectivement, une minute plus tard, des uniformes apparurent devant eux. Didier Ploumarch menait l’équipe. Les TIC suivaient et se préparaient déjà.

Ronan donna le plus de détails possible et le commandant lui dit :

— Vous êtes attendus à l’abbaye, vous verrez ! Allez-y !

Le couple et les pompiers s’éloignèrent, embarquèrent, et accostèrent quelques minutes plus tard sur le continent. Le moteur du coupé rugit au moment où le jour s’étalait paresseusement sur la côte.

Les rues de Paimpol étaient encore calmes, Ronan aborda la route qui menait à l’abbaye et ne croisa que quelques véhicules à cette heure matinale.

Il gara son coupé presque au même endroit que la fois précédente, juste derrière les véhicules de la police et de la gendarmerie.

Ils repérèrent un uniforme dans un fourgon en stationnement. En même temps qu’il frappait contre le carreau, Ronan observait les environs, assez calmes. La lune disparaissait à l’horizon et le soleil montait, timide, semblant retenir ses rayons.

Le gendarme leva la tête, reconnut le couple. Il se leva pour s’approcher de la porte, l’ouvrit et dit :

— Ils vous attendent dans la salle que vous avez découverte, je les préviens par téléphone.

L’ex-commissaire et la journaliste laissèrent les voitures en stationnement et ils s’éloignèrent. La première porte donnant sur l’intérieur était à moitié ouverte. Ils la franchirent pour parcourir à nouveau le chemin découvert quelques heures plus tôt.

Toujours la même ambiance sinistre, voire oppressante.

Ronan et Morgane avançaient d’un bon pas. Au détour du chemin qui amorçait une légère déclivité, un léger murmure de voix leur parvint. Ils approchaient.

Qu’y avait-il de si important dans ce souterrain ? Ils avaient hâte de savoir et redoutaient en même temps.

Deuxième porte !

Du monde discutait et tourna la tête à leur arrivée. Il n’y avait pratiquement que des uniformes de la gendarmerie et de la police.

Deux TIC semblaient sortir du placard, une petite valise à la main. Des cernes sous les yeux signalaient une nuit mouvementée.

Bordowski s’approcha du couple, un sourire mi-figue mi-raisin au coin de la bouche. Son regard reflétait une fin de tempête.

— Alors ? fit le privé.

Le sourire du gendarme s’effaça d’un coup

Ronan posa la question, mais ses yeux observaient le placard et il s’en voulut de l’avoir négligé, car de toute évidence il renfermait une porte secrète.

Vinceslas s’approcha du privé et s’arrêta à un mètre pour le fixer droit dans les yeux.

— Merci pour la découverte du souterrain !

Le détective leva la main.

— Sauf que je n’ai pas trouvé cette porte dissimulée dans le placard.

— Aucune importance. En plus, c’est notre boulot. Vous nous avez mis sur la piste, ce qui est le principal, non ?

Ronan reconnut qu’il avait raison.

— Alors ? réitéra-t-il.

— Venez voir !

Et le militaire fit demi-tour pour se diriger vers l’autre porte ouverte qui débouchait sur une salle plus grande, peut-être plus basse de plafond.

Un vrai labo !

Du matériel moderne. À gauche, sur un plan de travail, deux microscopes abandonnés. À deux mètres, dans une espèce de réfrigérateur aux portes en verre, des pipettes reposaient. Plus loin, un gros…

— C’est un incubateur ! précisa une voix féminine dans le dos du couple.

Ronan et Morgane se retournèrent d’un bloc. La femme souriait aimablement. Elle se présenta :

— Claudine Rastourne… je suis biologiste et neurophysiologiste, spécialiste des maladies neurodégénératives…

— … C’est tout ? Ouf ! fit Ronan en souriant.

Mais son regard qui ne trompait pas était plein d’admiration. Morgane ne disait rien, mais n’en pensait pas moins.

La femme sourit à son tour et dit simplement :

— J’étais obligée de me présenter, mais je vous rassure, en dehors de mon métier, je suis pratiquement nulle… même pas fichue de faire cuire un œuf correctement.

— Vous me rassurez ! murmura Morgane… moi, je sais faire cuire un œuf, même deux, parfois !

— Donc, nous pouvons parler à égalité.

Ronan se frotta les cheveux avant d’articuler :

— Vu comme ça, évidemment !

Puis, tout le monde redevint sérieux, et Claudine Rastourne enchaîna :

— Lorsque la police et la gendarmerie ont découvert ce laboratoire secret, ils ont aussitôt téléphoné chez nous à l’INSERM. Comme j’étais en vacances dans la région, j’ai été dépêchée sur place pour essayer de faire la lumière sur ce qu’ils venaient de découvrir.

— Et alors ? demanda Ronan.

La curiosité arrivait à son paroxysme pour le couple. Dans quelle histoire Ronan et Morgane trempaient-ils ?

— Venez par là ! enjoignit la biologiste.

Ils s’éloignèrent un peu de la porte, passèrent devant d’étranges appareils. La biologiste, comme devant de nouveaux élèves, présenta le matériel :

— Un bec Bunsen, un chauffe-ballon… Ah, là ! Une centrifugeuse, c’est pour la séparation des constituants d’un mélange par la force centrifuge… Vous me suivez ?

— Nous vous précédons ! fit en chœur le couple.

La biologiste esquissa un sourire avant de dire :

— C’est sûr ?

— Non, pas du tout… mais, comme ce n’est pas notre domaine, ce n’est pas grave ! dit Morgane.

— Je sais ! Je me suis renseignée sur vous.

En même temps, son regard se porta vers l’ex-commissaire.

— Vous étiez une pointure dans la police… avant !

— Oui, avant ! Depuis, la pointure a diminué.

La femme avançait, faisait comme une espèce d’inventaire, et poursuivit son énumération :

— Des éprouvettes graduées… un pycnomètre. Cela sert à déterminer la masse volumique d’un solide ou d’un liquide.

Elle s’arrêta devant un appareil un peu plus grand que le premier aperçu en entrant.

— Encore un incubateur… Regardez ! Vous voyez ces petits récipients ronds et transparents ?

Le couple voyait.

— Cela s’appelle « des boîtes de Pétri. » Elles sont utilisées en microbiologie pour la mise en culture de micro-organismes ou pour la culture de cellules d’organismes. La plupart du temps, elles sont remplies d’un liquide nutritionnel permettant le développement du micro-organisme étudié… Mais là, tout est mort, abandonné depuis pas très longtemps… Que s’est-il passé ? Je ne sais pas !

— Nous, nous pensons savoir. Si celui ou celle qui s’occupait ici est mort…

— Effectivement, dans ce cas, c’est à l’abandon… mais c’est bizarre qu’il n’y ait personne d’autre au courant, non ?

La biologiste regardait le couple, mais personne ne répondit à la question et c’est Ronan qui demanda :

— Qu’est-ce qu’on pouvait chercher à fabriquer exactement ici ?

La femme fixait l’incubateur où les petites boîtes transparentes paraissaient abandonnées et affirma en pointant sa main :

— Ce sont des cellules souches qui normalement, pour être conservées, doivent se trouver à la température de 37 °C dans une atmosphère et 40 % d’humidité. Normalement, chaque jour, on doit les nettoyer et leur donner à manger, et…

— Pardonnez-nous, fit le privé, vous pouvez passer sur les détails… nous, nous cherchons le motif de ces recherches, surtout ici, en pleine clandestinité.

La biologiste avait été coupée dans son élan, dans son élément… Néanmoins, aucunement vexée, elle avait écouté. Et après un temps de réflexion, elle articula lentement :

— Le but normal dans ce genre de travail, c’est de fabriquer des neurones humains pour remplacer ceux détruits dans le cerveau de certains malades… mais cela est compliqué et pas encore au point pour l’humain.

Le couple avait écouté avec attention. Ronan regardait la centrifugeuse et demanda :

— Une question peut-être idiote, voire très idiote, mais je la pose : est-ce que vous travaillez, ou allez travailler sur des… comment dire ?… sur des organes abîmés qui pourraient être remplacés un jour ?

Le visage de la biologiste s’illumina.

— Dites-moi ! Pour un homme pas au courant, votre question est très pertinente !

Morgane regardait Ronan. À quoi pensait-il ?

La biologiste répondit :

— Les premières expériences sur la souris ont donné des résultats spectaculaires. Le mythe de la régénération pourrait bien devenir réalité… Mais attention ! On n’en est pas encore là !

Le privé, tout à ses pensées, continua :

— Et, si un savant un peu fou avait décidé de travailler seul, ou pour sa gloire future, ou pour aider l’humanité, ou…

— Je vous coupe, fit la femme. Seul, on n’y arrive jamais. C’est toujours un travail d’équipe, toujours !

— À qui, ou à quoi tu penses ? interrogea Morgane.

— Tu ne devines pas ?

— Si ! Je crois.

La biologiste observait cet échange rapide sans bien en comprendre le sens. Elle écoutait, ce n’était plus dans de son ressort.

— Gregor Albossian ! dit Morgane.

Ronan approuva et dit.

— Ouais ! Mais il est mort ! Donc, problème !

La journaliste se passa doucement un doigt sur le bout du nez et murmura, plus pour elle que pour les autres :

— D’après Nathalie, mon amie journaliste qui a disparu, il y a ce Vasile Stéphan, et il doit être en France actuellement. Mais comment le retrouver et le confondre, si c’est lui le coupable de ces meurtres sur les thalidomiens… Ou alors… c’est le frère de Gregor, le cinglé qui en Roumanie faisait des expériences sur les humains !

Les deux autres étaient restés silencieux, mais pour des raisons différentes. La biologiste nageait complètement. Ronan, lui, réfléchissait en même temps qu’il avait écouté.

Et ce n’était pas simple. Il n’empêche que, dans ce tunnel obscur, il voyait pointer à l’autre bout un rond de lumière qui s’agrandissait.

Un sourire illumina son visage, et, en regardant les deux femmes, il dit :

— On va entrer en contact avec la journaliste roumaine… Vois tes collègues du journal afin qu’ils se renseignent par l’intermédiaire de Maria Buta et tu leur donnes les derniers noms cités.

Un petit silence s’installa. La biologiste regardait l’incubateur en pensant, peut-être, au gâchis occasionné dans ce souterrain et aux années de travail perdues.

— Bien, nous allons remonter… nous avons encore du pain sur la planche.

— Moi aussi, dit la biologiste, mais dans un autre domaine… celui de le recherche fondamentale.

Ils se séparèrent, Ronan et Morgane se demandèrent ce que les gendarmes et la police faisaient encore là. Ils les saluèrent et se retrouvèrent non loin de leur voiture. La luminosité du soleil était intense, et pourtant, la matinée débutait.

Morgane s’isola un moment pour appeler son journal pendant que Ronan faisait chauffer le moteur.

Les yeux dans le vague, il essayait de synthétiser cette histoire abracadabrantesque, comme avait dit un haut personnage que nous connaissons tous. Pas pour l’avoir fréquenté, mais qui s’était glissé chez nous par l’intermédiaire de la petite lucarne.

Des morts en France, des thalidomiens exsangues et qui pourraient avoir un rapport avec la Roumanie du couple sanguinaire Ceaucescu.

Eux étaient morts en 1989, mais restait-il des émules ?… Si oui, que cherchaient-ils ?

Comme les idées nazies se perpétraient !… comme si le monde n’avait pas assez de problèmes à régler. Des problèmes de toute urgence, comme la faim, l’eau, l’air, etc.

Il revint sur terre au moment où Morgane ouvrait sa portière et se coula sur son siège.

— C’est bon ! dit-elle. Ils se mettent à plusieurs sur l’affaire. À mon avis, nous aurons des nouvelles fraîches dans très peu de temps. !

— Des bonnes, j’espère !

Elle sourit et lâcha :

— Tu deviens exigeant, mon chéri !

LE chéri passa sa vitesse et le véhicule s’éloigna de l’abbaye. Derrière, la mer chatoyait sous le soleil.

Morgane, la nuque appuyée, se passa la main sur le front lentement.

— Tu as la migraine ? demanda Ronan.

— Non, pas vraiment, mais la nuit blanche que nous avons passé, ajoutée à tout ce que nous avons découvert, tout cela m’occasionne un début de mal de tête. Arrête-moi à la première pharmacie, je vais prendre des comprimés, car je suppose que nous n’allons pas nous coucher tout de suite.

Il haussa les épaules en négociant le virage qui l’amenait dans le centre-ville.

— Moi non ! Mais si tu veux, tu peux prendre une chambre d’hôtel ici pour dormir un peu…

— Non, mais ! fit- elle, pas question. Deux comprimés et je redémarre.

Elle revint de la pharmacie et s’installa.

— Alors, le programme maintenant ?

— Bréhat ! Qu’en penses-tu ?

Un léger sourire traduisit son acquiescement.

Ils embarquèrent avec d’autres personnes et débarquèrent sur l’île peu après midi. Le soleil tapait fort, mais une légère brise permettait de se sentir à l’aise.

— Et maintenant ? demanda la journaliste.

Son regard parcourait les alentours comme si la solution allait se présenter au détour du chemin.

— On va aller déjeuner à « la Potinière » sur la plage… pour commencer.

Ce fut rapide. Ils entrèrent au moment où un couple et sa marmaille en sortaient. Les trois gosses, tout épris de liberté, partirent en courant comme de jeunes fous, sous le regard amusé des parents.

Le couple s’installa sous le regard du patron qui les reconnut. Avec un grand sourire, il quitta son bar et s’approcha.

# CHAPITRE XXXI

— Alors, de retour ?… Avec des morts ? Non, je blague !

Ronan allait répondre lorsque le portable de Morgane se fit entendre. Elle s’excusa et s’éloigna un peu pour discuter à son aise.

Le privé en profita pour passer la commande : le plat du jour et le dessert, accompagnés d’un peu de cidre maison.

Le patron fila en cuisine et Ronan jeta un œil vers Morgane qui paraissait très attentive… et ça durait. Elle avait branché son magnéto qui enregistrait tout contre le portable.

Le détective l’observait et voyait son visage changer. Finalement, la conversation terminée, elle rangea son téléphone, coupa le magnéto et revint s’installer devant Ronan au moment où le patron amenait les plats.

— Bonne appétit ! fit-il.

Un peu à regret, il s’éloigna en se doutant que si le couple était de retour sur l’île, il y avait une raison impérative… et qu’il aurait bien aimé la connaître.

On a beau tenir ce genre d’établissement, on ne sait pas tout !… Pourtant, l’île était petite !

Les yeux de Morgane pétillaient. C’était bon signe. Le privé en fut ravi. Elle commença :

— Accroche-toi !

Il s’accrocha et Morgane attaqua :

— Je résume, tu auras tout le temps ensuite d’écouter le magnétophone.

Elle fixa son regard dans celui de Ronan et posa sa main droite sur le bord de la table :

— Premièrement : le frère de Gregor Albossian N’EXISTE PAS !

Le privé ne lâcha pas un mot mais son cerveau enregistra, car il savait que d’autres surprises l’attendaient.

— Alors, fit Ronan, qui était ce médecin qui officiait en se faisant passer pour le frère de Gregor ?

— À ton avis ?

— Je ne sais pas. Il y a tellement de possibilités…

— … Gregor lui-même ! Il avait inventé un frère pour se dédouaner vis-à-vis des autres.

Le détective se frotta les cheveux en esquissant une petite grimace.

— Sûr ?

— Certain ! Nous tenons ces informations de Maria Buta, qui a mené une enquête approfondie malgré de nombreux obstacles. Elle est maintenant sous surveillance policière constante. Pour revenir à Gregor, après avoir fait des expériences sur des petits animaux, il a fait quelques tentatives sur des humains. Bien sûr, ça a foiré, et il a dû quitter la Roumanie rapidement…

Le privé suivait le parcours de Gregor.

— Ensuite, reprit la journaliste, il disparaît dans la nature et on perd sa trace… Lorsque, sur le quai de Paimpol, on retrouve un thalidomien vidé de son sang, personne ne fait le rapprochement. Mais personne ne pouvait le faire, évidemment. Il y a seulement quelques jours que les choses se précipitent. Que s’est-il passé ?

Le privé réfléchissait. « Albossian arrive à un moment donné en France. Est-il venu directement ou pas ? Qui le finance ? Est-il parti du pays avec un magot ? »

— De toute façon, on s’en fout ! dit-il à haute voix, mais plus pour lui-même.

— De quoi ? questionna Morgane.

Les yeux de Ronan plongeaient vers la plage. Pourtant, il ne voyait pas le sable fin miroiter sous le soleil, il ne voyait rien. À cet instant, il se trouvait plongé à l’intérieur de son cerveau.

Analysait la situation… enfin, essayait. Il y avait une espèce de « traçabilité » du « Chirurgien. » Il quittait en vitesse la Roumanie avec l’aide, bien sûr, de complices.

Ensuite, il se cachait un certain temps pour se faire oublier, et y réussissait parfaitement pendant quelques années. Peut-être en continuant ses travaux dans la clandestinité ! Alors, pourquoi revenir sur le devant de la scène avec le risque d’être découvert ?…

Il tourna la tête vers sa journaliste pour répondre à la question :

— Oui, je disais que son parcours en sortant de Roumanie, on s’en fout… ce qui compte maintenant, c’est sa réapparition en France avec des meurtres atroces. Pourquoi ?

Morgane esquissa un sourire de contentement. Évidemment, au téléphone, on lui avait donné des explications. Peut-être les explications qui allaient permettre de boucler ce cauchemar… Albossian était mort, de mort non naturelle. Il y avait maintenant un autre tueur dans la nature qui allait être difficile à découvrir, car celui-ci avait sans doute pour but, UNIQUEMENT, d’éliminer le Chirurgien. Après, certainement redeviendrait-il un citoyen comme un autre.

Comment le confondre ?

Et dire que, peut-être, tout cela partait de la Roumanie du tyran.

— Si tu permets ?

Morgane reprenait la parole :

— Les journalistes de chez moi qui ont interrogé Maria Buta lui ont révélé nos découvertes, c’est-à-dire le labo souterrain de l’abbaye… ce qui a permis sans doute d’avancer. En Roumanie, dans l’énorme demeure que les Ceaucescu s’étaient fait construire, il y avait un labo. Afin que Gregor Albossian travaille sur l’immortalité !

— Pardon ? fit Ronan légèrement estomaqué.

— Oui, les Ceaucescu, dans leur délire, cherchaient l’immortalité et Albossian la leur faisait miroiter si on mettait tous les moyens à sa disposition… Il travaillait sur les cellules souches, peut-être contre le vieillissement, et sur d’autres choses.

Les yeux de Ronan semblaient flotter entre le réel et le fantastique… « Avec des fous sanguinaires, » il fallait s’attendre à tout. L’IMMORTALITÉ ! Le rêve de beaucoup de dictateurs dans le monde… Qu’ils soient blancs, noirs, jaunes…

La couleur importait peu. La soif de pouvoir n’avait pas de limites… pardon, ils essayaient d’en reculer les limites, toujours ! Et pour ce faire, ils mettaient en œuvre les pires horreurs.

Le patron du restaurant revenait en souriant vers leur table.

— Bien mangé ? demanda-t-il.

Morgane leva la main.

— Parfait !

Il commença à débarrasser la table, mais y mettait une lenteur anormale. Finalement, il questionna :

— Vous êtes revenus pour l’incendie du bateau ?… Notez, ça ne me regarde pas trop, mais comme cela s’est passé pas loin du restaurant, j’aimerais… on aimerait bien savoir !

Et d’un geste large de la main, il paraissait englober toute l’île et ses habitants.

Le privé montra ses dents saines et répliqua :

— Désolés, la police et la gendarmerie enquêtent. Nous ne savons rien pour le moment. En revanche, vous, vous allez peut-être nous aider !

L’autre parut étonné, vraiment ! Du coup, intrigué, il demanda la permission de s’asseoir à leur table.

— Je vais vous montrer quelques photos de personnes et vous me direz si vous les avez déjà vues ici, enfin dans le coin, et avec qui…

À cet instant, le portable de la journaliste se manifesta de nouveau. Elle se leva pour laisser les deux hommes en tête à tête.

Ronan la suivit un court instant du regard, puis revint à l’homme assis face à lui. Qui attendait en montrant une légère impatience. Il devenait important.

— Regardez !

Le restaurateur se pencha attentivement sur plusieurs photos. Ses lunettes passèrent du front sur son nez.

Il y avait Gregor Albossian avec son ami Paul Puilout. Ensuite, Marguerite Flicker en compagnie de Clarisse Amaury, son « adjointe. »

— Je les ai déjà vus tous les quatre. Plus souvent les deux femmes, car elles travaillent sur l’île, révéla-t-il.

— Rien à en dire de particulier ?

— Non !… Ah, si… peut-être !…

Là, il s’arrêta de parler, tourna la tête pour fixer Morgane qui semblait discuter.

— Alors ? questionna le privé.

— J’ai l’impression, qu’elles étaient homos !

— Qu’est-ce qui…

— Elles se sont embrassées sur la bouche, un jour ici.

— Devant tout le monde ? interrogea l’ex-commissaire.

— Non, elles déjeunaient dans le coin là-bas, un peu à l’écart. Je les ai surprises en apportant le dessert. Attention ! C’était la fin du repas, elles avaient vidé une bouteille de rosé. C’est peut-être l’explication.

Ensuite, Ronan montra les photos de Bernadette Copic, de Pascal Huimans, d’Hervé Silic le policier.

Ronan termina avec les photos de Victoire et Yann de Carbon.

— Ces derniers, je ne les ai jamais vus… Ils pourraient…

— Je n’ai rien dit. Tous ceux qui sont sur les photographies ont été ou sont dans l’enquête, point !

L’homme hocha la tête plusieurs fois et dit :

— Rien à dire de particulier.

Morgane venait de se laisser tomber sur son siège. Le patron en profita pour s’éloigner, un peu déçu.

Elle attaqua aussitôt :

— C’était le journal !… Et toujours la journaliste Maria Buta. Je mets des guillemets pour ce qui suit : « Gregor travaillait sur la cellule souche “hématopoïétique”. C’est une cellule souche à l’origine de toutes les lignées de cellules sanguines. En effet, ces dernières se diversifient ensuite et deviennent globules rouges, globules blancs et plaquettes ».

Ronan, fasciné, écoutait. Elle continua :

— Ces cellules souches seraient en partie à l’origine de la régénérescence des membres chez certains animaux, chez certains vertébrés comme le lézard, la salamandre. Chez certains rats, elles peuvent restaurer des cellules. Ils appellent cela la thérapie cellulaire.

— D’accord ! Tout cela pour ?

Elle lâcha le mot qui fâche :

— Le pognon !

Ronan ne pigeait pas… ou trop bien. Il dit :

— Je sais bien que de par le monde, des équipes de chercheurs essaient de mettre au point des thérapies nouvelles.

— Justement, lui avait un rêve insensé. Trouver avant les autres et monnayer sa découverte à des laboratoires mondiaux en les mettant en concurrence.

— Morgane, tu le crois capable de…

— Peut-être pas lui, mais celui qui le finance…

— Mais on ne le connaît pas ! remarqua Ronan.

— Eh non !

— Et en Roumanie ?

— Rien dans les archives, dont certaines, même beaucoup ont disparu, articula la journaliste.

Morgane s’arrêta de parler, regarda son homme. Le soleil poursuivait sa course et un rayon venait frapper son dos.

Finalement, il reprit la parole :

— … Bon !… On avance un peu. On sait que Gregor essayait de découvrir une recette miracle qu’un financier aurait eu beau jeu de monnayer… bien !

Mais, quelqu’un a tué le chercheur. Le financier ? Je ne crois pas. Ou alors, Gregor avait trouvé et l’autre a fait disparaître le témoin !… Est-ce crédible ?

Morgane suivait difficilement ce jeu de piste mortel. Néanmoins, Ronan donna son avis :

— Non, je ne vois pas le commanditaire tuer sitôt la poule aux œufs d’or… alors ?

— Alors, c’est qu’il y a quelqu’un d’autre qui tue. Mais pourquoi ?… Et si le dernier tueur a éliminé Gregor, il peut, ou il doit éliminer le commanditaire.

— Donc, il faut le trouver rapidement… comment ? interrogea-t-elle.

— La Roumanie, c’est ce pays qui a généré ce nouvel ogre des Carpates !… Tout part de là-bas !

Les yeux fermés, le privé semblait être visité par un démon des Carpates. En un instant un sourire s’afficha sur son visage buriné.

— … Je sais à qui nous allons rendre une petite visite !… Devine ?… L’ancien ministre qui nous a reçus à Paris.

Ce n’est pas idiot.

# CHAPITRE XXXII

Devant l’immeuble appartenant à Emil Costaniascu, Morgane et Ronan quittèrent le taxi. Les souvenirs de la soirée revenaient par bouffées. Ils s’annoncèrent et aussitôt l’ouverture de la porte se déclencha.

Un majordome les pria de le suivre le long du couloir.

— Vous pouvez entrer, vous êtes attendus !

Le couple passa la porte qui fut aussitôt refermée. Ce qu’ils aperçurent tout d’abord, c’est le chat tacheté, aux oreilles plutôt longues, lové sur un canapé en cuir blanc. Un œil ouvert regardait le couple s’avancer.

— C’est un « ocicat ! »

Le couple fixait le chat.

Costaniascu reprit, assez fier :

— Il vient des États-Unis… curieux nom ! C’est la contraction des mots, « ocelot » et de « cat » (chat en anglais.) C’est très rare en Europe ! Parfois, les croisements sont parfaitement réussis.

D’un geste de la main, il les pria de s’asseoir.

— Ma curiosité a été attisée par votre coup de fil. J’ai essayé de me renseigner de mon côté… Ce fut compliqué et un peu long… et puis j’ai des révélations à vous faire ! Vous pensez que je cours un danger, un grand, que je pourrais être éliminé comme Gregor Albossian ! Et pour quelles raisons ?

Devant Ronan et Morgane, le petit homme paraissait serein.

— … Nous savons et vous le savez maintenant, que le frère de Gregor n’existait pas, lui et le Chirurgien ne faisaient qu’un. Et que quelqu’un l’a assassiné. D’après nos renseignements, nous pensons que vous pouvez être le commanditaire. Dans ce cas, vous courez de gros risques, car le tueur paraît bien renseigné… Pourquoi ces recherches, disons, secrètes ?

Le couple attendait, regardait.

Le petit homme se redressa, quitta son fauteuil et même, cela paru incongru aux yeux de Ronan et Morgane, il se haussa sur la pointe des pieds… simplement pour être plus grand… enfin, pour ne pas paraître petit.

En un instant, Ronan comprit en partie, les motivations du petit bonhomme. Tout ce qu’il avait entrepris depuis sa fuite de Roumanie se résumait dans ce geste puéril, grotesque. Il n’assumait pas sa petite taille et compensait, ou essayait de compenser cette « erreur » de la nature par un ego débordant qui avait toujours été bridé par le tyran de Roumanie.

Il parla de sa voix peu puissante, mais mélodieuse et qui captivait généralement son auditoire, comme lors de la première réunion :

— Je vois que vous avez compris ! dit-il en regardant Ronan.

Le privé, sembla se réveiller doucement et Morgane toucha son bras. Il surveillait le regard d’Emil. Le petit bonhomme était retombé sur ses talonnettes, mais ses yeux avaient changé. Ils étaient chargés d’une espèce de mépris, pas pour le couple, mais pour la gent humaine en général.

Les doigts de Ronan crochèrent les accoudoirs lorsqu’il dit :

— Dites-moi si je me trompe… vous avez offert à Gregor le laboratoire dont il rêvait et en même temps, s’il trouvait le remède miracle, vous pouviez assouvir votre ego. Personnellement, vous vous seriez fait une montagne de fric en revendant le brevet au laboratoire le plus offrant. Ce que vous ne saviez pas, c’est que le Chirurgien et Gregor étaient la même personne. Et vous étiez persuadé que les thalidomiens morts à Paimpol, Bréhat et Lannion, étaient l’œuvre du frère arrivé en France avant vous.

Les yeux de l’homme brillaient un peu moins, car à ce niveau, il s’était fait rouler.

C’est d’une voix légèrement altérée que le petit homme parla, en même temps que, mû par un réflexe, il se rehaussa sur la pointe des pieds.

Ronan sourit intérieurement en se disant que cet homme devait être passablement musclé des chevilles à force de les travailler de cette façon.

— Et vous pensez que c’est moi le coupable ?… je suis le meurtrier de Gregor ?

Le couple resta silencieux. Effectivement, la question pouvait se poser… Encore que !

Finalement, l’ex-commissaire lâcha :

— Peut-être… peut-être pas !

L’autre, faisait face, pas du tout en colère ou contrarié, il articula simplement :

— Et vous croyez que si je suis coupable, je vais vous laisser repartir comme vous êtes venus ?

Une nouvelle fois, Emil Costaniascu redescendit sur terre. Ses talons touchaient le sol.

— Alors ? insista-t-il de la même voix changée… Vous savez, j’ai beaucoup de relations en France, je suis relativement puissant.

Il claqua des doigts dans un geste un peu hautain, en poursuivant :

— Exactement de cette façon, je peux vous faire disparaître à jamais !… N’est-ce pas Dragoï ?

Le couple tourna la tête, il n’y avait personne dans la pièce. Sauf le chat qui miaula un peu fort, comme le feulement d’un animal sauvage. Emil se moquait d’eux, un chat !

Le petit homme ricana et dans un souffle, articula calmement :

— Pauvre chat, il se fout des misères de notre monde… n’est-ce pas Dragoï ?

— Oui, MONSIEUR !

Le couple se regarda interloqué. Qu’est-ce que cela pouvait vouloir dire… du grand Guignol !

Et pourtant, le privé n’avait pas peur, il essayait d’analyser ce comportement théâtral.

La voix venait de nulle part, mais était bien présente dans la pièce.

— Ne cherchez pas, c’est toute une installation que j’ai installée afin que mon homme de confiance puisse entendre lorsque je le désire… car souvent, mes désirs sont des ordres.

Morgane eut d’un seul coup une illumination : le fils dans le fauteuil roulant.

Elle questionna :

— Ce labo, n’est-ce pas aussi pour votre fils ?

Elle venait de toucher le point crucial. Le petit homme en oublia de monter sur la pointe des pieds. Ses yeux chavirèrent. Et d’une voix beaucoup moins sûre, il commença :

— Vous avez raison, en partie. Mon fils est atteint de la maladie de Copart, c’est une maladie qui touche certains os et des muscles, mais pas tous. Surtout à partir du bassin jusqu’aux jambes. C’est souvent génétique, mais étant donné que ma femme est décédée il y a de nombreuses années et que moi, après analyses, je ne porte pas le gêne responsable de la maladie… enfin, passons, mon fils est malade et Albossian pouvait peut-être trouver. C’était mon grand espoir. Alors, pourquoi l’aurais-je tué ? Surtout qu’actuellement, il n’y a pas de traitement à la dégénérescence sarcomateuse. Si on ne trouve rien, mon fils est condamné dans les mois ou les années qui viennent.

Un silence s’installa, survolé par un ange imaginaire sous perfusion qui allait lentement et lançait de fréquents regards apeurés.

— Je répète, pourquoi aurais-je tué Gregor ?

Devant cette espèce de vérité, le couple ne répondit pas. Un lourd silence s’installa, seulement coupé par le ronronnement du chat qui, les yeux fermés, vivait dans un autre monde. Il n’aimait pas trop celui des humains, mais n’aimait pas non plus celui des animaux. Pourtant, il y avait un choix à faire !

— Alors ? fit-il de nouveau, mais sans aucune impatience.

Le privé se passa la langue sur les lèvres avant de dire :

— Tout à l’heure, vous vouliez nous intimider ?… Ok ! Vous n’aviez pas de motifs… alors qui ? Vous qui venez de là-bas, réfléchissez !

Le petit homme se laissa choir dans un fauteuil trop profond pour lui et articula :

— Vous pensez que le tueur me cherche ?

Morgane fixa le bonhomme, mais ne répondit pas à l’interrogation :

— À votre avis ?

— … Ce n’est pas impossible, mais je suis très protégé…

— Dragoï ?

— Entre autres !

Ronan observait l’échange et s’interposa :

— Il faut revenir à la jeunesse d’Albossian en Roumanie, c’est possible ?

Le visage impénétrable de l’ex-ministre s’anima un peu. Les yeux mi-clos, il envisagea :

— On peut toujours essayer. J’ai encore des contacts, mais du temps s’est écoulé, certaines archives ont disparu…

Comme mû par un ressort, il se leva en disant :

— Je vais téléphoner à côté. Servez-vous au bar…

Il s’éclipsa, referma la porte lentement, mais n’oublia pas de donner un tour de clé pour les isoler. Le privé et Morgane n’apprécièrent que modérément de se retrouver barricadés, comme en cage. Même s’ils n’étaient pas seuls. Le chat se fichait pas mal du tour de clé ; toujours décontracté, il vivait sa vie.

Malgré tout, l’ex-commissaire restait sur le qui-vive sans savoir pourquoi. Morgane le remarqua et fit la réflexion :

— Tu n’as pas l’air à l’aise… Je me trompe ?

Il tourna la tête et un sourire énigmatique s’afficha sur son visage.

— Non, je ne maîtrise pas du tout et ça commence à me gonfler sérieusement.

— Comment agir alors ?

Ronan remua la tête et dit :

— J’attends le retour du petit bonhomme, et en fonction de ce qu’il va nous dire, il faudra agir ! Ne plus laisser les évènements nous diriger.

Il allait se lever pour servir des verres lorsque la clé tourna de nouveau dans la serrure.

Costaniascu entra le sourire aux lèvres et dit avant que le privé ne prononce une parole :

— Excusez-moi, c’est tout à fait machinalement que je vous ai enfermés dans la pièce. Ce n’était pas prémédité…

Et il souriait toujours.

Le détective « accepta, » pour le moment, cette vision de la chose.

Le propriétaire des lieux tenait une feuille de papier à la main, il se laissa tomber dans le fauteuil devant le couple, et constata :

— Vous ne vous êtes rien servi ?… Dragoï !

La porte fut ouverte instantanément sur une montagne de muscles silencieuse et impressionnante.

L’homme se déplaçait avec une souplesse insoupçonnée. Ce que remarqua tout de suite Morgane, c’était la taille fine, les épaules larges. Pour le reste, il aurait pu passer inaperçu. Sa veste ample essayait de cacher ses gros bras et, à la ceinture, même pas dissimulé, un holster montrait un revolver.

Costaniascu était bien protégé. Mais l’est-on vraiment et toujours ?

— Tu nous sers ! fit le petit homme.

— De l’eau pour nous deux, dit Ronan.

Les verres furent déposés avec des gestes rapides et précis. « Ce type doit être redoutable, » pensa le privé.

Ensuite, Dragoï s’éclipsa sans une parole et les trois personnes présentes se regardèrent un instant. Emil Costaniascu prit la parole :

— Donc, ce Gregor Albossian avait fait des études en France, mais ça, vous le saviez !… Je continue : pendant quelques années, et là, c’est assez flou, il a œuvré dans l’entourage du tyran, comme moi d’ailleurs… Je n’ai dû l’apercevoir que quelques fois…

— … Nous le savons aussi !…

— Donc, vous savez qu’il a tenté des opérations chirurgicales sur des personnes…

— Oui ! fit Ronan, qui ne voyait pas de nouveautés.

L’autre reprit :

— Il a eu quelques ratés. Certains sont morts, mais d’autres pas… il faudrait, sans doute, chercher de ce côté.

Le privé n’était pas contre, mais comment faire sans avoir de noms ?

— Ah, pendant que j’y pense, reprit Emil, ce Gregor était membre d’une espèce d’association, moi je dirais plutôt secte, dont le « gourou » était notre cher président. Au niveau grade, il se situait en position 3, il avait donc un certain poids.

— Ce qui veut dire ?

Morgane posait la question.

Le petit homme haussa les épaules en précisant :

— Je ne sais pas si cela est important, mais les membres dirigeants, d’après mes renseignements top secret, avaient l’intention si le gouvernement était renversé, de s’exiler sur une autre planète !

— Pardon ? firent en chœur Morgane et Ronan.

— L’autre sourit bizarrement et précisa :

— Oui, nous sommes dans la science-fiction, on parle d’une planète lointaine, « Vugas. » Pour y parvenir, il faut que les humains soient vidés de leur sang, pour le voyage, et là-bas, il fit un signe vers le plafond, on leur injecte un liquide autre que le sang afin de pouvoir vivre sur cette planète.

Un ange passa avec rapidité. Sous ses ailes, il emportait deux flacons d’un liquide bleu.

Morgane regarda Ronan. Celui-ci, enfoncé sur son siège, semblait sommeiller. Elle qui le connaissait bien, savait qu’en fait, c’était tout le contraire. Il cogitait dur.

Et son visage s’illumina d’un seul coup lorsqu’il dit :

— J’ai sans doute résolu une partie de l’énigme, grâce à vous… vous ne voyez pas ?

Il fixait le petit homme…

L’autre cherchait désespérément.

— … Non !

Le privé expliqua :

— Les thalidomiens, vidés de leur sang !

C’est Morgane qui succéda :

Il les a vidés de leur sang pour qu’ils puissent partir sur la planète, d’accord !… mais pourquoi seulement eux ?

# CHAPITRE XXXIII

L’ex-commissaire se redressa. Une fois debout, ignorant le petit homme, il se mit à marcher vers la fenêtre. Là, il se campa solidement, jambes écartées, et resta quelques secondes silencieux. Silence que les deux autres respectèrent…

… Parce qu’ils savaient que quelque chose allait se passer. Fatalement. La fin approchait, tout le monde le sentait sans pouvoir encore, imaginer laquelle.

Puis, il se tourna, son visage calme exprimait une espèce de sérénité. Son regard était devenu métallique, profond. Morgane, qui le connaissait bien, savait que maintenant l’action était imminente. Elle en eut la chair de poule.

— Je crois avoir compris cette histoire en partie… sauf que je ne connais pas le dernier tueur. Le premier étant Gregor Albossian, sous couvert d’expériences… Voilà ! Je vous explique.

Il vint se rasseoir tranquillement, comme s’il allait raconter une histoire à ses enfants pour leur faire peur.

Il souriait presque.

— Il était une fois !… Je sais, ce n’est pas drôle, mais il faut toujours commencer de cette façon… Donc, Gregor Albossian ayant terminé ses études en France était retourné en Roumanie. Au fait, c’est certainement le Président qui avait dû lui payer ses études, avec une idée derrière la tête.

Le petit homme ne répondit pas. Après tout, quelle importance ?

Le privé continua son exposé sous le regard interrogatif de Morgane :

— De retour en Roumanie, en se faisant passer pour le frère, il a commencé ses expériences, d’abord, sur de petits animaux… ensuite, il a tenté sur des humains avec plus ou moins de réussite…

— Plutôt moins, non ? l’interpella Morgane.

— Certainement !… mais étant protégé par le tout puissant Nicolaï, il ne redoutait rien, ni personne… sauf que la chute arrivait…

Le détective se tourna vers Costaniascu, pointa son doigt vers lui, mais sans le menacer, et poursuivit son raisonnement :

— Sentant, vous aussi, le vent tourner et la chute du président proche, vous intervenez, non ?… Expliquez !

Le petit homme, de l’étonnement dans les yeux, prit la parole :

— Comment avez-vous deviné ?… Peu importe ! C’est vrai, j’avais fait placer de l’argent à l’étranger avec une idée derrière la tête, car entre temps, je m’étais renseigné sur les travaux qu’effectuait le Chirurgien. Et j’ai pris contact avec Gregor, afin qu’il subtilise tous les documents concernant les travaux de son prétendu frère. Sans documents, le Chirurgien aurait perdu plusieurs années de son travail ; années que Gregor aurait mis à profit pour réussir. S’il trouvait avant tout le monde le moyen de régénérer des membres, puisque le frère l’avait en partie réussi sur de petits animaux, à moi la fortune si je vendais le brevet au laboratoire le plus offrant.

Ronan poursuivit :

— Donc, vous venez en France avec Albossian, mais vous faites comme si vous ne vous connaissez pas. Je suppose que vous avez certaines relations qui vous permettent d’installer un labo dans les souterrains de l’abbaye de Beauport. Moyennant rétributions, bien entendu.

L’autre ne répondit pas et le privé prit cela pour un assentiment. Morgane demanda :

— Le premier ratage remonte à cinq ans, le cadavre sur le port de Paimpol, c’est cela, hein ?

Là, le petit homme ne sourit pas et répondit :

— Oui ! Il avait cru sa technique au point, mais elle ne l’était toujours pas. Cet essai a conduit à la catastrophe. Après, il a improvisé et a décidé… pour se faire pardonner, « d’envoyer » ce mort sur la planète « Vugas. » Mais y croyait-il ? Tout cela sans mon consentement. Il n’était pas question de tuer.

Morgane, en forme, reprit :

— Mais pourquoi ces essais sur des thalidomiens ? Et pourquoi dites-vous que sa technique n’était toujours pas au point ?

Admiratif, Ronan regarda sa compagne. Costaniascu ferma les yeux une petite seconde et son visage afficha, un instant, une souffrance intense. Finalement, comme s’il crevait un abcès, il lâcha :

— C’est une longue histoire…

— Nous avons tout notre temps, rétorqua le privé.

Le petit homme se tassa un peu sur lui-même, seules ses mains semblaient vivre lorsqu’il commença :

— J’ai eu un neveu Thalidomien en Roumanie. Nous avons tout essayé, plusieurs chercheurs ont travaillé sans relâche pour essayer de trouver la recette miracle. À la fin, j’ai appris que le Chirurgien était sûr à 95 % de son produit, surtout que mon neveu n’était pas difforme. Il lui manquait juste certains doigts des mains et il avait une bosse sur le front. Pour le reste, il était normal.

Fasciné, le couple écoutait et regardait le petit homme qui visiblement endurait un calvaire en racontant son histoire.

C’est d’une voix à peine audible qu’il poursuivit :

— Cela ne s’est pas bien passé. Je passe sur les détails, que je ne connais pas d’ailleurs, mais mon neveu est mort. Je n’ai pas vu le Chirurgien, mais c’est Gregor qui m’a dit qu’il ne comprenait pas, que normalement, tout était au point, qu’il devait y avoir juste une petite anomalie, soit au moment de l’anesthésie, soit au moment de la surveillance… Je l’ai cru… et c’est là que j’ai monté mon plan avec Gregor.

L’homme regarda le couple, ses yeux reflétaient ses tourments intérieurs.

Perplexe, Ronan articula :

— Le « Chirurgien » est, entre guillemets, la « cause » de la mort de votre neveu. C’est un mauvais point. En France, c’est Gregor qui rate. Deuxième mauvais point. Mais vous ne savez pas encore que le Chirurgien et Gregor sont une seule et même personne. Vous vous rendez compte peut-être que sa technique ou son produit miracle n’existe pas, ou qu’il n’y arrive pas. Pour vous, c’est l’échec total. Votre neveu est mort, et l’espoir de vendre au laboratoire s’envole. On peut tuer pour moins que ça !… Non ?

Costaniascu hocha la tête machinalement en regardant ses deux interlocuteurs. L’expression de son visage ne bougea pas lorsqu’il répondit à l’accusation :

— Oui, mais non !

— Expliquez ! intima le privé.

L’autre se redressa, on aurait dit qu’il reprenait d’un seul coup du poil de la bête.

— Oui !… Et là, vous avez raison. Après la mort de mon neveu, je n’ai plus entendu parler du Chirurgien, et Gregor croyait dur comme fer à ses expériences. C’est vrai que j’aurais pu l’éliminer. Cette hypothèse n’est pas si farfelue… et bien non !… Parce que j’y croyais aussi, et que j’ai continué à croire en lui.

— Même après les deux autres morts ? questionna Morgane.

— Oui, parce qu’il m’a de nouveau juré que ce n’était pas lui, mais quelqu’un qui l’imitait.

— Son frère qui serait venu en France ? questionna le privé.

— Malin, il n’a pas prononcé le nom, mais l’a laissé planer. Je l’ai cru… encore une fois !

Incroyable ce que la rapacité peut aveugler.

Morgane intervint gentiment :

— Il n’aurait pas été un peu manipulateur, votre Albossian ?

La question était pertinente.

— Oui, mais pour quelle raison ? interrogea le petit homme… Non, il croyait pouvoir y arriver et être mondialement reconnu.

Là, tout le monde resta muet.

— Bien, je vous crois, dit Ronan en se levant. Il n’empêche qu’un tueur rôde… méfiez-vous !

# CHAPITRE XXXIV

De retour à Paimpol sous un soleil enthousiaste, Ronan et Morgane déjeunèrent sur le port, non loin de la Maison de la Presse. À 15 heures, ils en sortaient après un repas léger. Ce n’était pas le moment de se charger l’estomac, car en cours de route, la discussion, très ouverte avec Morgane, avait débouché sur une idée à creuser.

Mais pour cela, et ce n’était pas simple, il fallait entrer en contact avec la police et la gendarmerie, pour essayer d’avoir des informations. Ils quittèrent le port en passant par la rue Delery. Ils débouchèrent sur la place ; l’enseigne de la pharmacie brillait juste en face. Calme à cette heure, le lieu était agréable sous le soleil arrogant qui arrosait les bâtiments.

Machinalement, Morgane tourna la tête vers les fenêtres ouvertes de la famille De Carbon.

Dans la poche de Ronan, le téléphone vibra sans aucun bruit. Il le porta à l’oreille en regardant Morgane qui observait toujours les fenêtres des De Carbon.

— Oui ! fit le privé.

À l’autre bout du fil, il reconnut la voix de Venceslas, le gendarme… et il écouta un instant avant de dire :

— Dans une demi-heure, disons… devant la Capitainerie, quai Pierre Loti.

Et il coupa la communication. La journaliste qui ne rêvait plus, demanda :

— Intéressant ?

— Peut-être ! C’est Venceslas qui veut nous voir, pour le rendez-vous tu as entendu…

Tout en se passant la main dans les cheveux, elle supputa :

— Est-ce que ça bougerait ?

— Ce n’est pas impossible… enfin, nous le saurons dans peu de temps.

Le soleil tournait et incendiait maintenant une façade des immeubles. Le couple se promena un petit moment et se décida à regagner la voiture, car l’heure du rendez-vous approchait…

… Rond-point du Goëlo, ils passèrent devant la boulangerie… quai Morand au ralenti, puis quai Pierre Loti. Le privé coupa le contact au moment où la voiture du gendarme arrivait juste derrière eux. En civil, Venceslas se pointa à la portière, parlementa, puis fit demi-tour, suivi du couple, et se dirigea vers son véhicule.

Tout le monde s’installa.

— Alors, de bonnes nouvelles ? attaqua le privé, sous le regard de Morgane qui avait pris place à l’arrière.

Le visage de Venceslas ne pétait pas de joie. Un petit rictus étira sa bouche lorsqu’il prononça :

— Tout cela est bien compliqué…

— C’est-à-dire ? insista Ronan.

Après une hésitation, il se passa la langue sur les lèvres et commença son récit :

— C’est bien Gregor Albossian qui a tué les thalidomiens, pas volontairement, d’accord !… mais je suis sûr que vous le saviez !

— Nous venons de l’apprendre, répondit la journaliste, en se penchant en avant.

Son souffle chaud et parfumé caressait le cou de Ronan.

— Par qui ?

— Costaniascu ! lâcha le privé.

Le léger rictus du gendarme s’élargit alors qu’il se laissait aller contre son dossier.

— Normal !

— Pourquoi normal ? interrogea le privé.

— Parce que ce monsieur semble être l’un des principaux protagonistes de cette histoire. À Paris, il y a eu une enquête sur lui, et nous avons eu des contacts en Roumanie… il a fait partie de la securitate… « Départamentul securitate, » qui était à la fois police secrète et service d’espionnage… Vous le saviez ?

Le regard de Bordowski allait de Morgane à Ronan et il poursuivit :

— Il était le numéro trois, c’est-à-dire très impliqué dans toutes les décisions à cette époque.

Éberluée, Morgane fixait le dos large du gendarme et demanda :

— Et on l’a accepté en France ?

Là, le rictus disparut, son visage n’afficha rien. Un masque !

— La raison d’État !

— Ce qui veut dire ? interrogea Ronan, mais sans grand espoir d’avoir une réponse. Tout cela, il connaissait pas cœur.

Bordo laissa fuser un petit rire coupé net, car il balança la réponse :

— Il n’est pas parti de Roumanie sans « biscuits. » Et des biscuits qui intéressaient, à n’en pas douter, les hautes autorités de notre pays. Il a dû y avoir un accord. Il donnait des renseignements de la plus haute importance et, en contrepartie, il pouvait faire certaines choses sans être inquiété… peut-être, monter le labo sans préciser le but recherché !

Ronan remarqua simplement :

— Vous êtes au courant !

— Nos enquêteurs ne sont pas idiots.

Morgane, qui pourtant dans son travail, en voyait de toutes les couleurs, se permit la phrase toujours naïve :

— Et la morale dans cette histoire ?

Ronan se retourna un peu, caressa la joue de sa compagne en murmurant :

— Tu le sais, la morale ne fait pas bon ménage avec la politique et la raison d’État… et ceci depuis la nuit des temps !

— Je suis sûr que ce petit homme se sent tout-puissant ! remarqua Morgane en se souvenant de l’immeuble et du garde du corps armé…

Le privé la coupa :

— Pour le moment !… À partir du jour où quelqu’un décidera que l’homme est plus encombrant qu’autre chose, il est possible qu’il ait chaud aux fesses. Mais ceci est une autre histoire… réglons déjà la nôtre !

— Effectivement ! rétorqua le gendarme… Costaniascu est sous surveillance, car nous ne savons toujours pas qui a tué Albossian… Vous avez une idée ?

Il regarda Ronan tout en serrant son volant. Celui-ci fixait un point droit devant lui.

— Avec Morgane, nous avons d’abord penché pour le petit homme… mais, il n’a pas de raisons majeures…

— Alors ?

Le téléphone du gendarme résonna dans l’habitacle. Il écouta, hocha la tête et la réponse fut laconique :

— Il y a du mouvement. Vous nous tenez au courant !

Les deux autres attendaient, mais sans se douter. Venceslas commença :

— À Paris, l’immeuble qui appartient à Costaniascu a cramé !

La surprise apparut dans les yeux du couple.

— Ce qui veut dire ? interrogea le privé qui attendait la suite.

— Après une lutte acharnée de plusieurs heures, les pompiers ont circonscrit le feu. Les quatre étages supérieurs sont presque intacts, mais tout le bas est dévasté… Les pompiers ont retrouvé un corps dans une des caves. Maintenant, le boulot va être assez long pour le reconnaître officiellement. Apparemment, ce serait Costaniascu, vu la petite taille du corps calciné. Nous le saurons très vite, car nous avons eu un coup de chance…

— Enfin ! rétorqua Ronan.

L’autre laissa échapper un petit rire.

— Oui, il y a un dentiste installé en face l’immeuble de Costaniascu. Nous l’avons interrogé et nous savons qu’il se faisait soigner dans ce cabinet. Avec l’empreinte des dents du cadavre, nous allons savoir rapidement si c’est lui !

Stupéfait, le couple se regardait sans vraiment comprendre.

Le personnage gênait-il à ce point d’un seul coup ?

Qui pouvait avoir éliminé Costaniascu ? Des compatriotes à sa recherche ou… qui ?… Certainement pas le Chirurgien, il était mort en même temps que Gregor.

À chaque mort, ce n’était pas une question, mais plusieurs qui se posaient ! Comment en voir le bout ?

Ronan se rappela le coup de téléphone du gendarme :

— Au fait, pourquoi cette rencontre ici ?

Le gendarme se frappa le front, comme s’il avait oublié.

— Vous avez raison, avec ces nouveaux évènements, j’allais presque oublier…

Mon œil !!! Le couple se demanda bien quoi ! C’était un tel bordel ! Personne ne comprenait cette histoire !

Et puis, elle partait d’un pays ami avec la France. D’accord, les archives avaient été ouvertes, mais, est-ce que tout y était ? Soulever le couvercle d’une marmite fermée hermétiquement où avaient mijoté les pires horreurs pendant des dizaines d’années était-ce bien raisonnable ?

De cette marmite pouvaient sortir des ingrédients qui, une fois libérés, pouvaient éclabousser et se révéler néfastes, voire désastreux, pour des personnages haut placés, voire des gouvernements qui avaient fermé les yeux.

Qui avait intérêt à livrer au grand jour des abjections inavouables ?

Souvent, on laissait apparaître ce qui devait être découvert. Le reste, ce qui gênait, avait disparu… Ensuite, pour reconstituer, c’était pratiquement impossible !

Venceslas Bordowski reprit la parole :

— C’est au sujet du bateau qui a flambé à Bréhat…

— Et alors ? interrogea l’ex-flic.

— Il n’y avait qu’une personne à l’intérieur !

— Paul Puilout ! murmura Morgane.

— OUAIS ! Et là, son corps n’était pas exsangue, mais grillé comme un poulet… enfin, un poulet trop cuit.

Malgré son humour, Bordo ne souriait pas du tout et Morgane reprit :

— Pourquoi ?… Sans doute parce qu’il était l’ami de Gregor et qu’il avait, peut-être découvert son assassin ?

Ronan rétorqua avec à-propos :

— L’assassin est aux abois, c’est une bonne nouvelle ! Il va faire une erreur !… Ah, pendant que j’y pense, savez-vous qui a kidnappé le frère de Paul ?

Le gendarme détourna la tête en articulant bien :

— Exactement, non ! Mais nous supposons que comme c’était pour faire une expérience, Albossian avait engagé des hommes. Mais maintenant le secret est parti avec sa mort.

Il marqua une pause puis reprit :

— Certains de mes collègues sont à Paimpol, à l’abbaye, deux autres à Lannion. Ils doivent venir sur l’île après. Moi, simple intuition, je mise tout de suite sur l’île. Vous venez avec moi ?

Morgane jeta un coup d’œil rapide vers Ronan, mais déjà, elle savait.

— C’est parti ! fit-il.

Par l’intermédiaire des pompiers, ils débarquèrent sur l’île, non loin de la Chambre où restaient les vestiges du bateau brûlé.

Le trio débarqua au moment où le soleil s’éteignait à l’horizon et où la nature reprenait ses droits.

— Où allons-nous ?

Morgane, après avoir jeté un regard circulaire sur la beauté du paysage, posait la question.

— Et le restaurant sur la plage, qu’en pensez-vous ? demanda le gendarme.

« Rien, » faillit rétorquer le privé, mais il s’abstint. Il ne voyait pas dans l’immédiat un intérêt quelconque à se rendre sur les lieux.

Emmené par Bordo, le trio prit la direction du resto. Derrière le bar, des lumières brillaient.

Ils entrèrent donc sous le regard intrigué de certains consommateurs. Le patron les accueillit avec un énorme sourire :

— Ah, les revoilà !

Il était content de leur arrivée, car après le remue-ménage sur la plage, puis l’histoire du bateau, aucun coupable n’avait été arrêté et il se sentait frustré.

Le trio s’assit à une table un peu éloignée, fit signe au patron qui s’empressa.

— Vous avez un peu de temps à nous accorder ?

La formulation était parfaite… comment faire autrement venant d’un gendarme ?

En fait, fine mouche, il devança Bordo et dit :

— J’avais quelque chose à vous dire… vous tombez bien !

Les trois personnes attendaient sans aucune impatience. Néanmoins, Venceslas interrogea :

— C’est au niveau de l’enquête ?

L’autre, mains posées sur la table de bois, haussa les épaules et murmura :

— C’est vous qui jugerez !

Il se couvrait avant d’avoir parlé, ne se mouillait pas.

— Voilà ! Hier au soir, vous voyez, c’est récent, une petite fête a été organisée ici…

Ils écoutaient sans vraiment comprendre, mais attendaient, attentifs à la moindre piste.

L’autre reprit :

— C’était l’anniversaire d’une infirmière de l’Institut. Il y avait une trentaine de personnes réunies, dont certaines des Instituts de Bréhat et Paimpol.

Le gendarme et le couple se faisaient plus attentifs, car le mot « Institut » leur paraissait un point sensible de l’enquête. Et depuis le premier assassinat sur le quai à Lannion jusqu’au dernier, les gens qui travaillaient dans le médical gravitaient autour des lieux des crimes. Parfois à distance respectable, mais où était la ligne à ne pas franchir ?

— Continuez !

# CHAPITRE XXXV

Le gendarme insistait. Sans se faire prier, l’homme poursuivit :

— Je les connais presque tous par leur prénom : Donc, il y avait Pascal Huimans…

— Mais il ne travaille pas dans un des Instituts ! releva Morgane.

— Non, mais il était là… sûrement en ami. Ensuite, celle qui fêtait son anniversaire, Clarisse Amaury, Marguerite Flicker, la directrice de l’Institut de l’île où travaille Clarisse.

Le patron relevait la tête en même temps qu’il comptait sur ses doigts.

— Puis… Bernadette Copic, la directrice de Paimpol… les de Carbon. Mais ces derniers ne sont pas restés longtemps.

Morgane voulut faire un trait d’humour qui tomba à plat…

— Et il n’y a pas eu de morts ?

Seul Ronan sourit.

Le visage du restaurateur exprima la surprise en même temps qu’un certain soulagement. Il est vrai qu’actuellement, il ne faisait pas bon se balader dans l’entourage de ces personnes.

Quant à Bordo, il ne disait rien, observait tout.

— Et après ?

— Vous voulez boire quelque chose ? proposa le restaurateur.

Tout le monde se laissa tenter par une bière bien fraîche. Chacun but sa lampée, comme absent. Après avoir claqué la langue, le restaurateur continua son récit :

— Je dois dire qu’il y avait une ambiance très sympa… au début. Car, à un moment donné, une personne qui avait un peu trop bu, comme souvent dans ce genre de soirée, a commencé à dégoiser.

— Et qui était cette personne ? questionna Morgane.

Les deux hommes écoutaient.

— Curieusement, c’était celle qui fêtait son anniversaire, Clarisse Amaury.

Bordo, attentif jusque-là, interrogea :

— Elle devenait embêtante ?

— Plutôt, oui ! En même temps, elle prenait pour cible sa directrice, Marguerite, en lui reprochant une ancienne relation avec un dénommé Vasile Stephan.

C’est vrai que ce nom revenait souvent.

— Qui est ce Vasile Stéphan ? demanda le gendarme en regardant l’assistance.

Personne ne le savait. C’était un Roumain, point. Était-il venu en France faire ses études ? Était-il retourné en Roumanie ? Était-il revenu ? Où vivait-il ?…

… Autant de questions, autant de réponses.

Morgane émit une hypothèse pas du tout farfelue :

— Et si c’est lui qui avait assassiné Gregor ?

— Et Paul !… Pourquoi pas… mais la raison ? interrogea le gendarme en regardant Morgane qui venait de parler.

Concentrée, ses yeux fixaient un point lointain ; finalement, elle posa la main sur le bras de son compagnon et proposa :

— Il a dû se passer des choses inavouables en Roumanie à l’époque du Tyran. J’ai l’impression que maintenant, il y a comme une, ou des vengeances, lâcha la journaliste. Ensuite… ensuite, je ne sais pas. Il faut d’abord se renseigner sur lui dans son pays. Après, nous verrons.

Tout ce que Morgane disait relevait du bon sens. Ce type, Stephan, était totalement inconnu ici. En revanche, son nom circulait sur pas mal de lèvres, mais qui l’avait vu ? Pour le moment, personne.

Morgane se leva et s’isola pour téléphoner. Pendant ce temps, le restaurateur continua à raconter :

— D’abord, la directrice a essayé de la calmer avec des paroles apaisantes, puis Bernadette Copic est intervenue…

Ronan leva la main afin de poser une question :

— Est-ce que vous avez un souvenir des paroles dites par l’infirmière ?

L’autre se concentra un peu avant d’articuler en hésitant :

— … Attendez que je me… oui, c’est ça ! Clarisse reprochait à la directrice d’avoir trop fréquenté ce Stephan avant de la connaître.

— Parce que ? interrogea le gendarme.

Le regard du restaurateur s’immobilisa sur celui-ci.

— Vous ne savez pas ?

— Quoi ?

Un petit rictus étira les lèvres du patron et il cracha presque sa phrase :

— Elles étaient homos !

— Et alors ! fit Bordo.

— Notez bien, je n’ai rien contre les homos femmes…

— Et hommes ? interrogea l’ex-flic.

— Pas plus !

Voilà qui était franc, encore que…

— Qu’est-ce qui vous chagrine alors ?

Le restaurateur jeta un œil en arrière, du côté de Morgane qui écoutait, le portable vissé à l’oreille.

Son regard revint se poser sur les deux hommes et il murmura en se penchant en avant :

— Je me demande si dans le groupe réuni pour l’anniversaire, il n’y avait pas d’autres homos, même hommes ?

— Vous voulez dire que, en fait, sous couvert d’anniversaire, c’était bêtement une réunion un peu spéciale !

— Je ne sais pas… mais, à partir de ce moment, je me suis mis à les observer différemment. Et, comme Clarisse s’énervait de plus en plus, un invité, qui devait la connaître, a réussi, en insistant gentiment, à l’emmener vers les toilettes.

— Ensuite ?

— Elle est revenue calmée, comme si…

— De la drogue ? interrogea Bordo qui connaissait bien ce genre de réunion.

— Possible… pourtant, je suis passé aux toilettes après eux, et je n’ai ramassé qu’une petite culotte dans la poubelle de service… Bizarre, non ?

Le privé s’interrogeait. Peut-être de la drogue, mais pas sûr. En revanche, la culotte retrouvée appartenait-elle à Clarisse, l’homo ? Elle n’était peut-être pas si homo que cela… ou peut-être pas QU’homo… Et alors ?

Est-ce que cet invité se servait de son sexe pour calmer les jeunes femmes énervées ? Il n’y avait là rien de répréhensible, au contraire, c’était naturel, pas de chimie. Pas de risque d’overdose !

Il sourit.

En même temps, Morgane revenait avec des notes et se laissa tomber face au trois hommes.

— En Roumanie, il y a eu un Vasile Stephan dans l’entourage des maîtres de la Roumanie. Cet homme n’était pas puissant, il naviguait à la limite du pouvoir. Mais il a disparu depuis un bon nombre d’années. Pratiquement en même temps que Gregor. Mais lui, c’est pour venir en France. L’autre, du jour au lendemain, introuvable.

Un silence s’installa, chacun essayait d’imaginer à sa façon la suite de cette histoire. Ce fut le privé qui réagit le premier en émettant une hypothèse :

— Et si en Roumanie, le frère de Gregor, qui n’existe pas, existait sous le nom de Vasile Stephan ?

— Pourquoi n’auraient-ils pas le même nom ? remarqua le gendarme.

Ronan essaya de contrer, mais le cœur n’y était pas :

— Ils ne sont peut-être pas du même père ?

— Possible, admit Bordo, mais tout cela me paraît bien compliqué : la priorité, c’est de retrouver ce Vasile Stephan, s’il est dans notre région.

Le gendarme continua en regardant le propriétaire :

— Et après, comment la soirée s’est-elle déroulée ?

— Après !… Presque trop classique. Tous les convives se sont bien comportés. Trop, même. Pas un écart de langage, pas de cris… et puis, sur le petit matin, tout le monde est parti.

Morgane yeux mi-clos, cherchait l’incohérence.

Elle demanda :

— Est-ce que… Clarisse… non, avec qui est partie Clarisse ?

Le restaurateur « plongea » dans ses souvenirs récents.

— … Avec Marguerite Flicker !

— Cela paraît normal puisqu’elles sont ensemble, remarqua Morgane.

Une certaine logique était respectée, point !

Sauf que là, l’ex-commissaire trouvait que rien ne se simplifiait.

Il se tourna vers le patron qui terminait sa bière. À l’extérieur, la marée revenait tranquille. Les vagues envahissaient la plage inexorablement dans un léger bruit toujours renouvelé.

Le soleil disparu avait fait place à une lune curieuse et quelques nuages transparents flottaient au gré du vent.

— Dites-moi, fit le privé, où allait ce groupe après l’anniversaire ? Le savez-vous ?

L’autre n’hésita pas une seconde et répondit :

— C’est un secret pour personne, Clarisse Amaury l’a répété plusieurs fois : tout le monde devait se retrouver à l’Institut.

Le couple et Bordo se regardèrent :

— Bizarre ! » fit Ronan.

Quelques minutes plus tard, le trio se retrouvait à l’extérieur. Le gendarme avait passé quelques coups de téléphone.

La nuit envahissait tout, le bruit des vagues parvenait comme assourdi.

— Direction l’Institut ! ordonna Venceslas Bordowski, du renfort arrive, ils n’ont rien trouvé de compromettant sur le continent, à part le labo.

À pied, ils remontèrent vers le centre de l’île. C’est en arrivant à hauteur de la boulangerie-pâtisserie qu’ils aperçurent un homme qui courait, affolé, et il se mit à crier en les apercevant :

— Y a le feu ! Y a le feu !

— Essoufflé, il se coupa en deux, un point de côté l’asphyxiait littéralement.

— OU ??? demanda Bordo.

L’autre ne pouvait pas répondre. De son bras libre, il montrait derrière lui, mais c’était vague.

Finalement, il souffla :

— À l’Institut…

— Je préviens les pompiers, dit Morgane.

— C’est déjà fait ! fit l’homme qui se redressait enfin.

Aussitôt le groupe se dirigea vers l’Institut en pressant le pas.

Bordo demanda :

— Vous savez ce qui s’est passé ?

Encore ahuri, l’homme secoua la tête.

— Non !

Des flammes importantes s’élevaient, mais d’un bâtiment un peu à l’écart. Les pensionnaires n’avaient pas été touchés.

Ronan et Morgane pénétrèrent dans la première grande salle. Les personnes âgées s’y trouvaient réunies.

Ronan aperçut la directrice qui rassurait une infirmière. Les flammes de l’autre bâtiment éclairaient l’intérieur de celui-ci et des reflets incessants couraient sur les vitres.

Comme hypnotisés, les malades contemplaient ce spectacle étonnant.

À l’extérieur, d’un seul coup, des ombres se manifestèrent dans la nuit, beaucoup de mouvements. Les pompiers se mettaient en batterie tandis que les gendarmes, arrivés en même temps, sécurisaient les alentours.

Les ordres fusaient, les hommes couraient, se démenaient. Hautes, les flammes de l’incendie semblaient vouloir monter jusqu’au ciel. Le feu ronflait comme un malade à l’agonie.

Le privé regardait ce spectacle comme détaché, mais une tenaille lui fouillait l’estomac. Il y avait un truc pas très clair ! Mais quoi ?

En temps normal cet édifice ne recevait aucun malade. Il était réservé pour entreposer des produits. Il interpella la directrice qui répondit aussitôt de sa voix angoissée :

— Normalement, il n’y a personne.

Un léger soulagement souleva la poitrine du privé. Alors, pourquoi cet incendie ?

Marguerite Flicker s’impatientait.

— Il faut que je retourne auprès de mes pensionnaires…

— Faites !

Elle s’éloigna avec rapidité de sa démarche de…

Tout en la suivant des yeux, dans sa tête, une petite explosion mit son cerveau en route. Des connexions s’effectuaient sans qu’il ait besoin de réfléchir. Des petites phrases venaient percuter d’autres phrases. Une espèce de puzzle se mettait en place automatiquement.

Le regard de Ronan suivait la directrice sans la voir. Enfin, elle disparut, happée par une porte entrouverte.

Il se secoua, mal à l’aise. Une impression d’entourloupe planait.

Il tourna la tête à l’instant où Bordo venait le voir.

— Alors ? questionna Ronan

— Le feu est circonscrit, mais prudence… Nous venons de trouver un corps calciné !

— Merde ! Pourquoi un ? interrogea Morgane.

Ronan suggéra :

— C’est peut-être un employé qui manipulait un liquide inflammable…

Le gendarme leur demanda de venir un peu à l’écart pour parler et dit :

— Non, je ne crois pas, désolé ! Nous avons peut-être une piste sérieuse. Vous vous souvenez, pour le bateau, nous avions retrouvé un bidon vide qui avait servi à transporter l’essence, fit remarquer le gendarme.

— Oui ! fit Ronan.

— Ici, c’est la même chose, un bidon vide a été retrouvé sur place.

— Et alors ? Tout ça ne vous paraît pas un peu gros ? demanda l’ex-flic.

Venceslas haussa les épaules, mais rétorqua :

— Il n’empêche, cette essence vient bien de quelque part. La première fois, nous sommes allés visiter toutes les stations-services de la ville. Nous avons commis une erreur, celle de ne pas aller au-delà et nous n’avions rien trouvé. Cette fois, nous allons faire mieux, aller plus loin. Et comme il y a des caméras… si la chance est avec nous…

C’était défendable !

Le gendarme retourna à l’extérieur rejoindre les pompiers et ses collègues.

Ronan et Morgane, sans savoir pourquoi, décidèrent de humer l’air de l’établissement… Une intuition…

Le regard de Ronan se porta vers la grande salle. Et c’est très étonné qu’il reconnût Popeye.

— Tu as vu ? fit-il remarquer à sa compagne.

— Oui, Popeye a été transféré ici on dirait !

Ronan héla une infirmière qui passait avec un plateau :

— L’homme à la pipe, là, il était bien à Paimpol ?

— Parfaitement, mais comme son cas est léger, il a laissé sa place à un cas plus lourd.

Ronan remercia.

Comme à son habitude, Popeye circulait entre les tables de sa démarche chaloupée, pipe vissée aux coins de ses lèvres minces et casquette de travers. Il venait de terminer son tour de table et s’avançait vers la porte de sortie… sa routine, quoi !

# CHAPITRE XXXVI

Même pas contrarié par cette foutue porte fermée, il fit demi-tour, passa devant le couple sans le regarder, tout en mâchonnant le tuyau de sa pipe. Fascinés, Ronan et Morgane regardaient. Étonnés de nouveau, ils virent Popeye croiser la grande Arletty, celle qui avait eu l’insulte facile à l’Institut de Paimpol. Sûrement un transfert, elle-aussi. Elle fit un clin d’œil à Popeye et s’approcha de Ronan et Morgane. Son œil brillait étrangement. Allait-elle balancer des vacheries ?

En les croisant, elle lâcha d’une voix étrangement métallique, en remuant à peine les lèvres :

— Ne dites rien, suivez-moi !

Soufflé, ils hésitèrent sur le moment et la surprise passée, le couple fit demi-tour et emboîta le pas à « la grande Arletty. »

Le trio se retrouva un peu à l’écart et la femme dit :

— Ne soyez pas inquiets, je suis de la gendarmerie… ne cherchez pas à comprendre pour le moment. J’enquête…

Décidément, la belle Arletty avait plus d’un tour dans son sac. L’invention était son lot quotidien.

Un peu éberlué, le couple se demandait si le comportement de cette femme était naturel ou si elle inventait.

Elle donna quelques explications :

— Nous allons nous séparer, rejoignez-moi dans deux minutes au couloir 1, porte quatre.

Puis, de sa démarche particulière, elle s’éloigna rapidement, comme si tout cela était normal.

Au bout de deux minutes, Ronan et Morgane se pointèrent devant la porte fermée de la chambre indiquée. Indécis, ils se regardèrent lorsque la porte s’ouvrit.

— Entrez ! fit Arletty… Je connais le nom de la femme qui est morte carbonisée dans l’incendie de notre bâtiment.

Les surprises se succédaient. Même plus la peine d’enquêter, les portes s’ouvraient toutes seules et des noms allaient être révélés. Le pied quoi ?

— Alors, ce nom ? demanda Morgane.

Le privé regardait le visage très calme de la femme. Ce n’était plus le même que celui de Paimpol. Une vraie actrice !

Elle lâcha dans un souffle :

— Émilie Glomel !

Il y eut comme un froid en même temps qu’un silence de cathédrale.

— ÉMILIE GLOMEL !… Mais c’est la femme qui est morte à Brest dans l’incendie de sa maison !

— Exact ! rétorqua la femme gendarme… sauf que ce n’était pas elle. Elle était devenue, comment dirais-je ?… Bizarre ! Et cela, parce qu’elle a eu la confirmation que parmi les étudiants qu’elle a reçus chez elle, l’un est devenu un « boucher. »

— Mais alors, qui a péri dans l’incendie de la maison d’Émilie ? questionna la journaliste.

La femme gendarme haussa les épaules et dit :

— De toute façon, maintenant quelle importance ? C’est peut-être une SDF !

— Mais pourquoi enfermer Émilie ici, et par qui ? interrogea de nouveau Morgane.

— Vous ne vous doutez pas ?

Ronan avoua que non et la femme insista un peu :

— Vasile Stephan !

Aussitôt, une petite explosion se produisit dans sa tête et tout devint clair. Son esprit superposa deux images presque antagonistes… Vasile Stephan qu’il ne connaissait pas et Marguerite Flicker, la directrice de l’Institut.

Et, comme une évidence, il laissa tomber :

— Est-ce que, par hasard ?

Arletty sourit en poursuivant :

— Oui, vous avez deviné, et ce n’était pas facile. Je vous explique : le point de départ est la Roumanie, Vasile Stephan existait, ça, nous le savons par la journaliste du Romania Libéra, Maria Bruta. Et ce Vasile, je passe sur les détails, a été opéré par Gregor Albossian, car il se sentait femme. Donc, il a voulu devenir Margil Flickerian… Mais, l’opération a en partie raté.

Le couple écoutait, l’histoire se mettait en place lentement, car elle était compliquée.

La militaire reprit :

— Ce Vasile Stephan avait des relations haut placées dans son pays, ce qui a obligé Albossian à fuir, protégé par le petit homme, Emil Costaniascu. Mais sa protection n’était pas purement gratuite. Costaniascu, quant à lui, comptait sur les essais en laboratoire de Gregor pour se faire des couilles en or sur son dos.

Un petit silence s’installa afin que chacun assimile.

— Voilà en gros !… Après, ce fut la chasse à l’homme en France, et Gregor a été retrouvée dans notre région. Mais, il n’avait pas encore réussi ses essais sur des thalidomiens.

Curieuse, Morgane interrogea :

— Mais pourquoi sur des thalidomiens ? Quelle logique ?

— Si !…Vous allez comprendre. En Roumanie, sa première opération a été effectuée dans l’entourage du tyran sur un fils thalidomien. Opération ratée. Depuis cet échec, il fait une fixation, il perfectionne sans cesse et recommence. Il croyait totalement en sa technique révolutionnaire. Les ayant tués involontairement, pour se faire pardonner, il les envoyait sur la planète « Vugas, » ou pour lui, ils seraient heureux.

— Mais alors, supposa Ronan, cette chasse à l’homme, qui en a fait partie ?

— Vasile Stephan devenu d’abord Margil Flickerian, puis, Marguerite Flicker. Peut-être Bernadette Copic et sans doute d’autres Roumains qui sont retournés dans leur pays ou ailleurs. Une grande chaîne s’était formée pour traquer le monstre.

Morgane demanda :

— Mais pourquoi avoir voulu enfermer Émilie Glomel ?

— C’est l’une des erreurs de Flicker, qui avait, faut croire, un peu de cœur. Comme celle-ci avait passé plusieurs années pendant ses études chez Émilie Glomel, elle s’était attachée à elle malgré tout. Et avait voulu l’accompagner jusqu’au bout, d’où une chambre dans l’Institut. Mais, sans doute qu’un soir de cafard ou de déprime, la Flicker s’est confiée à Émilie en pensant que comme elle avait perdu un peu la tête, elle ne se souviendrait de rien. Manque de chance, un peu plus tard, elles ont eu une discussion, j’étais derrière la porte, et Émilie devenait potentiellement dangereuse pour la Flicker… D’où cette mise en scène par le feu, car se sentant menacée, elle ne savait pas comment s’en sortir.

On frappa à la porte. Tout le monde était sur le qui-vive…

— Entrez ! dit Ronan sur la défensive.

Un gendarme fit son apparition.

— On ne retrouve pas la coupable !

En bout de couloir, une porte claqua et une voix criarde lança :

— Elle s’enfuit !

Sans réfléchir, Ronan bondit hors de la chambre en laissant les autres sur place. Il arriva à la porte extérieure, la franchit pour se heurter au noir de la nuit. De ce côté, les pompiers et les gendarmes n’étaient pas intervenus.

Il se bloqua un instant en s’injuriant copieusement. Il n’avait pas pensé à se munir d’une lampe, le con !

Heureusement, de l’intérieur, quelqu’un fit jaillir de la lumière qui, tout de suite, éclaira une partie de terrain. À cet instant, à trente mètres environ, une silhouette disparut.

Ronan se mit à courir en hurlant :

— Attendez ! Revenez !

Il sprinta quelques secondes et entendit d’un seul coup un grand cri de souffrance qui s’arrêta net…

… Puis, un silence mortel…

… Bloqué sur place, le cœur aux bords des lèvres, le privé scrutait les environs, mais tout lui apparaissait flou. Son cœur cognait trop fort.

Pourtant, il ne se sentait pas en danger. Il patienta quelques secondes afin de retrouver une respiration presque normale… pas de nouveaux cris. Seule, une chouette hulula sinistrement, une autre lui répondit, ensuite, plus rien.

Et même pas de lune pour éclairer cette putain de nuit.

Un bruit derrière lui. Sur ses gardes, il se tourna, prêt au combat. Aperçut Venceslas, le gendarme, muni d’une torche puissante qui annonça :

— Nous avons retrouvé la station où le bidon d’essence a été acheté…

— Et alors ?

— Sur une des caméras apparaît Clarisse Amaury…

… Clarisse Amaury, l’amoureuse de Marguerite Flicker !

— Bon, on cherche ! dit le gendarme. De toute façon, elle ne peut pas aller bien loin, le filet s’est refermé autour de l’Institut.

L’île de Bréhat était en effervescence. La nouvelle de l’incendie s’était répandue et certains habitants de l’île se massaient non loin des bâtiments entourés par les forces de l’ordre.

Les deux hommes avançaient prudemment malgré le bon éclairage de la torche. De l’herbe, beaucoup d’herbe. À droite, quelques arbres pouvaient éventuellement servir de cache. Mais pour combien de temps ? Que pouvait-elle espérer, elle était cernée !

Ils allaient arriver au mur d’enceinte, et pas de Flicker. Le gendarme se tourna et balaya le terrain assez vite.

— Stop ! lâcha le privé.

— Quoi ?

Ronan montrait un trou noir légèrement dissimulé au ras du sol.

Le gendarme s’avança en murmurant :

— Qu’est-ce…

À cet instant, un râle de souffrance monta du trou et tout de suite, ils comprirent. La Flicker était tombée dans une espèce de puits au ras du sol, non entouré et non couvert. Une véritable aberration. Qui avait pu laisser ?… ou alors, était-ce volontaire pour piéger le monstre ?

Bordo dirigea sa lampe vers le trou. Dans le fond, peut-être à 6 mètres, un corps recroquevillé gémissait atrocement.

# CHAPITRE XXXVII

Le corps encore en vie de madame Flicker fut remonté avec d’infinies précautions, puis transporté par hélicoptère directement à la Cavale Blanche à Brest. Personne ne savait exactement l’étendue des dégâts.

De retour sur le continent, vers trois heures, Ronan et Morgane cherchèrent un hôtel pour se reposer après cette nuit éprouvante.

Ils dormirent d’un sommeil de plomb jusqu’à 11heures, c’est le portable de Ronan qui les réveilla. Il coupa la communication, son visage affichait une certaine déception.

— La Flicker est décédée ! dit-il à Morgane qui émergeait difficilement.

Ses seins arrogants contrastaient avec la blancheur des draps. D’un geste rapide des jambes, elle balança les draps au pied du lit en découvrant sa nudité. Les rayons du soleil accrochaient les poils de son pubis.

Une fois debout, elle s’approcha de son homme, se serra contre lui. Les deux corps encore imprégnés de l’odeur de la nuit.

— Pauvre femme ! dit-elle.

Ce fut son oraison funèbre.

Ronan se permit une remarque :

— Elle a quand même assassiné Albossian ! Et pas que lui !

— D’accord, renchérit la journaliste, mais il en avait tellement fait en Roumanie et en France !… Je la comprends un peu.

— … Ouais ! fit-il. Et la Clarisse ?

— Elle a été arrêtée presque en même temps.

— Triste, hein ? conclut le privé.

Ronan l’emprisonna dans ses bras, épousa son corps et reconnut :

— Il y a des cas terribles, marqués au fer rouge ! Et partout !

Ils restèrent un moment dans cette position pas très confortable mais tellement réjouissante.

— Tu crois que l’histoire se termine comme ça ? interrogea Morgane.

Ses mains massaient le dos de Ronan. Enfin, elle se détacha de lui, recula de deux pas, fixa le bonhomme dans son entier.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il sous le regard inquisiteur.

— À rien de particulier…

Le portable se fit entendre dans la chambre. La journaliste se réactiva sur le champ et fila vers la commode pour répondre. Attentive, elle écouta quelques instants, et de temps en temps, ses yeux regardaient Ronan, mais n’exprimaient rien volontairement. Elle voulait lui faire une surprise.

Clic !

Elle posa son portable.

— Des bonnes nouvelles ? demanda Ronan.

— … Oui et non !

— Ce qui veut dire ?

Morgane revint à pas lents. Dans sa tête, des images tourbillonnaient avant de se stabiliser. Et c’est d’une voix presque triste qu’elle déclara :

— Tu sais… comment dire ?… La gendarmerie a retrouvé la voiture qui a servi à aller faire le plein du bidon d’essence qui a foutu le feu à l’Institut sur l’île, grâce au numéro minéralogique !

— Bizarre, remarqua le privé, la première fois, personne n’a pu relever le numéro.

— C’est vrai, mais la deuxième fois, elles ont été imprudentes, les caméras ont pu les filmer. Heureusement que les coupables font des erreurs. Là, ce sont des pyromanes.

— Je suis sûr que tu parles de Clarisse et de Bernadette Copic.

Morgane ne s’attendait pas à ce qu’il cite ces noms. Elle en fut étonnée et le dit :

— Chapeau ! Comment as-tu deviné ?

Ce ne fut pas un sourire de vainqueur qui s’afficha sur le visage de l’ex-commissaire, mais plutôt, un demi-sourire, limite rictus. Il haussa les épaules et expliqua :

— Beaucoup de réflexions depuis un moment…

Elle le coupa rapidement :

— … Une devinette ?

La journaliste était sûre de poser une colle à Ronan.

— Vas-y !

Elle se passa la langue sur les lèvres et articula bien distinctement :

— On les appelle les veuves noires !

Il s’étonna et demanda :

— Comme les araignées ?

— Absolument ! Le maître mot. PATIENCE ! Elles ont tissé inexorablement leur toile et Albossian s’y est pris. Ensuite, l’une des veuves noires l’a éliminé, peut-être avec une complicité.

— Laquelle ? interrogea le privé.

— Bernadette Copic !

L’ex-commissaire ne dit rien, mais laissa son esprit vagabonder… Les veuves noires !… Les piqûres de certaines pouvaient être mortelles, d’ailleurs, Albossian en avait fait la triste expérience.

Il revint au début de son histoire :

— Tout part de la Roumanie et de tous les ratages de Gregor Albossian. Je me suis posé la question suivante : pourquoi tant de personnages d’origine roumaine s’étaient installés ici ? Même s’ils avaient fait leurs études à Brest, ce ne pouvait être le hasard !… Alors ? À la suite des morts, j’ai commencé à penser à une vengeance, mais pas au début. Et je crois avoir compris… Ayant fait des victimes dans son pays, Albossian est venu en France, on connaît la suite. Je crois, et j’en suis certain, que certaines personnes opérées par le docteur en Roumanie, se sont rencontrées afin de chercher le meilleur moyen de se faire dédommager, ou réopérer. Ces personnes ont retrouvé Albossian en France. À juste raison, il s’est senti épié à un moment donné. Une fois que les femmes eurent débusqué le docteur, elles ne se sont pas précipitées, mais ont tissé la toile autour du bonhomme, en prenant le temps. Flicker, l’infirmière, a été embauchée, d’abord à Paimpol, puis à Bréhat. Copic est devenue la directrice de Paimpol. Quant à Clarisse, amoureuse, elle a été manipulée… Alors ?

— Bravo !!! admira Morgane. Globalement, tu as parfaitement résumé… mais je précise : lorsque Copic a eu la certitude que Gregor et le soi-disant frère ne faisaient qu’un, elle a demandé à le rencontrer à l’Institut, lui a dit qu’il ressemblait à de son frère simplement pour le mettre en confiance. Ensuite, il a eu sans doute un deuxième rendez-vous avec Flicker pour une explication, et lui, aurait refusé en bloc toute indemnisation… et plus tard, c’est elle qui a sonné chez lui un soir et l’a supprimé. Je crois que les deux femmes représentaient un groupe et voulaient être indemnisées, car elles savaient qu’il continuait ses recherches, mais pas pour les aider, elles, mais pour faire du fric, pour lui et Costaniascu. Après avoir supprimé Gregor, il fallait aussi supprimer l’autre témoin de tout ce mal. C’est ainsi qu’elles ont mis le feu à l’immeuble de Costaniascu après l’avoir tué.

Le détective avait écouté avec attention sans interrompre sa chérie. En fait, les détails ne l’intéressaient guère, c’était le travail de la police et de la gendarmerie.

— La boucle se trouvait bouclée ! murmura-t-il.

— Pauvre Clarisse ! Elle est tombée amoureuse de la personne à éviter. Prise dans la toile d’une vengeance. Bouffée toute crue sans comprendre vraiment. Au début, pour elle, c’était peut-être un jeu, un peu pervers, mais un jeu, souffla encore une fois Morgane.

— Si on ne peut plus faire confiance à son amour, alors !

Le privé ne souriait pas, son visage était tendu, il se passait le film en accéléré.

Le portable retentit à nouveau.

— Décidément ! murmura Morgane.

Elle passa une bonne minute à écouter sans rien dire et raccrocha lentement.

— Alors, l’histoire n’est pas finie ? questionna-t-il.

Morgane ne répondit pas à la question, mais lança :

— La police revient de l’Institut de Paimpol où elle était allée pour cueillir la directrice… introuvable ! Pourtant, tous ses vêtements sont restés dans son appartement. Le chat aussi.

— La dernière veuve noire serait-elle en fuite ? suggéra le privé… À moins que ?

— Que quoi ?

Il bâilla un bon coup, et marmonna presque en blaguant :

— Qui reste-il à tuer dans cette histoire ?

Horrifiée, la journaliste fila vers son portable, appela la police pour la prévenir que peut-être d’autres noms se trouvaient sur la liste de la veuve noire et qu’il fallait les protéger.

Elle poussa un ouf de soulagement en disant :

— On a fait notre boulot. À eux maintenant !

\* \* \*

Bernadette Copic se révéla introuvable dans la région. Pourtant, la police et la gendarmerie avaient mis le paquet, elles redoutaient à chaque instant de trouver un nouveau cadavre.

Aucun cadavre ne fut découvert !

\* \* \*

Trois mois avaient passé. La région avait retrouvé son calme. Ronan et Morgane revenaient d’un séjour dans une île paradisiaque. Assis sur le canapé, le couple contemplait, par la fenêtre, un curieux oiseau de différentes couleurs qui n’arrêtait pas de casser la graine dans le jardin. Le portable de Morgane signala sa présence et elle n’eut qu’à se pencher vers la table basse pour répondre :

— Allô !…

Elle se tourna vers Ronan et murmura :

— C’est la journaliste roumaine, Maria Buta !

L’étonnement se peignit sur le visage de l’ex-commissaire. Il avait presque oublié cette aventure épouvantable.

Morgane ne coupa pas la communication et dit d’une voix calme :

— Elle croit avoir retrouvé Bernadette Copic !

— Hein ! Et alors ?

— Elle m’a dit que cette femme se fait appeler maintenant sœur Luciana. Qu’elle travaille dans un orphelinat de la capitale de la Moldavie, Chisinau, dans le secteur de Ciocana et qu’elle s’occupe d’enfants handicapés.

— Et alors ? répéta le privé.

Morgane eut un haussement d’épaules et précisa :

— Elle est seule à le savoir et ne sait pas ce qu’elle doit faire.

Le regard de Ronan semblait lointain d’un coup, son visage de pirate reflétait une espèce de sérénité qu’il n’avait pas eu depuis un moment, il souffla :

— Dis-lui de faire comme moi, qu’elle ferme les yeux. Il y a eu assez d’horreurs et cette soeur œuvre maintenant pour le bien-être des enfants. Sa vengeance assouvie, elle ne fera plus de mal à personne et se consacrera au bien…

Morgane approuva, s’éloigna du canapé et Ronan respira un grand coup. Tout était terminé !

\* \* \*

Il n’empêche que personne ne retrouva le corps de la vendeuse en boulangerie. Avait-elle participé à cette histoire sinistre contre son gré ? Avait-elle été la cible d’un cinglé quelconque ? Avait-elle été au centre d’une histoire de jalousie ? Avait-elle disparu comme des milliers d’autres disparaissent sans laisser la moindre trace ?

Ceci une autre histoire !

FIN